


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala D.3
26-I-6



ŒUVRES

D'HELVETIUS.

TOME SECOND.

> . . . . . Ce sont les fanatiques, les prêtres et les ignorans qui font les révolutions ; les personnes éclairées, désintéressées et sensées sont toujours amies du repos....
>
> BOULLANGER.



ŒUVRES

D'HELVETIUS.

..... *Undè animi constet natura videndum,*
Quâ fiant ratione et quâ vi quæque gerantur
In terris. LUCRET. de rerum naturâ. *Lib. I.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire-Imprimeur, quai des Augustins. N°. 50.

L'AN DEUXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

DE L'ESPRIT.

SUITE DU DISCOURS III[e].

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

AVANT le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisoit Darius, lui dit : *Je les accepterois, si j'étois Alexandre*; qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre : *Et moi aussi, si j'étois Parménion ?* L'un est d'un homme commun et sensé, et l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la première que de la seconde classe. Il est donc évident que, si, par de grandes actions,

le fils de Philippe ne se fût pas déjà attiré le respect des Macédoniens, et ne les eût pas acoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, et dans le sentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la supériorité de son courage et de ses lumières, de l'avantage que l'une et l'autre de ces qualités lui donnoient sur des peuples efféminés et mous, tels que les Perses, et dans la connoissance enfin qu'il avoit, et du caractere des Macédoniens, et de son empire sur leurs esprits, et, par conséquent, de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ses gestes, ses discours et ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant, avec raison, considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroissoit à Parménion, devoit en conséquence, lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venoient de se briser les forces de l'empire Ottoman, il sentoit la difficulté de son entreprise; il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler; mais, en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyme des eaux, oppose une digue à la mer et aux flottes européennes, arbore ses étendards victorieux sur les brèches de

Smyrne, et montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes (1).

Lorque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, selon la marche lente, et dès-lors incertaine, de ce qu'on appelle la sagesse, y procéder par des changemens insensibles. Ce grand homme, échauffé de la passion de la vertu, sentoit que, par des harangues ou des oracles supposés, il pouvoit inspirer à ses concitoyens les sentimens dont lui-même étoit enflammé; que, profitant du premier instant de ferveur, il pourroit changer la constitution du gouvernement, et faire, dans les mœurs de ce peuple, une révolution subite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentoit que les passions sont semblables aux volcans dont l'éruption soudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creusant un nouveau lit, et, par conséquent, après des tems et des travaux immenses. C'est ainsi

(2) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée et de son artillerie, profitant du moment où l'hiver avoit consolidé la surface des eaux, ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland : il savoit aussi bien que ses officiers, qu'on pouvoit facilement s'opposer à sa descente ; mais il savoit mieux qu'eux qu'une sage témérité confond presque toujours la prévoyance des hommes ordinaires ; que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès ; et qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

qu'il réussit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, et dans l'exécution duquel échoueroit tout homme sensé, qui, ne devant ce titre de sensé qu'à l'incapacité où il est d'être mu par des passions fortes, ignore toujours l'art de les inspirer.

Ce sont ces passions qui, justes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme, en ont souvent employé que les gens sensés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le succès, toujours regardés comme puériles et ridicules. Tel est celui dont se servit Périclès, lorsque, marchant à l'ennemi, et voulant transformer ses soldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois sombre, et monter sur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillans, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à-coup à l'armée, et passe rapidement devant elle, en criant au général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel est le moyen dont se servit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorsqu'il fit enlever de nuit les armes suspendues dans un temple, et persuada à ses soldats que les Dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel est enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorsqu'encore animé de la haine la plus vio-

lente contre les catholiques qui l'avoient persécuté, il commande à ceux de son parti de l'écorcher immédiatement après sa mort, et de faire un tambour de sa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils marcheroient contre les catholiques : promesse que le succès justifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus décisifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens sensés, ne peuvent être apperçus que par des hommes passionnés, qui, placés dans les mêmes circonstances que ces héros, eussent été affectés des mêmes sentimens.

Sans le respect dû à la réputation du grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les soldats, le projet qu'avoit formé ce prince de faire enregistrer dans chaque régiment le nom des soldats qui se seroient distingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illustre chevalier Folard, le pouvoir des harangues sur les soldats ? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de Vendôme, lorsque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier, ce général se jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers ? *Laissez faire les soldats ; ce n'est point ici, c'est-là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont et doivent*

se reformer. Il ne laissoit, dans ce discours, entrevoir aux soldats aucun doute de leur courage ; il réveilloit par ce moyen en eux les passions de la honte et de l'honneur qu'ils se flattoient encore de conserver à ses yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, et de les ramener au combat et à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractère ? et qu'en général tous les moyens dont se sont servis les grands hommes pour échauffer les ames du feu de l'enthousiasme, ne leur aient été inspirés par les passions ? est-il un homme sensé qui, pour imprimer plus de confiance et plus de respect aux Macédoniens, eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon ? eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Egérie ? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de se dire inspirés par Vesta, Minerve ou Mercure ? à Marius, de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure ? à Sertorius, de consulter sa biche ? et enfin au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois ?

Peu de gens élèvent leurs pensées au-delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (1)

(1) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matiere de gouvernement, où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des peuples, et qu'il n'est question que de sciences, les erreurs, même des gens de génie, méritent l'éloge et la reconnoissance du public;

exécuter et dire ce qu'ils pensent, Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact et d'une certaine connoissance des passions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractère duquel la paresse domine: il n'est point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événemens futurs. Aussi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné et avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévit la bataille de Salamine, et qui sût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé qu'éclairé, opinoit avec tout le sénat à la destruction de Carthage, pourquoi Scipion s'opposoit-il seul à la ruine de cette ville? c'est que lui seul regardoit Carthage, et comme une rivale digne de Rome, et comme une digue qu'on pouvoit opposer

---

puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial :

Si non errasset, fecerat ille minus.

au torrent des vices et de la corruption prêt à se déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'histoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la seule passion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une espèce de divination. Aussi présageoit-il tous les malheurs sous lesquels Rome alloit succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevoit son trône sur les débris de toutes les monarchies de l'univers; aussi voyoit-il naître de toutes parts des Marius et des Sylla, aussi entendoit-il déjà publier les funestes tables de proscription, lorsque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmes triomphales, et n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots, qui, voyant la mer calme, les zéphyrs enfler doucement les voiles, et rider la surface des eaux, se livrent à une joie indiscrette; tandis que le pilotte attentif voit s'élever à l'extrémité de l'horison, le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le sénat romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connoissance du passé et du présent dévoile celle de l'avenir (1), c'est que semblables aux chênes, dont

(1) Souvent un petit bien présent suffit pour énivrer une nation, qui, dans son aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé, qui, dans ce petit bien présent, découvre de grands maux à

l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémères qui rampent sous son ombrage, les empires paroissent dans une espèce d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte d'avantage leur paresse, qui se croit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les peuples croient les mers constamment enchaînées dans leurs lits, le sage les voit successivement découvrir et submerger de vastes contrées, et le vaisseau sillonner les plaines que n'aguère sillonnoit la charrue. Lorsque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le sage voit leurs cimes orgueilleuses, perpétuellement démolies par les siècles, s'ébouler dans les vallons et les combler de leurs ruines. Mais ce ne sont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainsi que l'univers physique, dans une destruction et une reproduction successive et perpétuelle, peuvent appercevoir les causes éloignées du renversement des états. C'est l'œil d'aigle des passions qui perce dans l'abyme ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle et stupide. Quand le ciel est serein et les airs épurés, le

---

venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice ; et ce n'est, le plus souvent ; que la sottise qui se moque de l'esprit.

citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du labourteur attentif qui voit avec effroi, des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la terre, se condenser dans les cieux, et les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres et les grêles qui ravageront les moissons.

Qu'on examine chaque passion en particulier : l'on verra que toutes sont toujours très-éclairées sur l'objet de leurs recherches, qu'elles seules peuvent quelquefois appercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hasard ; qu'elles seules, par conséquent, peuvent rétrécir, et, peut-être, un jour détruire entièrement l'empire de ce hasard dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées et les actions que font concevoir et exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour, sont, en général, peu estimées, ce n'est pas que ces idées et ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons et d'esprit ; mais c'est que les unes et les autres sont indifférentes ou même nuisibles au public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le discours précédent, les titres de vertueuses ou de spirituelles, qu'aux actions et aux idées qui lui sont utiles. Or, l'amour de la gloire est, entre toutes les passions, la seule qui puisse toujours inspirer des actions et des idées de cette espèce. Elle seule enflammoit un Roi d'Orient, lorsqu'il s'écrioit : *Malheur aux souverains qui commandent à des peuples*

esclaves. Hélas ! les douceurs d'une juste louange, dont les dieux et les héros sont si avides, ne sont pas faites pour eux. O peuples, ajoutoit-il, *assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer: l'éloge de l'esclave est suspect; l'infortuné qui le régit, ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au supplice de cette incertiude !*

De pareils sentimens supposent toujours une passion ardente pour la gloire. Cette passion est l'ame des hommes de génie et de talent en tout genre ; c'est-à ce desir qu'ils doivent l'enthousiasme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la seule occupation digne de l'esprit humain ; opinion qui les fait traiter de fous par les gens sensés, mais qui ne les fait jamais considérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cause de leur folie, apperçoit celle de leurs talens et de leurs succès.

La conclusion de ce chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés ; et que ce sont les passions fortes, qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre suivant, que ceux-là même qu'on place, avec raison, au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus

médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.

CHAPITRE VIII.

On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.

CETTE proposition est une conséquence nécessaire de la précédente. En effet, si l'homme épris du desir le plus vif de l'estime, et capable en ce genre, de la plus forte passion, n'est point à portée de satisfaire ce desir, ce desir cessera bientôt de l'animer; parce qu'il est de la nature de tout desir de s'éteindre, s'il n'est point nourri par l'espérance. Or, la même cause, qui éteindra en lui la passion de l'estime, y doit nécessairement étouffer le germe de l'esprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage ou à quelque emploi pareil, des hommes aussi passionnés pour l'estime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Descartes, les Corneille et les Richelieu : privés, par leur position, de tout espoir de gloire, ils seront à l'instant dépourvus de l'esprit nécessaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils seront sans talens pour un emploi qui peut les rendre odieux au public : ils n'auront que du dégoût

pour une science dans laquelle l'homme qui s'est le plus profondément instruit, et qui s'est, en conséquence, couché très-savant et très-respectable à ses propres yeux, peut se réveiller très-ignorant et très-inutile, si le magistrat a cru devoir supprimer ou simplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes seront bientôt incapables de toute espèce d'application.

Voilà pourquoi, dans la gestion d'une place subalterne, les hommes nés pour le grand, sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien, qui, sur le trône, fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (1), L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, rase la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. Détruisez dans un homme la passion qui l'anime, vous le privez, au même instant, de toutes ses lumières, il semble que la chevelure de Samson, soit à cet égard, l'emblême des passions : cette chevelure est-elle coupée ? Samson n'est plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un second exemple, qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'Orient, qui, à beaucoup d'audace et de prudence, joignoient nécessairement de grandes lumières ; qu'on

(1) Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien, pour n'avoir pas eu soin de faire nettoyer les rues.

se demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'esprit sur le trône; pourquoi fort inférieurs, en général, aux usurpateurs d'Occident, il n'en est presqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernemens asiatiques, qu'on puisse mettre au nombre des législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs sujets : mais c'est qu'en prenant la couronne, l'objet de leur desir étoit rempli : c'est qu'assurés de sa possession par la bassesse, la soumission et l'obéissance d'un peuple esclave, la passion qui les avoit portés à l'empire cessoit alors de les animer : c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissans pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte et l'établissement des bonnes loix, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés, qui, n'étant animés d'aucun desir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'Occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont, sur le trône, fait éclater de grands talens; si les Auguste et les Cromwel peuvent être mis au rang des législateurs, c'est qu'ayant affaire à des peuples impatiens du frein, et dont l'ame étoit plus hardie et plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs, attisoit, si j'ose le dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endor-

mir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des peuples fiers, établir des loix (1) utiles pour le moment, tromper ces peuples, et du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpaion entraîne après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont, sans cesse, été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talens qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'Orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en bute à la critique, et perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité ; et que, si la sienne lui fait desirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constamment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles et agréables, et par de continuels efforts d'esprit, il ne les console de la douleur de le louer. C'est sur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient

---

(1) C'est ce qui a mérité à Cromwel cette épitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi !

l'esprit dans l'état de fécondité : cette crainte est-elle anéantie ? le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un physicien ne porte ~~absolument~~ infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de physique, souvent peu important pour l'humanité, qu'un Sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes ? si ce dernier emploie moins de tems à méditer, à rédiger ses ordonnanees et ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme, c'est que la méditation toujours fatigante, est, pour ainsi dire, contraire à notre nature (1) ; et qu'à l'abri sur le trône, et de la punition, et des traits de la satyre, un Sultan n'a point de motif pour triompher d'une paresse dont la jouissance est si agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire, depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq et quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts, et de vertu, et de génie. A cet âge, les hommes nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoissances, sans que leurs passions aient encore

(1) Quelques philosophes ont, à ce sujet, avancé ce paradoxe, que les esclaves, exposés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'esprit, dont ils jouissoient, une compensation à leurs peines, et que ce repos de l'esprit rendoit souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maître.

presque

presque rien perdu de leur activité : cet âge passé, les passions s'affoiblissent en nous, et voilà le terme de la croissance de l'esprit; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles; et quelque supérieurs que soient, dans la suite, les ouvrages que l'on compose, on ne fait plus qu'appliquer et développer les idées conçues dans le tems de l'effervescence des passions, et dont on n'avoit point encore fait usage.

Au reste, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet, lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y sacrifie ses goûts qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps et parmi les chants de la victoire, échapper aux filets de la volupté : c'est pourquoi le grand Condé ne maîtrisoit son humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand sang froid : c'est pourquoi si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudissmens et l'admiration des spectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes et de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire; et les hommes illustres

ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presqu'en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil et l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence et de la modération. Une petite gloire en effet, n'est jamais désirée que par une petite ame. Si les gens si attentifs dans la manière de s'habiller, de se présenter et de parler dans les compagnies, sont, en général, incapables de grandes choses, c'est non-seulement parce qu'ils perdent à l'acquisition d'une infinité de petits talens et de petites perfections, un tems qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées et à la culture de grands talens; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire suppose en eux des desirs trop foibles et trop modérés. Aussi les grands hommes sont-ils, presque tous, incapables des petits soins et des petites attentions nécessaires pour s'attirer de la considération; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, disoit Sylla en parlant de César, *de ce jeune homme qui marche si immodestement dans les rues; je vois en lui plusieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, suffisamment sentir que l'absence totale des passions, si elle pouvoit exister, produiroit en nous le parfait abrutissement; et qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on est moins passionné (1). Les passions sont, en effet,

(1) C'est le défaut de passions qui produit souvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence suppose

le feu céleste qui vivifie le monde moral : c'est aux passions que les sciences et les arts doivent leurs découvertes et l'ame son élévation. Si l'humanité leur doit aussi ses vices et la plupart de ses malheurs, ces malheurs ne donnent point aux moralistes le droit de condamner les passions et de les traiter de folie. La sublime vertu et la sagesse éclairée sont deux assez belles productions de cette folie, pour la rendre respectable à leurs yeux.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse et de l'inertie, nous arracher au repos et à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, et nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns des passions plus fortes que dans les autres ? Je répondrai à cette question que, si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y

qu'ils n'ont jamais eu le desir de s'instruire, ou qu'au moins ce desir a toujours été très-foible et très-subordonné à leur goût pour la paresse. Or, quiconque ne desire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs suffisans pour changer d'avis : il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux représentations de la raison ; et l'opiniâtreté est, dans ce cas, l'effet nécessaire de la paresse.

donner toute l'application dont on est capable ; il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour rendre attentif. D'ailleurs il est bon d'observer qu'en fait de passions, les hommes ne diffèrent peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard, a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, et, pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'origine des passions.

Pour s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes espèces de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid et le chaud, avertir l'homme de ses besoins, attacher une infinité de plaisirs et de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins : on y verra l'homme capable de recevoir des

impressions de plaisir et de douleur, et naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un et la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoit point pour lui ? uniquement sensible au plaisir et à la douleur physique, il ignoroit toutes ces peines et ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature; mais leur existence, qui suppose celle des sociétés, suppose encore en nous le germe caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi, si la nature ne nous donne, en naissant, que des besoins, c'est dans nos besoins et nos premiers desirs qu'il faut chercher l'origine de ces passions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été. Ce qui est, et ce qui sera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matière: Je te doue de la force. Aussitôt les élemens, soumis aux loix du mouvement, mais errans et confondus dans les déserts de l'espace ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille chaos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre et l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme: Je

te doue de la sensibilité, c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir et de la douleur : l'un et l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions ; engendreront tes passions ; exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs ; allumeront tes desirs, tes craintes, tes espérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; et après t'avoir fait enfanter mille systêmes absurdes et différens de morale et de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels est attaché l'ordre et le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes : leur première occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essaieront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir et de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte, et se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde ; et, que semblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin ses rivages et qui rentrent aussi-tôt dans son sein, plusieurs générations se seront montrées à la terre, et seront rentrées dans le gouffre où s'abîment les êtres ; lorsque les familles seront plus voisines les

unes des autres; alors le desir commun de posséder les mêmes choses, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles et combats : de-là naîtront la colère et la vengeance. Lorsque saoulés de sang, et las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, et qui leur est nuisible; alors ils feront entre eux des conventions; ces conventions seront leurs premières loix; les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution : et voilà les premiers magistrats. Ces magistrats grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorsque les peuples ne vivront plus de leur chasse, la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs besoins, et les peuples chasseurs seront changés en peuples pasteurs. Après un certain nombre de siècles, lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés, et que la terre ne pourra, dans le même espace, subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitans, sans être fecondée par le travail humain; alors les peuples pasteurs disparoîtront, et feront place aux peuples cultivateurs. Le besoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enseignera bientôt après l'art de mesurer et de partager les terres. Ce partage fait, il faut assurer à chacun ses propriétés : et de-là une

foule de sciences et de loix. Les terres, par la différence de leur nature et de leur culture, portant des fruits différens, les hommes feront des échanges, sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représentât toutes les denrées; et ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue : on distinguera des supérieurs et des inférieurs; alors ces mots de *bien* et de *mal*, créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physique que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer; telles sont les richesses et l'indigence : alors les richesses et les honneurs, par les avantages qui y seront attachés, deviendront l'objet général du desir des hommes. De-là naîtront, selon la forme différente des gouvernemens, des passions criminelles où vertueuses; telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité et même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra en se confondant avec la vanité, une passion factice, qui ne sera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que soit cette conclusion, il est

peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs, en avouant que nos passions prennent ordinairement leur source dans la sensibilité physique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où sont les nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc, en suivant la métamorphose des peines et des plaisirs physiques, en peines et en plaisirs factices, montrer que, dans des passions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil et l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur et le plaisir physique que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X.

De l'avarice.

L'OR et l'argent peuvent être regardés comme des matières agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat et la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espèce qu'il soit, ou desire les richesses comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme

l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme, n'étant par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent: sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes et les ameublemens, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe et cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les consideroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, et d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes, et de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines et à rassembler près de lui tous les plaisirs?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice est donc l'effet immédiat de la crainte, de la douleur et de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir, ou cette même crainte de la douleur peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs? s'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, et s'ils exagèrent à eux-mêmes et aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite et les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause qui, leur laissant desirer, sans cesse, le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive et ridicule, et de la possibilité de l'indigence, et des maux qui y sont attachés. Les avares sont assez semblables aux hypocondres qui vivent dans des transes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, et qui craignent que tout ce qui les approche ne casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite : aussi leur folie, à cet égard, est-elle plus pardonnable qu'elle ne le seroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guères que des avares fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver, supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussi-tôt vient vivifier son ame affaissée par la misère; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des ministres, à ramper aux

pieds des grands, et à se dévouer enfin au genre de vie le plus triste, jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misère. Parvenu à cet état, le plaisir sera-t-il l'unique objet de sa recherche? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un d'un caractère timide et défiant, le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés, doit d'abord lui inspirer le desir de s'y soustraire, et le déterminer, par cette raison, à se refuser jusqu'à des besoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de se priver. Une fois au-dessus du besoin, si cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; si l'amour du plaisir, dont chaque instant émousse la vivacité, se fait moins vivement sentir à son cœur, que fera-t-il alors? plus difficile en plaisirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles et dont les faveurs soient plus chères : il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour satisfaire ses nouveaux goûts : or, dans l'espace de tems qu'il mettra à cette acquisition, si la défiance et la timidité, qui s'accroissent avec l'âge, et qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre foiblesse, lui démontrent qu'en fait de richesses, *assez* n'est jamais assez; et si son avidité se trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs, il sera soumis alors à deux attractions différentes : pour obéir à l'une et à l'autre, cet homme, sans renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit du moins, en remettre la jouissance au tems où, possesseur de plus

grandes richesses, il pourra sans crainte de l'avenir, s'occuper tour entier de ses plaisirs présens. Dans le nouvel intervalle de tems qu'il mettra à accumuler ces nouveaux trésors, si l'âge le rend tout-à-fait insensible au plaisir, changera-t-il son genre de vie? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendu chères? non, sans doute; et satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses sont l'échange, cet homme pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contre-balancée par le desir de jouir, elle sera, au contraire, soutenue en lui par la crainte machinale qne la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la crainte excessive et ridicule des maux attachés à l'indigence, est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares et les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme en desirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI.

De l'ambition.

Le crédit attaché aux grandes places, peut, ainsi que les richesses, nous épargner des peines, nous procurer des plaisirs, et, par conséquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples sauvages dont les chefs ou les Rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris et vêtus de la chasse que font pour eux les guerriers de la nation, le desir de s'assurer ses besoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naissante, lorsqu'on n'assignoit d'autre récompense aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer et défricher en un jour, ce motif suffisoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres ; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'est le desir de se soustraire à la peine et au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, sont pourvus des richesses nécessaires pour se procurer non-seulement les besoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours

dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares, et généralement toutes les marques d'honneur, ne font sur nous aucune impression physique de plaisir; l'ambition n'est donc pas fondée sur cet amour du plaisir, mais sur le desir de l'estime et des respects; elle n'est donc pas l'effet de la sensibilité physique.

Si le desir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le desir de l'estime et de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome et de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus et de grands talens dont elles étoient la récompense. Chez ces peuples, la possession des dignités pouvoit flatter l'orgueil; puisqu'elle assuroit un homme de l'estime de ses concitoyens; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer et de prouver sa supériorité sur les autres. Or l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siècles où ces grandeurs sont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève, et, par conséquent, dans les tems même où leur possession est la moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fondée sur le desir de l'estime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut se tromper lui-même : les marques de considération qu'on lui prodigue, l'avertissent à chaque instant que c'est sa

place et non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit, n'est point personnelle; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrace du maître; que la vieillesse même du prince suffit pour la détruire; qu'alors les hommes, élevés aux premiers posres, sont autour du souverain comme ces nuages d'or qui assistent au coucher du soleil, et dont la splendeur s'obscurcit et disparoît à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horison. Il l'a mille fois oui dire, et l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse et de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, et sur-tout celle de Bysance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire et couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places: il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine; et que sur ce point, il se fait illusion à lui-même; puisqu'on ne désire pas, comme je le prouverai dans le* chapitre de l'orgueil, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le desir des grandeurs n'est donc point l'effet du desir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on

recherche les dignités ? à l'exemple de ces jeunes gens riches, qui n'aiment à se montrer au public que dans un équipage leste et brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur ? c'est qu'il considère ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance, la puissance qu'il a de rendre, à son gré, plusieurs d'entre eux heureux ou malheureux, et l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne seroit-ce pas plutôt du respect et de l'adoration des hommes dont l'ambitieux seroit jaloux ? dans le fait, c'est le respect des hommes qu'il desire ; mais pourquoi le desire-t-il ? dans les hommages qu'on rend aux grands, ce n'est point le geste du respect qui leur plaît : si ce geste étoit par lui-même agréable, il n'est point d'homme riche qui, sans sortir de chez lui et sans courir après les dignités ? ne se put procurer un tel bonheur. Pour se satisfaire, il loueroit une douzaine de porte-faix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans son antichambre, pour venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens et de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette espèce de plaisir, prouve que l'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de

leur disposition favorable à notre égard, et de leur empressement à nous éviter des peines et à nous procurer des plaisirs.

Le desir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce desir n'y prenoit point sa source, quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux? ô toi! lui diroit-on, qui seches d'envie en contemplant le faste et la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble; et leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs; alors tu ne verras dans les courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole.*

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareilles discours? auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guères, et préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talens? c'est que les grandeurs sont un bien, et peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, et, par conséquent, nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse, la préférence sur celui de l'Angle-

terre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête, le dernier ne parût le plus desirable; et qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le Roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets? S'il n'est cependant presqu'aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Persans qu'au peuple libre des Anglois, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes, les rend plus attentifs à nous plaire; c'est qu'instruits par un instinct secret, mais sûr, on sait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont presque toujours été plus honorés que les bons Rois; c'est que la reconnoissance a toujours élevé des temples moins somptueux aux Dieux bienfaisans qui portent la corne d'abondance (1), que la crainte n'en a consacré aux Dieux cruels et colossaux, qui, portés sur les ouragans et les tempêtes,

(1) Dans la ville de Bantam, les habitans présentent les prémices de leurs fruits à l'esprit malin, et rien au grand Dieu, qui selon eux, est bon, et n'a pas besoin de ces offrandes. *Voyez Vincent le Blanc.*

Les habitans de Madagascar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, et une au démon: ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, et disent: *Voilà pour toi, seigneur diable.* Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, et disent: *Voilà pour toi, seigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priere. *Recueil des lettres édif.*

et couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main; c'est enfin, qu'éclairés par cette connoissance, on sent qu'on doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnoissance d'un homme libre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir et la considération, ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom, que parce que l'espoir et les moyens de se procurer des plaisirs, sont déjà des plaisirs : plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques (1).

Je sais que, dans les projets, les entreprises, les

---

(1) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriere. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le desir vague du bonheur ? c'est un desir qui ne porte sur aucun objet en particulier : or, je demande, si l'homme, qui, sans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du desir des plaisirs physiques? toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer la sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne seroit point avide d'argent, si l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaisirs, ou le moyen d'échapper à la douleur physique : il ne desireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

forfaits, les vertus et la pompe éblouissante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette fière ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'assied, au milieu des champs de bataille, sur un monceau de cadavres, et frappe, en signe de victoire, ses ailes dégoûtantes de sang; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnoître la fille de la volupté? Comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues et les travaux de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées de presque toutes les nations. On aime les plaisirs, et par conséquent, les moyens de s'en procurer: les hommes desirent donc, et les richesses et les dignités. Ils voudroient de plus, faire fortune en un jour, et la paresse leur inspire ce desir: or, la guerre, qui promet le pillage des villes au soldat et des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard, et leur paresse, et leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre (1) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet des richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitans des côtes d'Afrique et les Arabes ont-ils

(1) « Le repos, dit Tacite, est pour les Germains un état vio- » lent; ils soupirent sans cesse, après la guerre; ils s'y font un » nom en peu de tems; ils aiment mieux combattre que labourer ».

toujours été plus adonnés au vol et à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfère au petit, au risque même de se ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses, et nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.

CHAPITRE XII.

Si, dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux?

On peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, désirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes et jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractère assez semblable aux faux dévots, qui, en général, passent pour méchans, non que la loi qu'ils professent ne soit une loi d'amour et de charité, mais parce que les hommes

le plus ordinairement portés à une dévotion austère (1), sont apparemment des hommes mécontens de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre; et qui, mornes, timides et malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui, une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espèce sont en très-petit nombre, ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame, ils ne sont comptés que parmi les tyrans; et, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espèce; et, dans cette espèce, je les comprends presque tous : ce sont ceux qui, dans les grandes places, ne cher-

(1) L'expérience prouve qu'en général les caracteres propres à se priver de certains plaisirs, et à saisir les maximes et les pratiques austeres d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caracteres malheureux. C'est la seule maniere d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la sainteté et à la douceur des principes de la religion, tant de méchanceté et d'intolérance; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement plus humaine et plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs et les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractere heureux, est gai et bon homme, c'est lui seul qui dit :

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit, en parlant de Cassius : *Je redoute ces gens hâves et maigres : Il n'en est pas ainsi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leur main cueille des fleurs et n'aiguise point des poignards.* Cette observation de César est très-belle, et plus générale qu'on ne pense.

chent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés, Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord elevés à des postes importans ; ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition; ils sont en naissant, placés, pour ainsi dire, à la moitié (1) de la carrière qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme, qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager ; il est à la fois occupé, et du soin de former de grands projets, et du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardens à la poursuite de tous les plaisirs, animés de ce seul motif, en sont souvent privés, suposons qu'avide de ces plaisirs, et frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les desirs des grands un homme de cette espèce veuille s'élever aux premiers postes : ou cet homme naîtra dans ces pays où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la patrie, où, par conséquent, le mérite est nécessaire ; ou ce même homme naîtra dans des gouvernemens absolument

(1) L'ambition est, si j'ose le dire, en eux plutôt une convenance d'état qu'une passion forte que les obstacles irritent, et qui triomphe de tout.

despotiques, tels que le Mogol, où les honneurs sont l'esprit de l'intrigue : or, quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presqu'aucun tems à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non-seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer, en passant, qu'il est, dans chaque nation, un besoin physique qu'on doit considérer comme l'ame universelle de cette nation : chez les sauvages du septentrion, qui, souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse et de pêche, c'est la faim, et non l'amour qui produit toutes les idées; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi, presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse et de la pêche, et sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes est chez les nations policées, le ressort presque unique qui les meut (1).

(1) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le desir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'est le desir vague du bonheur; desir qui se réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaisirs des sens, qui, le plus communément, inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis, sans doute,

En ces pays, l'amour invente tout, produit tout; la magnificence, la création des arts de luxe, sont des suites nécessaires de l'amour des femmes et de l'envie de leur plaire; le desir même qu'on a d'en imposer aux hommes, par les richesses ou les dignités, n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de considération sur elles; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle aspire au poste de général ou de premier ministre; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talens ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, soit un habile intrigant, soit un homme de mérite, est

---

en droit de choisir celui des femmes, comme le plus vif et le plus puissant de tous. Une preuve, qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espece qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talens et capable de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la premiere jeunesse, c'est-à-dire, dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avac plaisir aux grandes places? oui, ils les acceptent, ils les desirent même; mais ce desir ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies et de ces efforts prodigieux d'asprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher par habitude, dans la carriera qu'il s'est ouverte dans la jeunasse; mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que, dans la jeunesse, et jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ses goûts, et sacrifier, presque toujours, le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis, presque toujours, parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue aussi-tôt que satisfaite, remplace toujours un desir rempli par un desir nouveau; qui, de ministres voudroient être rois; qui, de rois, aspireroient, comme Alexandre, à la monarchie universelle, et voudroient monter sur un trône où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, et supposant même de la modération dans l'ambition, il est évident que l'homme, dont la passion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes, que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ces desirs, ne fussent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé et glissant; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours ban-

dés, alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entr'ouvre; il sent que, dans sa chûte, par un triste appânage de la grandeur, il sera misérable, sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respect, dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, et réduit à l'abaissement, il ne jouira plus en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui et de la douleur, retenu dans la carriere où l'amour du plaisir l'a fait entrer : le desir de conserver succede donc en son cœur au desir d'acquérir. Or, l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à-peu-près la même, il est évident que cet homme doit passer le tems de la jeunesse et de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement desirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, et doit, en effet, se livrer tout entier à ses anciennes occupations; par ce qu'une

ame toujours agitée de craintes et d'espérances vives, et, sans cesse, remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du midi, lorsque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appelé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hasard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices, que par ce qu'ils y sont rares et semés çà et là, à-peu-près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie, et dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux et les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir et la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice et l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.

CHAPITRE XIII.

De l'orgueil.

L'orgueil n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence: sentiment qui, dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres, suppose, par conséquent, l'existence des hommes, et même l'établissement des sociétés.

Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné, comme celui du plaisir ou de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion factice, qui suppose la connoissance du beau et de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne sont autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, estimé et honoré comme tel. L'idée de l'estime a donc précédée l'idée de l'estimable. Il est vrai que ces deux idées ont dû bientôt se confondre ensemble. Aussi l'homme qu'anime le noble et superbe desir de se plaire à lui-même, et qui, content de sa propre estime, se croit indifférent à l'opinion générale, est en ce point, dupe de son propre orgueil, et prend en lui le desir d'être estimé pour le desir d'être estimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un desir secret et déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme, qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, de la force et de l'agi-

lité de son corps, ne s'énorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus essentielles ? c'est que la force et l'agilité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimées d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du desir de s'assurer de son excellence et de sa supériorité. Dans cette hypothese, la supériorité la plus personnelle, la plus indépendante du hasard lui paroîtroit, sans doute, la plus flatteuse : ayant à choisir entre la gloire des lettres et celle des armes, ce seroit, par conséquent, à la premiere qu'il donneroit la préférence. Oseroit-il contredire César lui-même ? ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire sont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le soldat et le hasard ; et qu'au contraire les lauriers des muses appartiennent, sans partage, à ceux qu'elles inspirent ? n'avoueroit-il pas que le hasard a pu souvent placer l'ignorance et la lâcheté sur un char de triomphe, et qu'il n'a jamais couronné le front d'un stupide auteur ?

En n'interrogeant que son orgueil, c'est-à-dire, le desir de s'assurer de son excellence, il est donc certain que la premiere espece de gloire lui paroîtroit la plus desirable. La préférence qu'on donne au grand capitaine sur le philosophe profond, ne changeroit point, à cet égard, son opinion : il sentiroit que,

si le public accorde plus d'estime au général qu'au philosophe, c'est que les talens du premier ont une influence plus prompte sur le bonheur public, que les maximes d'un sage, qui ne paroissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au desir d'être estimé, qu'on doit le desir d'être estimable, et que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique il faut maintenant examiner si l'on desire l'estime pour l'estime même; et si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur et de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique? seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, et par conséquent, à l'orgueil qui, voulant s'estimer, et ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, et pour jouir du sentiment délicieux de son excellence?

Mais, si nous ne devions qu'à ce motif le desir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, sans contredit,

la

la plus flatteuse et la plus desirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, et à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planetes habitées par des êtres semblables à nous: supposons qu'un génie vînt, à chaque instant, nous informer de ce qui s'y passe, et qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son pays et celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition, n'est-il pas évident que ce seroit à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, à celle de tous les habitans planétaires, qu'il devroit donner la préférence sur celle de ses concitoyens ? il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au desir qu'on a de s'assurer de son mérite, qu'on doit le desir de l'estime, mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent le plus jaloux de l'estime publique, recherchent les grandes places dans les siecles mêmes, où, contrariés par des intrigues et des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation ; où, par conséquent, ils sont exposés à la risée du public, qui, toujours juste dans ses jugemens, méprise quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement ; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un prince que de celle d'un homme sans crédit : et l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'es-

time est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons, à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis, celle d'une multitude sans lumières, c'est que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cette espece d'empire que l'estime donne sur les ames; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappele plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il est peu de François qui fussent fort touchés de l'estime qu'auroient pour eux les habitans du grand Tibet. S'il est des hommes qui voudroient envahir l'estime universelle, et qui seroient même jaloux de l'estime des terres australes, ce desir n'est pas l'effet d'un plus grand amour pour l'estime, mais seulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime (1).

La derniere et la plus forte preuve de cette vérité, c'est le dégoût qu'on a pour l'estime, (2) et la disette

---

(1) Les hommes sont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais sous le nom d'estime, ils ne desirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(2) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les pays où l'estime est stérile: mais par-tout où l'estime procure de grands avantages,

où l'on est de grands hommes, dans les siecles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquérir de grands talens ou de grandes vertus, passe un contrat tacite avec sa nation, par lequel il s'engage à s'illustrer par des talens et des actions utiles à ses concitoyens, pourvu que ses concitoyens reconnoissans, attentifs à le soulager dans ses peines, rassemblent près de lui tous les plaisirs.

C'est de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagemens tacites, que dépend, dans tous les siecles et les pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'estime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius: un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliés, sur-tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes et s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme, fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide; ou que, dans un siecle très-superstitieux; comme celui de Curtius, il naisse un homme qui,

---

l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cens Spartiates, le pas des Thermopyles.

plus fanatique et plus crédule encore que les autres, croie, par son dévouement, obtenir une place parmi les Dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses misères, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce chapitre, c'est qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé, et qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime: l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or, il n'est que deux sortes de plaisirs, les uns sont les plaisirs des sens, et les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, par ce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil et de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.

CHAPITRE XIV.

De l'amitié.

Aimer, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin : ce seroit un effet sans cause. Les hommes n'ont pas tous les mêmes besoins ; l'amitié est donc, entr'eux, fondée sur des motifs différens. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converser, ceux-là de confier leurs peines : en conséquence, il est des amis de plaisir, d'argent (1), d'intrigue, d'esprit et de malheur. Rien de plus

(1) On *s'est tué*, jusqu'à présent, à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ses amis, ceux dont l'amitié intéressée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte d'amitié n'est pas, sans doute, la plus flatteuse : mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un contrôleur-général, la puissance qu'il a d'obliger. Dans la plûpart d'entr'eux, l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuseroit-on le nom d'amitié à cette espece de sentiment ? on ne nous aime pas pour nous mêmes, mais toujours pour quelque cause ; et celle-là en vaut bien une autre. Un homme est amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, par ce que c'est uniquement la beauté de ses yeux ou de son teint qu'il aime en elle ? mais, dira-t-on, à peine l'homme riche est-il tombé dans l'indigence, qu'on cesse alors de l'aimer. Oui, sans doute : mais, que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, et cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorsqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance et dont nous estimons le plus l'ame, l'esprit et le caractere, devienne tout-à-coup aveugle, sourd, et muet ; nous

utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, et de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu, on l'aime, tant qu'on le connoît peu et qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite ? on s'en dégoûte : on n'a pas rencontré le héros de son roman. C'est ainsi que l'on devient susceptible d'engouement, mais incapable

regretterons en lui la perte de notre ancien ami, nous respecterons encore sa momie : mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, par ce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un contrôleur-général est-il disgracié, on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd et muet. Il n'en est cependant pas moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né du contrôle général et de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles et ustensiles appartenans à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai, qu'en fait d'amitié, la plus durable est communément celle des gens vertueux : cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes ; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchans, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive ? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques Pierre ? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécene, qui, sûrement n'étoit qu'une ame foible ? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de tems, il est très difficile que le même besoin et, par conséquent, la même amitié (1) subsistent entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (2).

Mais, si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement et son dépérissement, qui le sait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, et n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer? il ne s'emporte pas contre lui, il gémit sur la nature humaine et s'écrie en pleurant : Mon ami n'a plus les mêmes besoins.

(1) Les circonstances, dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données, et leurs caracteres connus ; s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(2) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée, et enfin ce point d'honneur heureux et utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appele ses amis. On leur rendroit bien les mêmes services qu'on leur eût rendus lorsqu'on étoit affecté pour eux des santimens les plus vifs : mais, dans le fait, leur présense ne nous est plus nécessaire, et on ne les aime plus.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux-mêmes leurs sentimens pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, et s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux et leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir besoin d'aimer et d'être aimés très vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit, comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit et même aux qualités de l'ame, et que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise; un homme d'esprit disoit assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés très vivement (1) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de passades et point de passion; par ce que les momens du début, ajoutoit-il,

(1) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, par ce que les hommes ne sont rien continuement. Entre les amis les plus tendres, il y a des momens de froideur: l'amitié est donc une succession continuelle de sentimens de tendresse et de froideur, où ceux de froideur sont très-rares.

sont, en l'un et l'autre genre, toujours les momens les plus vifs et les plus tendres.

Mais, pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites qui affectent des sentimens qu'ils n'éprouvent point, font des dupes et ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler, en leur faveur, sur un pareil portrait (1).

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment? le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin

---

(1) Peut-être faut-il du courage, et soi-même être capable d'amitié, pour oser en donner une idée nette. On est, du moins, sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié : il en est de ces sortes de gens, comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentimens d'amitié, lisent le *Toxaris de Lucien* ; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scythes et aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront, que dans ce siecle, on n'a pas même d'idée de cette espece d'amitié. Aussi, chez les Scythes et les Grecs, l'amitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis ; mais, pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimère, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme et une femme se sauvent dans une isle déserte; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre et s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme et de cette femme, qui se seroient peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité l'isle déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions, et enfin des siecles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siecles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux chevaliers faisoient communauté de gloire et de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie et l'honneur à l'autre; alors, devenu, par son propre intérêt, plus attentif

au choix de ses amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'exposoient ensemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération et comptée parmi les vertus : elle supposoit du moins, dans les duellistes et les chevaliers, beaucoup de loyauté et de valeur; vertus qu'on honoroit beaucoup, et qu'on devoit alors extrêmement honorer, puisque ces vertus étoient presque toujours en action (1).

Il est bon de se rappeller quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers tems, mises à des taux différens, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siecle.

Qui doute que, dans des tems de trouble et de révolutions, et dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions, l'amitié ne soit plus forte et plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquile ? l'histoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose, dans un homme, du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumières et de la prudence; qualités qui, absolument nécessaires dans ces momens de troubles, et

---

(1) *Brave* étoit alors synonyme d'*honnête homme* ; et c'est par un reste de cet ancien usage qu'on dit encore *brave homme*, pour exprimer un homme loyal et honnête.

rarement rassemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (1) à nos amis, c'est que ces qualités nous sont inutiles; c'est qu'on n'a plus de secrets importans à se confier, de combats à livrer, et qu'on n'a, par conséquent, besoin ni de la prudence, ni des lumières, ni de la discrétion, ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne sont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons, le luxe, et ce qu'on appelle l'esprit de société, a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos amis. Il n'est donc plus d'amitié (2); on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois; on peut donc, en ce

(1) Dans ce siecle, l'amitié n'exige presqu'aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font solliciteurs bannaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire; d'autres rendent des services, mais les font payer à leurs obligés, du prix de l'ennui et de la perte de leur liberté; quelques autres enfin, se croient très-dignes d'amitié, par ce qu'ils seront aûrs gardiens d'un dépôt, et qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

(2) Aussi, dit le proverbe, faut-il se dire beaucoup d'amis et s'en croire peu.

siecle, s'écrier avec Aristote (1) : *O mes amis ! il n'est plus d'amis.*

Or, s'il est des siecles, des mœurs et des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins d'amis ; et si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vivacité de ce besoin ; il est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : et ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont en général les amis les plus tendres ; unis par une communauté de malheur, ils jouissent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractères : il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caractères foibles et timides, qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide et par le conseil d'autrui : les seconds sont ces caractères mornes, sévères, despotiques, et qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui,

---

(1) Chacun répete, d'après Aristote, qu'il n'est point d'amis ; et chacun en particulier soutient qu'il est bon ami. Pour avancer deux propositions si contradictoires, il faut, qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites et bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'éleveront contre quelques propositions de ce chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, et, malheureusement, j'aurai pour moi l'expérience.

à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde; par ce que celle-ci, d'un caractère doux et aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdoit en lui le martyr de ses caprices, et le seul homme qui pût les supporter.

Il est en effet des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, et qui font leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette espèce, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus tendres et les plus constans. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma supposition, aucune passion qui puisse contre-balancer en eux ce sentiment, il devient leur unique besoin : aussi sont-ils capables d'une amitié très-éclairée et très courageuse, sans qu'elle le soit, néanmoins, autant que celle des Grecs, et des Scythes.

Par la raison contraire, on est, en général, d'autant moins susceptible d'amitié qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches et puissans sont-ils communément peu sensibles à l'amitié; ils passent même ordinairement pour durs. En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches et les puissans regardent la misère d'autrui comme un reproche de leur bonheur, soit enfin qu'ils veuillent se soustraire aux

demandes importunes des malheureux ; il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable (1). La vue de l'infortuné fait, sur la plûpart des hommes, l'effet de la tête de Méduse : à son aspect les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférens à l'amitié ; et ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (2). Ac-

(1) La moindre faute qu'il fait est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(2) Il est peu d'hommes dans ce cas : et cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la divinité ; et qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme, sous un nom, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages et des plus heureux des hommes ?

Si les grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs ; s'ils répetent toujours ces paroles : *Ceux-là sont nos ennemis, qui sont plus riches et plus heureux que nous* ; on peut assurer qu'à leur exemple, la plûpart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haissent en lui une modération de caractare, qui, réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, et rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices ; par ce qu'ils sentent qu'en eux, la source de l'humanité tariroit aussi-tôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages, cependant, doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférens à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre et de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentimens de tendresse qua les passions vives nous forcent à rassam-

coutumés à chercher, à trouver le bonheur en eux, et d'ailleurs trop éclairés pour goûter le plaisir d'être dupes ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuse, qui, dans la première jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié :) aussi sont-ils peu sensibles au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'esprit, *moins des hommes insensibles, que des hommes désabusés.*

---

bler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes, qui ne sont bons que par ce qu'ils sont dupes, et dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut être constamment bon, par ce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfans contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, et qui sont plus dignes de pitié que de colere. Il les considere enfin de l'œil, dont un méchanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre ; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fondre sur la colombe, à la colombe de dévorer l'insecte, et qui de chaque être a fait un assassin.

Si les loix seules sont des juges sans humeur, le sage, à cet égard, est comparable aux loix. Son indifférence est toujours juste et toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le sage seul, enfin, peut être généreux, par ce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seule fait des dons.

Il

Il résulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres (1), et que ce besoin varie selon la différence des siècles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions et des caractères. Mais, dira-t-on, si l'amitié suppose toujours un besoin, ce n'est pas du moins, un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami, un parent de notre choix. On desire un ami, pour vivre, pour ainsi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la sienne et jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur, ni sur l'amour des plaisirs physiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la conversation d'un ami ? au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête ? on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens, ses honneurs, son crédit et sa réputation. Est-on dans la misère ? on cherche avec ce même ami les moyens de se soustraire à l'indigence ; et son entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des conversations indifférentes. C'est donc toujours de ses peines

---

(1) Si l'on aimoit son ami pour lui-même, nous ne considérerions jamais que son bien-être ; on ne lui reprocheroit pas le tems qu'il est sans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement, et nous nous féliciterions de son bonheur.

ou de ses plaisirs dont on parle à son ami. Or, s'il n'est de vrais plaisirs et de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaisirs et les peines physiques; si les moyens de se les procurer ne sont que des plaisirs d'espérance qui supposent l'existence des premiers, et qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'une conséquence; il s'ensuit que l'amitié, ainsi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition et les autres passions, est l'effet immédiat de la sensibilité physique.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le secours de ces mêmes peines et de ces mêmes plaisirs, on peut exciter en nous toute espèce de passions; et qu'ainsi les peines et les plaisirs des sens sont le germe productif de tout sentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques, peuvent allumer en nous toutes sortes de passsions.

QU'ON ouvre l'histoire, et l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes et ont jetté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, et généra-

lement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux? c'est que, dans ces pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque et Platon, sont les plus propres à élever l'ame des peuples, et la plus digne récompense des héros et des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le sénat romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques histotiens, lui accorder, par une loi expresse, le droit de jouissance sur toutes les dames romaines : c'est aussi ce qui, suivant les mœurs grecques, faisoit dire à Platon, que le plus beau devoit, au sortir du combat, être la récompense du plus vaillant; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtresse, pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens! ils firent du bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible; ils inspiroient le plus grand courage aux peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageoient entre eux les richesses et les femmes des vaincus; ils formèrent enfin le caractère de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux

Licurgue porta dans le cœur de ces concitoyens l'enthousiasme, et, pour ainsi dire, la fièvre de la vertu; et l'on verra que, si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul peuple n'honora d'avantage la vertu, et ne sut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles et jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du peuple. C'étoit là qu'en présence de la nation, elles insultoient par des traits satyriques, ceux qui avoient marqué quelque foiblesse à la guerre; et qu'elles célébroient, par leurs chansons, les jeunes guerriers qui s'étoient signalés par quelques exploits éçlatans. Or, qui doute que le lâche en butte, devant tout un peuple, aux railleries amères de ces jeunes filles, en proie aux tourmens de la honte et de la confusion ne dût être dévoré du plus cruel repentir? quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, et l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir? peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? aussi les Spartiates toujours impatiens de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, et de toutes parts environnés de la mort, ils n'envisageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes

en héros. Mais pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique et universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, sembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre et le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage; que ce sexe, avili et dégradé chez presque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, et devenir enfin un des plus puissans ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, et quel ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le desir des femmes (1)?

Qui s'examinera sur ce point, sentira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eut été possible d'y rendre encore plus de respect et d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons pour le prouver, que pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature,

(1) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper et d'apporter à Saül les prépuces de deux cent Philistins.

on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu : supposons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite ; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; et que ces jeunes héros, eussent au même instant, éprouvé la douce ivresse de l'amour et de la gloire : quelque bizarre et quelqu'éloignée de nos mœurs que soit cette législation, il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux et plus vaillans, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquerai, à ce sujet, que cette coutume, si bisarre en apparence, est en usage au royaume de Bisnagar, dont Narsingue est la capitale. Pour élever le courage de ses guerriers, le Roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achete, nourrit et habille, de la manière la plus galante et la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen il inspire le plus grand courage à ses sujets ; il attire à la cour les guerriers des peuples voisins, qui, flattés de l'espoir de jouir de ces belles femmes abandonnent leur pays et s'établissent à Narsingue, où ils ne se nour-

rissent que de la chair des lions et des tygres, et ne s'abreuvent que du sang de ces animaux (1).

Il résulte des exemples ci-dessus apportés, que les peines et les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toutes espèces de passions, de sentimens et de vertus. C'est pourquoi, sans avoir recours à des siècles ou des pays éloignés, je citerai, pour dernière preuve de cette vérité, ces siècles de chevalerie, où les femmes enseignoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer et le cathéchisme.

Si, dans ces tems, comme le remarque Machiavel, et lors de leur descente en Italie, les François parurent si courageux et si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été? les femmes, ajoute cet historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillans d'entre eux. Pour juger du mérite d'un amant et de sa tendresse, les preuves quelles exigeoient, c'étoit de faire des prisonniers à

---

(1) Les femmes, chez les Gélons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maisons et de cultiver la terre : mais en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable Les femmes étoient fort attachées à cette loi. *Voyez Bardezanes, cité par Eusebe dans sa préparation évangelique.*

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort et très-agréable ; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. *Recueil de lettres édif.*

la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre, pour soutenir, et la beauté de sa dame, et l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations et des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poëtes vouloient qu'au milieu des combats et des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade:

> Servants d'amour, regardez doucement,
> Aux eschaffauds, anges de paradis;
> Lors jousterez fort et joyeusement,
> Et vous serez honorez et chéris.

Tout alors prêchoit l'amour; et quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames? la démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le charme et l'ivresse des sens? les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames et des corps dans les imbécilles et les foibles? la Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté?

Ces autels ne pouvoient être abbattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est, en effet, plus digne de

notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs ? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire suppotter, avec délices, le pénible fardeau de la vie, et nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur et le plaisir des sens font agir et penser les hommes, et sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les passions sont donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or, tous les hommes sont sensibles et susceptibles de passions ; tous, par conséquent, portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré : l'on voit, par exemple, des nations entières indifférentes à la passion de la gloire et de la vertu : or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumières : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'abord étrangère à mon sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du

moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire et de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribué à la nature ; mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernemens.

CHAPITRE XVI.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Pour savoir si c'est de la nature, ou de la forme particulière des gouvernemens, que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme, pénétrer jusques dans l'abîme du cœur humain ; se rappeller que, né sensible à la douleur et au plaisir, c'est à la sensibilité physique que l'homme doit ses passions ; et à ses passions, qu'il doit tous ses vices et toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes de

gouvernement, ne produiroient point en nous les vices et les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes ses autres passions : si, par la forme du gouvernement, la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est toujours évident que cet homme sera toujours nécessité à la vertu ; et que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays et dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de passion. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénètre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, et qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée et active : mais elle ne croît, ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les républiques guerrières ; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au-dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respects de leur part, qu'elle est la plus flatteuse, la plus desirable, et la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds entée sur la paresse, et produite, si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, et, par conséquent, très-dangereuse dans les premières places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même desir de gloire, qui, dans les premiers siècles de la république romaine, en eût fait des Curtius et des Décius, en devoit faire des Marius et des Octaves dans ces momens de troubles et de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers tems de la république, uniquement attachée à la tyrannie et à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, et l'objet des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siècles différens, des vices et des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigans et des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avares qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient losrqu'il étoit honteux de les posséder : d'où

Je conclus que, dans des mœurs et des gouvernemens différens, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus et des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire et les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la supériorité des talens nécessaires pour les exécuter, et le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux sur un desir intérieur et secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares et extraordinaires où se sont trouvés les Sylla et les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fidèles à la vertu; bien différens en ce point de ces intriguans et de ces avares que la bassesse et l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour et à la pratique de la vertu, peut, en des tems et des gouvernemens différens, produire en nous des vices contraires, essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain,

et de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions; et pourquoi son cœur est une arène toujours ouverte à la lutte du vice et de la vertu.

Pour résoudre ce problême moral, il faut chercher la cause du trouble et du repos successif de la conscience, de ses mouvemens confus et divers de l'ame, et enfin, de ces combats intérieurs que le poëte tragique ne présente avec tant de succès au théâtre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (1) et quelques philosophes indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espèce de sentimens; qu'il n'en est aucun d'exactement animé de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une âme; qu'entraîné tour-à-tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes et les autres contraires

(1) Dans l'école de Védantam, les Brachmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes; l'un positif, qui est le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire, *du moi*, c'est-à-dire, *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est *l'être unique éternel*, *infini* : la clef de délivrance est dans ces paroles; *Je suis l'être suprême.*

à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une porte au vice et l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue, que celle de Caton et de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant, le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son gouvernement ; et le second, touché des prières de sa fille, obtint du sénat, en faveur de Bibulus, son gendre, une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cause de ce mélange de vice et de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, et pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, et qui, dans son ame, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette dernière y commande plus ou moins impérieusement, et qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'état ; l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la viva-

cité de ses passions, dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi, dans la première jeunesse, âge où l'on est plus sensible au plaisir, et capable de passions plus fortes, l'on est, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu, qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre et les degrés de peines, qu'une passion telle que l'amour de la justice ou la gloire peuvent nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout et la vie n'est rien, subira, comme Socrate, plutôt la mort, que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'âme d'un état républicain, que l'orgueil et la gloire rendent passionné pour le bien public, préfère, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui et sa patrie asservie à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont l'effet du plus grand amour pour la gloire, C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, et à ce même terme que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on se le dissimuler à soi-même; on devient nécessairement l'ennemi des hommes, lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (1).

(1) *Secundùm id quod ampliùs nos delectat operemur necesse est*, dit Saint-Augustin.

C'est

C'est l'heureuse conformité qui se trouve entre notre intérêt et l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le desir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentimens tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ses penchans à vaincre, seroit nécessairement un mal-honnête homme. Les vertus méritoires ne sont jamais des vertus sûres (1). Il est impossible dans la pratique, de livrer, pour ainsi dire, tous les jours des batailles à ses passions, sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant, quelque amour qu'on ait pour l'estime, on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occasions, de saints personnages se sont quelquefois exposés au mépris du public, c'est qu'ils ne vouloient pas sacrifier leur salut à leur gloire. Si quelques femmes résistent aux empressemens d'un prince, c'est qu'elles ne se croient pas dédommagées par sa conquête, de la perte de leur réputation : aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un Roi jeune et charmant, et nulle qui pût résister à ces êtres bienfaisans, aimables et puissans, tels qu'on nous peint les sylphes et les génies, qui, par mille enchantemens, pourroient à la fois enivrer tous les sens d'une mortelle.

(1) Dans le Harem, ce n'est point aux vertus méritoires, mais à l'impuissance, que le grand-seigneur donne ses femmes à garder.

Cette vérité, fondée sur le sentiment de l'amour de soi, est non-seulement reconnue, mais même avouée des législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit, en général, la plus forte passion des hommes, les législateurs n'ont, en conséquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à son corps défendant, ou le refus que feroit un citoyen de se vouer, comme Décius, à la mort pour le salut de sa patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes et ses plus fortes passions à l'intérêt public, puisqu'un tel homme est impossible (1); mais celui dont la plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général, qu'il est presque toujours nécessité à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, et l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action mal-honnête ou criminelle, un plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos desirs, et qui suppose, par conséquent, en nous, plus de passion pour l'honnêteté.

---

(1) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que l'idée de vertu est, dans une bonne forme de gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur, et l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

César n'étoit pas, sans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'est-on pas en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux et réellement dignes de ce titre, combien est-il d'hommes, qui, placés dans les mêmes circonstances, refusassent le sceptre du monde, surtout, s'ils se sentoient, comme César, doués de ces talens supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises? moins de talent les rendroit peut-être meilleurs citoyens; une médiocre vertu, soutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffiroit pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

On est, au contraire, d'autant moins honnête, qu'il faut pour nous porter au crime, des motifs de plaisirs moins puissans. Tel est, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adresse, enlèvent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la manière la plus nette, la plus précise et la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le public feroit un thermomètre exact où seroient marqués les divers degré de vice ou de vertu de chaque citoyen, si perçant au fond des cœurs, il

pouvoit y découvrir le prix que chacun met à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance, l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total assez conforme à l'intérêt général, et presque aussi utile que s'il étoit plus juste.

Après avoir examiné le jeu des passions, expliqué la cause du mêlange de vices et de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes; avoir posé la borne de la vertu humaine, et fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; l'on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particulière de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inspirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature: le plaisir en annonce les volontés, la douleur, les défenses; et l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance, pourquoi le législateur ne produiroit-il pas les mêmes effets? si les hommes étoient sans passions, nul moyen de les rendre bons: mais l'amour du plaisir, contre lequel se sont élevés des gens d'une probité plus respectable qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (1) de la

(1) Si les voleurs sont aussi fideles aux conventions faites entr'eux

législation. C'est la législation, si je l'ose dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop souvent les plaisirs : le grand art du législateur est l'art de les désunir, et de ne laisser aucune proportion entre l'avantage que le scélerat retire du crime et la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, souvent moins vertueux que les indigens, on voit peu de voleurs et d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice et la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, et chez un peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de toute consolation, qui le laisse isolé au milieu de sa patrie, est un motif suffisant pour former des ames vertueuses. Toute autre espèce de châtiment rend l'homme timide, lâche et stupide. L'espèce de vertu qu'engendre

---

que les honnêtes gens, c'est que le danger commun qui les unit, les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, et qu'on fait si impudemment banqueroute à ses créanciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un législateur éclairé ne pût nécessiter tous les hommes à la vertu ?

la crainte des supplices, se ressent de son origine; cette vertu est pusillanime et sans lumière: ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices et ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime et de la gloire, et sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharmond par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres: *Comment*, lui répondit-il, *m'y serois-je soumis? tu ne punis que de mort ceux qui les violent, et tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'est point de la nature, mais de la différente constitution des états, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu: mais quelque juste que fût cette conclusion, elle ne seroit cependant pas assez prouvée, si, pour jetter plus de jour sur cette matière, je ne cherchois plus particulièrement dans les gouvernemens, ou libres, ou despotiques, les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au despotisme: et, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce desir effréné d'un pouvoir arbitraire, telle qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choisis l'Orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment

sentir que dans les gouvernemens de cette espèce. En vain quelques nations voisines et jalouses nous accusent elles déjà de ployer sous le joug du despotisme oriental : je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir, que notre constitution est monarchique, et non despotique ; que les particuliers ne peuvent en conséquence, être dépouillés de propriété que par la loi, et non par une volonté arbitraire ; que nos princes prétendent au titre de monarque, et non à celui de despote ; qu'ils reconnoissent des loix fondamentales dans le royaume ; qu'ils se déclarent les pères, et non les tyrans de leurs sujets. D'ailleurs, le despotisme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fut bientôt subjugnée. Il n'en est pas de ce royaume comme de celui de la Turquie, de la Perse, de ces empires défendus par de vastes déserts, et dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit toujours des armées au Sultan. Dans un pays resserré comme le nôtre, et environné de nations éclairées et puissantes, les ames ne seroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le despotisme, seroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ses sujets, le prince ne les soumettroit au joug de l'esclavage que pour subir lui-même le joug des princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, et et du danger auquel le despotisme expose les rois.

Ce desir prend sa source dans l'amour du plaisir, et, par conséquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur : c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou selon des loix et des conventions établies, ou par une une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue, ils sont moins nécessités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un peuple, selon ses loix, il faut les connoître, les méditer, supporter des études pénibles auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu, qui, se dispensant de tout soin, de toute étude et de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote, le gouvernement despotique est celui où tout est esclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être despote. Pour l'être, il faut abbaisser la puissance des grands et du peuple, et diviser, par conséquent, les intérêts des citoyens. Dans une longue suite de siècles, le tems en fournit toujours l'occasion aux souverains, qui, presque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la saisissent avec avidité.

C'est sur cette anarchie des intérêts que s'est établi le despotisme oriental, assez semblable à la peinture que Milton fait de l'empire du cahos, qui, dit-il, étend son pavillon royal sur un gouffre aride et désolé, où la confusion, entrelacée dans elle-même, entretient l'anarchie et la discorde des élémens, et gouverne chaque atôme avec un sceptre de fer.

La division une fois semée entre les citoyens, il faut, pour avilir et dégrader les ames, faire sans cesse étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, et les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point, en ce genre, porté le despotisme, non-seulement en Orient, mais même sous les empereurs romains? sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'esclave étoit l'espion de son maître, l'affranchi de son patron, l'ami de son ami. Dans ces siecles de calamité, l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les

Romains avilis, la foiblesse étoit un héroïsme, On vit, sous ce regne, punir, dans Sénécion et Rusticus, les panégyristes des vertus de Thrasea et d'Helvidius; ces illustres orateurs traités de criminels d'état, et leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célèbres, tels que Pline, réduits à composer des ouvrages de grammaire, par ce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit suspect à la tyrannie et dangereux pour son auteur. Les savans attirés à Rome par les Auguste, les Vespasien, les Antonin et les Trajan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien et les Caracalla. On chassa les philosophes, on proscrivit les sciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit et de la vertu.

C'est en tenant ainsi les ames dans les angoisses perpétuelles de la crainte, que la tyrannie sait les avilir: c'est elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces supplices (1) si cruels; supplices quelquefois nécessaires dans ces pays abominables, par ce que les peuples y sont excités aux forfaits, non-seulement par leur misere, mais encore par le Sultan qui leur donne l'exemple du crime, et leur apprend à mépriser la justice.

(1) Si les supplices, en usage dans presque tout l'Orient, font horreur à l'humanité, c'est que le despote, qui les ordonne, se sent au-dessus des loix. Il n'en est pas ainsi dans les républiques; les loix y sont toujours douces, par ce que celui qui les établit s'y soumet.

Voilà, et les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme, et les moyens qu'on employe pour y parvenir. C'est ainsi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, et dans laquelle mille d'entr'eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité et celui des souverains, les éclairer sur ce point, leur montrer le danger auquel, sous un pareil gouvernement, eux et leurs peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide qui leur inspireroit le desir du pouvoir arbitraire : qu'ils sachent enfin que le traité le plus fort contre le despotisme, seroit le traité du bonheur et de la conservation des rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité ? que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs grecs ou turcs égorgés sur le trône de Constantinople ? si les Sultans, répondrai-je, ne sont point retenus par ces exemples effrayans, c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire; c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'est que la plûpart des princes d'Orient, instrumens des volontés d'un vizir, cedent par foiblesse à ses desirs, et ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le peuple pré-

voit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, et dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foiblesse des peuples, les princes se font despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi et réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, et souvent employer le glaive du soldat. Or, l'usage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens et les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnoître d'autre justice que la force.

Cette idée est long-tems à se répandre dans le peuple; mais elle y perce, et parvient jusqu'au soldat. Le soldat apperçoit enfin qu'il n'est dans l'état aucun corps qui puisse lui résister; qu'odieux à ses sujets, le prince lui doit toute sa puissance; son ame s'ouvre à son insu à des projets audacieux; il desire d'améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi et courageux le flatte de cet espoir, et lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'histoire, suffit pour faire une révolution, révolution toujours rapidement suivie d'une seconde; puisque dans les états despotiques, comme le remarque l'illustre président de Montesquieu, sans détruire la tyrannie, on mas-

sacre les tyrans. Lorsqu'une fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer, à ce sujet, tous les empereurs romains proscrits par les prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des soldats, et rétablir l'ancienne discipline dans les armées.

Pour commander à des esclaves, le despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiètes et impérieuses. Il n'en est pas ainsi, lorsque le prince a créé dans l'état un corps puissant de magistrats. Jugé par ces magistrats, le peuple a des idées du juste et de l'injuste; le soldat, toujours tiré du corps des citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice : d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le prince et par les magistrats, le corps entier des citoyens, sous l'étendard des loix, s'opposeroit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter; et que, quelle que fût sa valeur, il succomberoit enfin sous le nombre : il est donc à-la-fois retenu dans son devoir, et par l'idée de la justice, et par la crainte.

Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois : c'est un bouclier sous lequel le peuple et le prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'étoit à ce sujet, et pour se soustraire au danger qui, de toutes parts, environne les despotes, que le Calife Aaron Al-Raschid demandoit un jour au célèbre Beloulh, son frère, quelques conseils sur la manière de bien regner : « Faites, lui dit-il, que

» vos volontés soient conformes aux loix, et non » les loix à vos volontés. Songez que les hommes » sans mérite demandent beaucoup, et les grands » hommes rarement; résistez donc aux demandes » des uns, et prévenez celle des autres. Ne chargez » point vos peuples d'impôts trop onéreux : rappellez-» vous, à cet égard, les avis du Roi Nouchirvon-» le-Juste à son fils Ormous : *Mon fils*, lui disoit-il, » *personne ne sera heureux dans ton empire, si tu* » *ne songes qu'à tes aises. Lorsqu'étendu sur des* » *coussins, tu seras prêt à t'endormir, souviens-toi* » *de ceux que l'oppression tient éveillés; lorsqu'on* » *servira devant toi un repas splendide, songe à ceux* » *qui languissent dans la misère; lorsque tu par-*» *courras les bosquets délicieux de ton harem, sou-*» *viens-toi qu'il est des infortunés que la tyrannie* » *retient dans les fers.* Je n'ajouterai, dit Beloulh, » qu'un mot à ce que je viens de dire : Mettez en » votre faveur les gens éminens dans les sciences; » conduisez-vous par leurs avis, afin que la monar-» chie soit obéissante à la loi écrite, et non la loi » à la monarchie « (1).

Thémiste (2), chargé de la part du sénat de haranguer Jovien à son avènement au trône, tint, à peu près, le même discours à cet empereur : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, si les gens de guerre vous*

---

(1) *Chardin, tome V.*

(2) *Histoire critique de la philosophie, par Deslandes.*

ont élevé à l'empire, les philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Cesars; les seconds vous apprendront à la porter dignement.

Chez les anciens Perses même, les plus vils et les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (1) philosophes, chargés d'inaugurer les princes, de leur répeter ces mots, au jour de leur couronnement: *Sache, ô Roi, que ton autorité cessera d'être légitime, le jour même que tu cesseras de rendre les Perses heureux.* Vérité dont Trajan paroissoit pénétré, lorsqu'élevé à l'empire, et faisant, selon l'usage, présent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit: *Recevez de moi cette épée, et servez-vous en sous mon regne, ou pour défendre en moi un prince juste, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire, est, à la fois, mauvais père, mauvais citoyen et mauvais sujet: mauvais père et mauvais citoyen, par ce qu'il charge sa patrie et sa postérité des chaînes de l'esclavage; mauvais sujet, par ce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'est évoquer contre les rois l'ambition et le désespoir. J'en prends a témoin les trônes de l'Orient, teints si souvent du sang de leurs souverains (2). L'in-

(1) *Voyez l'histoire critique de la philosophie.*

(2) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, atta-

térêt bien entendu des Sultans ne leur permettroit jamais, ni de souhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux desirs de leurs visirs. Les rois doivent être sourds à de pareils conseils, et se rappeller que leur unique intérêt est de tenir, si je l'ose dire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux et leur postérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, et l'intérêt de la paresse qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours sur tout autre intérêt; et tout gouvernement, comme l'histoire le prouve, tendra toujours au despotisme.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du despotisme.

JE distinguerai d'abord deux espèces de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, sur une nation vertueuse, qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec

chement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entr'eux à s'immoler sur la tombe de leurs souverains, combien l'ambition, excitée par l'espoir d'une puissance arbitraire, n'a-t-elle pas occasionné de révolutions dans cet empire? *Voyez l'histoire des Huns, par Guignes, article de la Chine.*

effort,

effort, et dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le tems, le luxe et la molesse. La nation, chez laquelle il s'établit est comparable à ce même chêne, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espèce de despotisme qu'il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un vizir? il ignore qu'il est un bien public: sans cette connoissance cependant, on erre çà et là sans guide; les idées du juste et de l'injuste, reçues dans la première jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, et disparoissent enfin entièrement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux vizirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays despotiques, où les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la patrie; où l'intérêt mal entendu du Sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses sujets; où servir le prince, c'est trahir sa nation? Pour être juste et vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du prince et des sujets;

étudier les engagemens réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connoissance profonde de ces engagemens. Pour s'élever à cette connoissance, il faut penser : or, quel homme ose penser chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude et même le danger de penser en entraînent bientôt l'impuissance. L'on pense peu dans les pays où l'on tait ses pensées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins, il est certain qu'on n'en pense pas plus, et que jamais les idées nobles et courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces gouvernemens, l'on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme et de vertige, qui annonce la destruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les vizirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain, et non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les supposant même animés du desir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : et les vizirs, nécessairement emportés par les intrigues du serrail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude et de la méditation : et quel motif les y pourroit engager ? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure (1).

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en bannissoit les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un auteur à soigner, à perfectionner ses talens, ce même auteur ne présenteroit plus au public que des ouvrages négligés et imparfaits ? Voilà précisément le cas où se trouvent les vizirs; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'administration des affaires, et ne doivent, en général, jamais consulter les gens éclairés (2).

Ce que je dis des vizirs, je le dis des sultans. Les princes n'échappent pas à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, sont couverts de ténebres plus épaisses que ceux de

---

(1) C'est pourquoi la nation angloise, entre ses privileges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

(2) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du président de Montesquieu, c'est que l'Angleterre est un pays libre. En fait de loix et d'administration, si le Czar Pierre prenoit conseil du fameux Leibnitz, c'est qu'un grand homme consulte sans honte un autre grand homme ; et que les Russes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

leurs sujets. Presque tous ceux qui les élevent ou qui les environnent, avides de gouverner sous leur nom (1), ont intérêt de les abrutir. Aussi les princes destinés à regner, enfermés dans le serrail jusqu'à la mort de leur père, passent-ils du harem sur le trône, sans avoir aucune idée nette de la science du gouvernement, et sans avoir une seule fois assisté au divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la supériorité de courage et de lumières n'inspiroit pas une aveugle confiance, et qui payoit des pages pour lui répeter tous les jours ces paroles: *Philippe, souviens-toi que tu es homme;* pourquoi les vizirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (2)? pourquoi ne pourroit-on, sans crime, douter de la justice de leurs décisions, et leur répeter, d'après Grotius,

---

(1) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez nous même, Louis XIII dans une de ses lettres, se plaint du maréchal d'Ancre: « Il m'empêche, dit-il, de » me promener dans Paris; il ne m'accorde que le plaisir de la » chasse, que la promenade des Thuilleries; il est défendu aux » officiers de ma maison, ainsi qu'à tous mes sujets, de m'entrete- » nir d'affaires sérieuses, et de me parler en particulier ». Il semble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naissance les appelle.

(2) Ce n'est point en Orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince lisoit tous les libelles faits contre lui et contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer, et il sentoit que la haine et l'humeur seules osent quelquefois présenter la vérité aux rois.

que *tout ordre ou toute loi, dont on défend l'examen et la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuste.*

C'est que les vizirs sont des hommes. Parmi les auteurs, en est-il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puissance de les punir? Ce ne seroit du moins que des hommes d'un esprit supérieur et d'un caractère élevé, qui, sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du public, conserveroient à la république des lettres des critiques, si nécessaires au progrès des arts et des sciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part des vizirs?

Il est, dit Balzac, *peu de ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent aussi long-tems que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance, et qui cependant passe aussi vîte que le coup de hache qui abat une tête.* Peu de vizirs sont dignes de l'éloge donné dans *Séthos* à la reine Nephté, lorsque les prêtres, en prononçant son panégyrique, disent : *Elle a pardonné, comme les Dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le puissant sera toujours injuste et vindicatif. M. de Vendôme disoit plaisamment à ce sujet que, dans la marche des armées, il avoit souvent examiné les querelles des mulets et des muletiers, et qu'à la honte de l'humanité, la raison étoit presque toujours du côté des mulets.

Vernay, si savant dans l'histoire naturelle, et qui connoissoit, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, disoit souvent : *Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu; par sa dent, je jugerai de ses mœurs.* A son exemple, un philosophe moral pourroit dire : Marquez-moi le dégré de pouvoir dont un homme est revêtu; par son pouvoir, je jugerai de sa justice. En vain, pour désarmer la cruauté des vizirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte et les vices de leurs bourreaux : dans les états despotiques, on se soucie et l'on doit se soucier peu de la gloire et de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvai plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure; et qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite et qu'on ose refuser à la puissance.

Les vizirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire et, par conséquent, de supporter la censure : ils doivent donc être, en général, peu éclairés (1).

(1) Comme tous les citoyens sont fort ignorans du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces pays, ou des frippons qui n'ont que leur utilité particuliere en vue, ou des esprits médiocres qui ne peuvent saisir, d'un coup d'œil, la longue chaine qui lie ensemble toutes les parties d'un état. Ils proposent, en conséquence, des projets toujours discordans avec le reste de la législation d'un peuple. Aussi osent-ils rarement, dans un ouvrage, les exposer aux regards du public.

Milord Bolingbrooke disoit, à ce sujet; « que, » jeune encore, il s'étoit d'abord représenté ceux » qui gouvernoient les nations comme des intelli- » gences supérieures. Mais, ajoutoit-il, l'expérience » me détrompa bientôt: j'examinai ceux qui tenoient » en Angleterre le timon des affaires; et je recon- » nus que les grands étoient assez semblables à ces » dieux de Phénicie, sur les épaules desquels on » attachoit une tête de bœuf, en signe de puissance » suprême, et qu'en général les hommes sont régis » par les plus sots d'entr'eux ». Cette vérité, que Bolingbrooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, est, sans doute, incontestable dans presque tous les empires de l'Orient.

L'homme éclairé sent que, dans ces gouvernemens, tout changement est un nouveau malheur; par ce qu'on n'y peut suivre aucun plan; par ce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est, dans ces gouvernemens, qu'une chose utile à faire; c'est d'en changer insensiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme succede rarement à un autre grand homme; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

CHAPITRE XIX.

Le mépris et l'avilissement où sont les peuples, entretient l'ignorance des visirs; second effet du despotisme.

Si les vizirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du public que les vizirs soient instruits; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on pas dans ces pays de citoyens assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance et leur injustice, et les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens? c'est que le propre du despotisme est d'avilir et de dégrader les ames.

Dans les états où la loi seule punit et récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sureté, y contracte une hardiesse et une fermeté d'ame qui s'affoiblit nécessairement dans les pays despotiques, où sa vie, ses biens et sa liberté dépendent du caprice (1) et de la volonté arbitraire

(1) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la loi punir, dans le souverain, l'injustice commise envers un sujet. A l'avénement de Malcorne au trône d'Ecosse, un seigneur lui présente la patente de ses privileges, le priant de les confirmer: le roi la prend et la déchire. Le seigneur s'en plaint au parlement; et le parlement ordonne que le roi, assis sur son trône, sera tenu, en présence de toute sa cour, de recoudre avec du fil et une aiguille la patente de ce seigneur.

d'un seul homme. Dans ces pays, il seroit aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crete et à Lacédémone : aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice et, plutôt que d'y applaudir, crier, comme le philosophe Philoxène : *Qu'on me remene aux carrières.*

Dans ces gouvernemens, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injustice ou l'incapacité des vizirs ou des satrapes, la cause des misères publiques, et qu'il se taise, c'est vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette seroit, dans ce cas, une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national : je dirai de plus qu'il le doit. Or, l'injustice et l'imbécillité d'un vizir se trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puissance nécessaire pour condamner le mérite aux plus grands supplices, cet homme sera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il sera plus ami du bien public et de la vertu.

Si Néron forçoit au théâtre les applaudissemens des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les vizirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils surchargent d'impôts et qu'ils maltraitent. Ils son semblables à Tibère; sous son regne, on traitoit de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des in-

fortunés qu'on opprimoit, par ce que tout est criminel, dit Suétone, sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de vizir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perses, qui, cruellement fouëttés par l'ordre du prince, étoient ensuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons*, lui disoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous.*

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance et leur injustice seroit bientôt suivie de son supplice (1); et personne ne s'y veut exposer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave ? oui, répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime et de la gloire. Est-il privé de cet espoir ? son courage l'abandonne. Chez un peuple esclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux ; son supplice trouveroit des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un état,

---

(1) Qu'un vizir commette une faute dans son administration ; si cette faute nuit au public, les peuples crient, et l'orgueil du vizir s'en offense : loin de revenir sur ses pas et d'essayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent ; les cris redoublent : alors il ne reste au vizir que deux partis à prendre, ou d'exposer l'état à des révolutions, ou de porter le despotisme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires ; et c'est à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les vizirs.

la bassesse est devenue mœurs. » Si la peste, dit
» Gordon, avoit des jarretières, des cordons et des
» pensions à donner, il est des théologiens assez vils,
» et des jurisconsultes assez bas, pour soutenir que
» le regne de la peste est de droit divin; et que se
» soustraire à ses malignes influences, c'est se ren-
» dre coupable au premier chef «. Il est donc, en
ces gouvernemens, plus sage d'être le complice que
l'accusateur des frippons : les vertus et les talens y
sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le seul homme estimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, et ce Mahmouth étoit éxilé.

Dans les pays soumis au despotisme, l'amour, l'estime, les acclamations du public sont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudissemens du peuple, ainsi qu'à la fureur de Domitien, traverse de nuit les rues de Rome, se rend au palais de l'Empereur, le prince l'embrasse froidement, Agricola se retire; et le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, se perd, au même instant, dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces tems malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier avec Brutus : *O vertu! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des transes perpétuelles, et dont l'ame, affaissée par la crainte, a perdu tout son ressort? on

ne rencontre, chez ces peuples, que des puissans insolens, et des esclaves vils et lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un visir, lorsque, dans une importance et une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de cliens; et que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes et baissés, attendent en tremblant (1) la faveur d'un regard, à peu près dans l'attiude de ces Bramines, qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue et divine dont le ciel doit l'enluminer, et dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de pagode !

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un visir sans talent, ou même un vil eunuque, on se rappelle, malgré soi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurisama*, c'est-à-dire, *monseigneur.*

---

(1) Le vizir lui-même n'entre qu'en tremblant au Divan, quand le Sultan y est.

CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, et de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisième effet du despotisme.

Si, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédens, l'ignorance des vizirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernemens, le ridicule qu'en ces pays l'on jette sur la vertu, en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité et de la grossiéreté des Spartiates? et que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de se prosterner devant le grand Roi?

Un peuple esclave doit nécessairement jetter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie et de la liberté. On devoit, en Perse, traiter de fou, d'ennemis du prince, tout sujet vertueux, qui, frappé de l'héroïsme des Grecs, exhortoit ses concitoyens à leur ressembler, et à prévenir, par

une prompte reforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où la vertu étoit méprisée (1). Les Perses sous peine de se trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentimens qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on est citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs, que de grandes actions passeroient pour folles, si ces mêmes actions n'étoient consacrées par l'admiration de tous les siècles? sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée, le Roi Agis reçut du peuple de Lacédémone: *Ne profitez point de l'avantage du nombre; renvoyez une partie de vos troupes; ne combattez l'ennemi qu'à force égale?* On traiteroit pareillement d'insensée la réponse qu'à la journée des Argineuses fit Callicratidas, général de la flotte lacédmonienne: Hermon lui conseilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens: *O Hermon!* lui répondit-

(1) Au moment que trois cent Spartiates défendoient le Pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux olympiques: *Quels hommes*, s'écria un seigneur Persan, *allons-nous combattre! insensibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de gloire.*

il, *à Dieu ne plaise que je suive un conseil dont les suites seroient si funestes à ma patrie ? Sparte ne sera point deshonorée par son général. C'est ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, jusqu'aujourd'hui, ne se sont jamais informés du nombre, mais seulement du lieu où campoient leurs ennemis ?* Une réponse si noble et si haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élévation dans l'ame, une connoissance assez profonde de la politique, pour sentir comme Callicratidas de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuse opiniâtreté qui les rendoit invincibles ? ce héros savoit qu'occupés, sans cesse, à nourrir en eux le sentiment du courage et de la gloire, trop de prudence pourroit en émousser la finesse, et qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de tems, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accoutumés à considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorsqu'ils pensent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font, le plus souvent, que lui enlever le *palladium* auquel sont attachés ses succès et sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions : encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration

hypocrite ou de préjugé. Une admiration sentie nous porteroit nécessairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là mêmes qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entièrement à sa valeur et à son habileté? est il beaucoup d'Antiochus-Sother? ce prince sent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'aspect imprévu de ses éléphans : il verse des larmes sur ces palmes triomphales, et fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphans.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée, que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfans à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul traité, qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs? mille héros ont tour-à-tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun, qui sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère et de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur et de larmes, où la jalousie mutile, sans pitié, les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, et condamnés au supplice d'un desir toujours

renaissant

renaissant et toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte: aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris, dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe: *Quelles femmes*, demandèrent-ils, *habitent cette cité?* Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne sçavent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils et lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi, sont des citoyens déterminés à la mort?* Tant de courage et d'élévation d'ame ne se rencontrent que dans des républiques guerrières. De quelque amour que nous soyons animés pour la patrie, on ne verra point de mère, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste, d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes: après la bataille de Leuctres, honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir, celles dont les enfans étoient échappés au carnage, se retiroient au fond de leurs maisons, dans le deuil et le silence; lorsqu'au contraire, les mères dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie et la tête couronnée de fleurs, alloient au temple en rendre graces aux Dieux.

Quelque braves que soient nos soldats, on ne

verra plus un corps de douze cens hommes soutenir, comme les Suisses, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital (1), l'effort de soixante mille hommes, qui paya sa victoire de la perte de huit mille soldats. On ne verra plus de gouvernemens traiter de lâches, et condamner comme tels au dernier supplice dix soldats, qui, s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

Si, dans l'Europe même, on n'a plus qu'une admiration stérile pour de pareilles actions et de semblables vertus, ~~quels vertus~~, quels mépris les peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus? qui pourroit les leur faire respecter? ces pays sont peuplés d'ames abjectes et vicieuses: or, dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéressés à ridicu-

(1) Dans l'histoire de Louis XI, Duclos dit que les Suisses, au nombre de 3,000, soutinrent l'effort de l'armée du Dauphin, composée de 14,000 François et de 8,000 Anglois. Ce combat se donna près de Bottelen, et les Suisses y furent presque tous tués.

À la bataille de Morgarten, 1500 Suisses mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, composée de 20,000 hommes.

Près de Wesen, dans le canton de Glaris, 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens: tous les ans on en célebre la mémoire sur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique, et lit la liste des trois cent cinquante noms.

liser les sentimens qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureusement il en est peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui soient assez courageux pour braver le mépris de leur nation, et qui sentent assez nettement que l'estime d'une nation tombée dans un certain degré d'avillissement, est une estime moins flatteuse que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faisoit d'Annibal à la cour d'Antiochus, a-t-il deshonoré ce grand homme? la lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois? elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le Roi, le conseil et le peuple qui le livroient.

Le résultat de ce que j'ai dit, c'est qu'on n'a réellement dans les empires despotiques, que du mépris pour la vertu, et qu'on en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, et si l'on en exige des citoyens; il en est, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande, à condition qu'on sera assez prudent pour la taire.

CHAPITRE XXI.

Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrième effet du despotisme.

L'indifférence des Orientaux pour la vertu, l'ignorance et l'avillissement des ames, suite nécessaire de la forme de leur gouvernement, doit, à la fois, en faire des citoyens fripons entre eux, et sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs et les Romains subjuguèrent l'Asie. Comment des esclaves, élevés et nourris dans l'antichambre d'un maître, eussent-ils étouffé devant le glaive des Romains les sentimens habituels de crainte que le despotisme leur avoit fait contracter? comment des hommes abrutis, sans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puissans, n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, et ne se fussent-ils pas montrés également lâches, dans le conseil, et dans le combat?

Si les Egyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les nations; c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur: aussi ne donnèrent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le Roi Cléomene, chassé

de Sparte, réfugié en Egypte, emprisonné par l'intrigue d'un ministre nommé Sobisius, eut massacré sa garde et rompu ses fers, le prince se présente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injustice, à secouer le joug de la tyrannie : par-tout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne restoit à ce peuple vil et lâche que l'espèce de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple esclave résisteroit-il à une nation libre et puissante ? pour user impunément du pouvoir arbitraire, le despote est forcé d'énerver l'esprit et le courage de ses sujets. Ce qui le rend puissant au-dedans, le rend foible au-dehors : avec la liberté, il bannit de son empire toutes les vertus ; elles ne peuvent, dit Aristote, habiter chez des ames serviles. Il faut, ajoute l'illustre président de Montesquieu, que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon esclave. Il ne peut donc opposer aux attaques d'un peuple tel que les Romains, qu'un conseil et des généraux absolument neufs dans la science politique et militaire, et pris dans cette même nation dont il a amolli le courage et rétréci l'esprit ; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états despotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat ? oui, lorsque le trône a successivement

été occupé par plusieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la présence de la tyrannie, se ranime à l'aspect d'un prince vertueux : sa présence est comparable à celle du soleil; lorsque sa lumière perce et dissipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout se ranime, tout se vivifie dans la nature, les plaines se peuplent de laboureurs, les boccages retentissent de concerts aériens, et le peuple ailé du ciel vole jusques sur la cime des chènes pour y chanter le retour du soleil. *O tems heureux*, s'écrie Tacite sous le règne de Trajan, *ou l'on n'obeit qu'aux loix, où l'on peut penser librement, et dire librement ce qu'on pense, où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du prince, où sa vue seul est un bienfait !*

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance et de gloire, et s'illustrent par des succès en tout genre, ses succès attachés, comme je viens de le dire, à la sagesse des rois qui les gouvernoient, et non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillans : la force de pareils états, quelque imposante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor; ses pieds sont d'argile. Il en est de ces empires comme du sapin superbe; sa cime touche au cieux, les animaux des plaines et des airs cherchent un abri sous son ombrage; mais, attaché à la terre par de trop foibles

racines, il est renversé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes et soumises au pouvoir arbitraire. La force respective de pareils états consiste alors dans l'équilibre de leur foiblesse. Un empire despotique a-t-il reçu quelque échec? si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle et courageuse, cet empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire, n'ont donc que des succès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, subir le joug d'une nation libre et entreprenante. Mais, supposant que des circonstances et des positions particulières les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler et les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or, dès que les ames ont par le défaut de passion, perdu leur activité, lorsque les citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oisiveté et de la mollesse, alors l'état tombe en consomption : le calme apparent dont il jouit, n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaissement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un état; elles en sont l'ame et la vie. Le peuple le plus passionné est, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire

aux empires ; ils sont, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux stagnantes exhaleroient en croupissant des vapeurs funestes à l'univers, si, en les soulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, si la grandeur des nations soumises au pouvoir arbitraire, n'est qu'une gloire momentanée, il n'en est pas ainsi des gouvernemens où la puissance est comme dans Rome et dans la Grece, partagée entre le peuple, les grands ou les rois. Dans ces états, l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'est dans ces pays qu'un peuple, dont les succès tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut s'en promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'il a de tout penser et de tout dire, donnent plus de force et d'élévation à son ame : l'audace de son esprit passe dans son cœur ; elle lui fait concevoir des projets plus vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses. J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entièrement détaché de l'intérêt public ; si les mœurs d'un peuple tel que les Romains, ne sont pas aussi corrompues qu'elles l'étoient du tems des Marius et des Sylla ; l'esprit de faction, qui force les citoyens à s'observer et à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de ces empires. Ils ne se soutiennent que par le contrepoids des intérêts opposés. Jamais les fondemens de ces états ne sont plus assurés que

dans ces momens de fermentation extérieure où ils paroissent prêts à s'écouler. Ainsi, le fond des mers est calme et tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés sur leur surface, semblent les bouleverser jusques dans leurs abîmes.

Après avoir reconnu, dans le despotisme oriental, la cause de l'ignorance des vizirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu, et du renversement des empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais dans d'autres constitutions d'état montrer la cause des effets contraires.

CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains peuples pour la gloire et la vertu.

CE chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirois à ce sujet, dispensé de tout examen, si je ne sentois combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu, peut être agréable au public, et combien les détails, sur une pareille matière, sont instructifs pour ceux mêmes qui la possèdent le mieux. J'entre donc en matière. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête sur la Grèce, sur Rome; et j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conservées, avec soin, dans l'histoire, y semblent re-

cueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siècles les plus corrompus et les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'apperçois dans l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (1).

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui devoit inspirer l'éducation romaine, et je dis que, dans le siecle de ce consul, la législation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvoit se refuser à l'action généreuse qu'il fit. En effet, lorsqu'instruit de la discipline des Romains on se rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du supplice de la bastonnade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement; n'est-il pas évident qu'un consul vaincu, fait prisonnier, et député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains, sans craindre ce mépris, toujours si humiliant de la part des républicains, et si insou-

(1) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des loix

tenable ? qu'ainsi le seul parti, que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelqu'action héroïque, la honte de sa défaite ? il devoit donc s'opposer au traité d'échange que le sénat étoit prêt à signer. Il exposoit sans doute sa vie par ce conseil ; mais ce danger n'étoit pas imminent : il étoit assez vraisemblable qu'étonné de son courage, le sénat n'en seroit que plus empressé à conclure un traité qui devoit lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le sénat se rendît à son avis, il étoit encore très-vraisemblable que, par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au supplice, dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais un homme prudent et sensé devoit se présenter, pour se soustraire au mépris, et s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques ; non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, et que je veuille donner atteinte à sa gloire ; l'action de Régulus fut, sans doute, l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu ; mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices et les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation : et c'est la connaissance de cette vérité, qui, sans doute, a don-

né lieu à cette belle loi de la Chine : pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (1) vertueuses ou infames commises dans leurs gouvernemens; et qu'en conséquence, ces Mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaissés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit chez tous les peuples l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration ? Si les Grecs et les Romains furent si longtems animés de ces vertus mâles et courageuses, qui sont, comme dit Balzac, *des courses que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'est que les vertus de cette espèce sont presque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Epire : *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes sans doute un prince illustre, un grand guerrier; mais vos peuples gémissent dans la misère. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos peuples ne préférassent l'exemption de tri-*

(1) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'Orient : les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts et de s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province : leur pouvoir même, à cet égard, est très-borné.

buts aux surcharges de vos impôts, et la sûreté à l'incertitude de leurs possessions ? Aujourd'hui votre favori, demain je serois votre maître. Un tel discours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'est dans les républiques (1) qu'on apperçoit avec étonnement jusqu'où peut être portée la hauteur du courage et l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour preuve en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, insulté en plein conseil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon; il est accusé de malversation, le peuple est prêt à mettre en pièces ses délateurs : il en arrête la fureur en disant : « O Syracusains ! qu'allez- » vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit de » m'accuser. Gardez-vous, en cédant à la reconnois- » sance, de donner atteinte à cette même liberté, » qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue ».

---

(1) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il sentoit tout l'avantage de cette constitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en se formant en république, ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : « Dom Louis et moi, » savons bien que Charles II est hors des royaumes qui lui appar- » tiennent; mais, entre toutes les raisons qui peuvent engager les » rois, nos maîtres, à songer à son rétablissement, une des plus » fortes est d'empêcher l'Angleterre de former une république puis- » sante, qui, dans la suite, donneroit à penser à tous ses voi- » sins ».

Si l'histoire grecque et romaine est pleine de ces traits héroïques, et si l'on parcourt presqu'inutilement l'histoire du despotisme pour en trouver de pareils, c'est que, dans ces gouvernemens, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public; c'est qu'en ces pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense (1); c'est à cette médiocrité qne l'on confie presque toujours l'administration publique; on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets et trop remuans, ils altèreroient, dit-on, le repos de l'état: repos comparable au moment de silence qui, dans la nature, précède de quelques instants la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des sujets. Dans les gouvernemens arbitraires, les hommes sont comme ces chevaux qui, serrés par les morailles, souffrent, sans remuer, les plus cruelles opérations: le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut seule entrenir dans le corps politique la douce fermentation qui le rend sain et robuste, et qui développe toute espèce de vertus et de talens. Les siecles les plus favorables aux lettres, ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands généraux et

(1) Dans ces pays, l'esprit et les talens ne sont honorés que sous de grands princes et de grands ministres.

en grands politiques : le même soleil vivifie les cedres et les platanes.

Au reste, cette passion de la gloire, qui, divinisée chez les payens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres et guerrières.

CHAPITRE XXIII.

Que les nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, et plus féconde en grands hommes, que les nations opulentes.

LES héros, dans les républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie et disparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande, que Balsac disoit, de ses habitans, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu pour Roi, puisqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un Roi pour Dieu.* Le sol propre à la production des grands hommes est, dans ces républiques, bientôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui disparoît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force et de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *se gouvernent par les discours de la raison qui conclut à l'utile, et non selon l'institution morale qui se propose l'honnête et le hasardeux.*

Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient, peut-être, les seuls qui chantassent des hymnes en l'honneur des Dieux, sans jamais leur demander aucune grace; persuadés, disoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit assez étendu, ils étoient indépendans, par ce qu'ils cessoient d'obéir aû chef, lorsqu'il cessoit d'obéir aux loix. Il n'en est pas des nations riches, comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Partout où le commerce fleurit, on préfère les richesses à la gloire, par ce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, et que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus et de talens cette préférence ne doit-elle pas occasionner? la gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoissance publique, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie: le desir de la gloire suppose toujours le desir de se rendre utile à sa nation.

Il n'en est pas ainsi du desir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionnage, et souvent du crime; elles sont rarement le partage des plus spirituels et des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçans doivent donc être plus féconds en bons

négocians

négocians qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrein du luxe et des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus (1); rien de si rare que de rencontrer des ames élevées (2) dans les empires opulens; les citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des ôtages de sa bassesse et de sa lâcheté. La vertu qui se contente de peu est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui dicta la réponse que fit au ministre anglois un seigneur distingué pas son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. *Milord*, lui répliqua le seigneur anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tour-

(1) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des particuliers, peut se dire des peuples ; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux : or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches et les plus commerçans.

(2) De tous les peuples de la Germanie, les Suecones, dit Tacite, sont les seuls, qui, à l'exemple des Romains, fassent cas des richesses, et qui soient, comme eux, soumis au despotisme.

nant alors vers Walpole : *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner? Dites au roi ce que vous avez-vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.* Un pareil discours part d'un caractère qui sait rétrecir le cercle de ses besoins : et combien en est-il qui, dans un pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités? Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus? *O philosophes*, s'écrioit souvent Socrate, *vous qui représentez les Dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu ; sur-tout n'allez point, en rampant, importuner les princes et les rois.* « Rien » de plus ferme et de plus vertueux, dit Cicéron, » que le caractère des premiers sages de la Grece. » Aucun péril ne les effrayoit, aucun obstacle ne » les décourageoit, aucune considération ne les re- » tenoit et ne leur faisoit sacrifier la vérité aux vo- » lontés absolues des princes ». Mais ces philosophes étoient nés dans un pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conservèrent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, et d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces princes les laissoient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie ; « Quel spectacle « plus avilissant pour l'humanité que de voir des

» sages prostituer leurs éloges aux gens en place !
» Faut-il que les cours des rois soient si souvent
» l'écueil de la sagesse et de la vertu ! Les grands
» ne devroient-ils pas sentir que tous ceux qui ne
» les entretiennent que de choses frivoles, les trom-
» pent (1) ? La vraie manière de les servir, c'est de
» leur reprocher leurs vices et leurs travers, de leur
» apprendre qu'il leur sied mal de passer les jours
» dans les divertissemens. Voilà le seul langage digne
» d'un homme vertueux; le mensonge et la flatterie
» n'habitent jamais sur ses lèvres ».

Cette exclamation de Plutarque est, sans doute très-belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoissance de l'humanité. Il en est de même de celle de Pythagore : « Je refuse, dit-il, le
» nom de philosophes à ceux qui cèdent à la cor-
» ruption des cours : ceux-là seuls sont dignes de ce
» nom, qui sont prêts à sacrifier devant les rois,
» leur vie, leurs richesses, leurs dignités, leurs fa-
» milles, et même leur réputation. C'est, ajoute

(1) Il fut, sans doute, un tems où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux princes, que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour se rendre au palais du roi. Là, chacun déclaroit, à haute voix, et ses réflexions politiques sur l'administration, et les changemens ou les modifications qu'on devoit apporter dans les loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Histoire critique de la philosophie, tome II.*

» Pythagore, par cet amour pour la vérité qu'on par- » ticipe à la divinité, et qu'on s'y unit de la ma- » nière la plus noble et la plus intime ».

De tels hommes ne naissent pas indifféremment dant toute espèce de gouvernement : tant de vertus sont l'effet, ou d'un fanatisme philosophique qui s'éteint promptement, ou d'une éducation singulière, ou d'une législation. Les philosophes, de l'espèce dont parlent Plutarque et Pythagore, ont presque tous reçu le jour chez des peuples pauvres et passionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la source des vertus : c'est à l'administration, plus ou moins sage, des honneurs et des récompenses, qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas sans peine, c'est que les vertus et les talens ne sont nulle part récompensés d'un manière aussi flatteuse, que dans les républiques pauvres et guerrières.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

POUR ôter à cette proposition tout air de paradoxe, il suffit d'observer que les deux objets les plus généraux du désir des hommes, sont les richesses et les honneurs, dont ils sont le plus avides, lorsque ces

honneurs sont dispensés d'une manière flatteuse pour l'amour-propre.

Le desir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, et c'est alors qu'ils opèrent des prodiges. Or, ces honneurs ne sont nulle part repartis avec plus de justice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les services rendus à la patrie, ont, par conséquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur : aussi les républiques pauvres de Rome et de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vastes et riches empires de l'Orient.

Chez les peuples opulens et soumis au despotisme, on fait et l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, si les honneurs empruntent leur prix de la manière dont ils sont administrés, et si dans l'Orient les Sultans en sont les dispensateurs, on sent qu'ils doivent souvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Aussi, dans ces pays, les honneurs ne sont proprement que des titres; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils sont rarement unis à la gloire, qui n'est point en la disposition des princes, mais du peuple; puisque la gloire n'est autre chose, que l'acclamation de la reconnoissance publique. Or, lorsque les honneurs sont avilis, le desir de les obtenir s'attiédit; ce désir ne porte plus les hommes aux grandes choses; et les honneurs deviennent dans

l'état un ressort sans force, dont les gens en place négligent, avec raison, de se servir.

Il est un canton dans l'Amérique, où, lorsqu'un sauvage a remporté une victoire ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une assemblée de la nation : *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités proposées dans les états despotiques à ceux qui s'illustrent par leurs talens.

Pour sentir tout le mépris que doit quelquefois jetter sur les honneurs la manière ridicule dont on les administre, qu'on se rappelle l'abus qu'on en faisoit sous le règne de Claude. Sous cet Empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célèbre par son adresse; ce citoyen fut mis à mort; on fit à cet oiseau des funérailles magnifiques; un joueur de flûte précédoit le lit de parade sur lequel deux esclaves portoient le corbeau, et le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout sexe et de tout âge. C'est à ce sujet que Pline s'écrie : « Que diroient nos ancêtres, si, dans cette même Rome, où l'on enterroit » nos premiers rois sans pompe, où l'on n'a point » vengé la mort du destructeur de Carthage et de » Numance, ils assistoient aux obseques d'un » corbeau !

Mais, dira-t-on, dans les pays soumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui, sans doute : mais ils

le sont plus souvent du vice et de la bassesse. Les honneurs sont, dans ces gouvernemens, comparables à ces arbres épars dans les déserts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent, qui, du pied de l'arbre, s'est en rampant élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paie les services rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent, est bientôt surchargée de dépenses; l'état épuisé devient bientôt insolvable; alors il n'est plus de récompense pour les vertus et les talens.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le besoin, les princes, en cette extrémité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : si, dans les républiques pauvres, où la nation en corps est la distributrice des graces, il est facile de réhausser le prix de ces honneurs; rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours? quelle force de caractère pour résister aux intrigues des courtisans? quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talens et de grandes vertus, et les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient? qu'elle justesse d'esprit pour saisir le moment précis, où ces honneurs, devenus trop com-

muns, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts; où l'on doit, par conséquent, en créer de nouveaux?

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or et d'argent, il exige, au contraire, qu'on en fasse dans la monnoie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce sujet, qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, et n'en forment aucuns pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévère du mérite de ceux qu'on élève aux dignités? pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond et public, l'assurât de la réalité des talens qu'elle récompense? quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs? quel desir de les mériter? quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas, et dans l'éducation particulière, et peu à peu, dans l'éducation publique? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils et lâches courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce Roi le cercle dont il ne pouvoit sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains?

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, et que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, et former des citoyens vertueux; je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu, est un effet de la forme différente de leurs gouvernemens. Or, ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai pris pour exemple, peut s'appliqur à toute autre espèce de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers peuples paroissent susceptibles.

Pour dernière preuve de cetté vérité, je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions et la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

POUR sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût

procuré le pillage de l'Europe entière. Animés du desir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau monde, combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur, et en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, et d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigens, je vois les Flibustiers passer des mers du nord à celles du sud; attaquer des retranchemens impénétrables; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés : et ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les côtes du sud, se r'ouvrir de nouveau un passage dans les mers du nord, en surmontant par des travaux incroyables, des combats continuels et un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes et la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'histoire du nord, les premiers peuples qui se présentent à mes regards, sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieure à celui des Flibustiers. *Nos guerriers avides de trépas*, dit un de leurs poëtes, *le cherchent avec fureur: dans les combats, frappés*

du coup mortel ; on les voit tomber, rire et mourir. Ce qu'un de leurs rois, nommé Sodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie sur le champ de bataille : *Quelle joie inconnue me saisit ! je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son palais s'ouvrent ; je vois sortir des filles deminues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue qui relève la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, et m'offrent une bierre délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Si du nord je passe au midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, se dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarrasins que le Très-Haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur et la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'éternel a jetté un pont sur l'abîme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes ; et le lâche, précipité de ce pont, sera, en tombant, reçu *dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscure caverne de la maison de la fumée.* Pour confirmer la mission du prophete, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Al-borak, il a parcouru les sept cieux, vu l'ange de la mort et le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septième ; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses

doigts ; qu'il a donné la parole aux brutes ; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (1) ; et qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces recits, les Sarrasins prêtent aux discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillans. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance, et soupirant sans cesse après les houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs généraux, nommés Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs ; elles sont quatre vingt. Si l'une d'elles apparoissoit sur la terre, tous les Rois descendroient de leur trône pour la suivre.*

(1) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, se jetter aux genoux de ce prophete, qui le flatta, et lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois, ce même prophete rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le pere Maracio convient du fait, et prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnans, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les Musulmans assurent, que, s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappans et qui surpassent autant toute la force et la supercherie humaines, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut, de son vivant, enlevée au ciel. Ils célèbrent son assomption.

Mais, que vois-je? c'en est une qui s'avance: elle a un cothurne d'or pour chaussure; d'une main elle tient un mouchoir de soie verte, et de l'autre une coupe de topaze; elle me fait signe de la tête, en me disant: Venez ici, mon bien aimé...... Attendez-moi, divine hourri; je me précipite dans les bataillons infidèles, je donne, je reçois la mort et vous rejoins.

Tant que les yeux crédules des Sarrasins virent aussi distinctement les houris, la passion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la patrie: aussi produisit-il de plus grands effets, et les vit-on, en moins d'un siècle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avoient subjuguées en six cent ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes, en nombre, en discipline, en armures et en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier (1). Toutes les nations liguées

(1) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble, à ce sujet, un conseil, moins composée d'hommes d'état que de théologiens: on y expose les maux actuels de l'empire; on en cherche les causes; et l'on conclut, selon l'usage de ces tems, que les crimes de la nation avoient irrité le Très-haut, et qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes et la priere.

Cette résolution prise, l'empereur ne considere aucune des res-

ne, leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrières.

Pour leur résister, il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les musulmans; promettre le ciel et la palme du martyre, comme saint Bernard la promit du tems des croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infidèles : proposition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques assemblées, qui, moins habiles que saint Bernard, la rejettèrent d'une commune voix (1). Ils ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du christianisme et les progrès des Sarrasins, auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zèle égal à leur fanatisme. Ces évêques continuèrent donc d'attribuer aux crimes de la nation, les calamités qui

---

sources qui lui restoient encore, après tant de desastres; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions; que, depuis la destruction de la république, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(1) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'église d'Orient, et le treizieme canon de la lettre de Saint-Basile le grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que, *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la communion.* D'où l'on pourroit conclure, que s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé et vertueux, rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint.

désoloient l'empire, et dont un œil éclairé eût cherché et découvert le cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardées comme les verges dont le ciel se servoit pour frapper l'empire, et comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succès étonnans des Sarrasins dépendoient tellement de la force de leurs passions, et la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit et les armées grecques fuyoient dispersées comme la poussière devant les aquilons, frémissoient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de musulmans nommés les Safriens (1). Echauffés, comme tous les réformateurs, d'un orgueil plus féroce et d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentoit aux autres musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer

(1) Ces Safriens étoient si redoutés, qu'Adi, capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer avec six cens hommes, cent vingt de ces fanatiques, qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce capitaine représenta qu'avides de la mort, chacun de ces sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; et qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant pas, dans cette occasion, compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

ou exterminer les nations, qui, disoient-ils, à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de lumière, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la fleche se détache de l'arc dont elle est décochée. ...

Ce que je dis des Arabes et des Safriens, peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion et leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espèce, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernemens et des positions des peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à des partis très-différens.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république, ces alliés, dit Plutaque, s'empressèrent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richesses qu'il pouvoit leur enlever, les rendoit souples aux volontés d'Athènes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des peuple indigens; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces insulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puissantes divinités, *le besoin et la force, qui*, disoit-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite; Thémistocle*, lui répondirent les habitans d'Andros, *nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si*

si nous n'étions aussi protégés par deux divinités aussi puissantes que les tiennes, l'indigence et le désespoir qui méconnoît la force.

La vivacité des passions dépend donc, ou des moyens (1) que le législateur emploie pour les allumer en nous, ou des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi, les succès, comme le prouve toute l'histoire, accompagnent toujours les peuples animés de passions fortes: vérité trop peu connue, et dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût fait dans l'art d'inspirer des passions; art jusqu'à présent inconnu, même

(1) De petits moyens produisent toujours de petites passions et de petits effets : il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la foiblesse, encore plus que la sottise, qui, dans la plûpart des gouvernemens, éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbéciles que nous le paroîtrons à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi qui défend aux citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, et qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des moines ? chacun sait le remede à ce mal, et sent, en même tems, combien il seroit difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'intérêt de quelque société ne mettroit-il pas à cet égard au bien public ? que de longs et pénibles efforts de courage et d'esprit, que de constance, enfin, ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet ? pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire ; et qu'il pût se flatter de voir la reconnoissance publique lui dresser par-tout des statues. L'on doit toujours se rappeler qu'en morale, ainsi qu'en physique et méchanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

à ces politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts et les forces d'un état ; mais qui n'ont jamais senti les ressources singulières qu'en des instans critiques on peut tirer des passions, lorsqu'on sait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la géométrie, ne paroissent, en effet, avoir été jusqu'ici apperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que, si la vertu, le courage, et, par conséquent, les passions dont les soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils sont rangés, un traité sur l'art de les inspirer ne seroit pas moins utile à l'instruction des généraux, que l'excellent traité de l'illustre chevalier Folard sur la tactique (1).

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté et de la haine de l'esclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célebres et opiniâtres défenses d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance et de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions, qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dût ses succès,

(1) La discipline n'est, pour ainsi-dire, que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage ; mais elle ne tient pas devant la féroce et opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la patrie.

attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens sensés, au hasard, ou à une folle témérité, par ce qu'ils n'apperçoivent point les ressorts presqu'invisibles dont ce héros se servoit pour opérer tant de prodiges.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

CHAPITRE XXVI.

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

Si, pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs califes, des hommes impatiens de la mort, se précipiter les uns sur la pointe des poignards et des rochers, et les autres dans les abîmes de la mer : on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les Musulmans ; mais la possession leur en paroît plus assurée ; en conséquence, le desir d'en jouir se

fait sentir plus vivement en eux, et leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employoit autant de soin et d'art pour affermir la croyance de ces aveugles et zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes destinées à cet emploi, ne recevoient et n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, désert et sauvage du sérail, c'est là qu'on égaroit leur raison dans les ténebres de la foi musulmane, qu'on leur annonçoit la mission, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophete, et l'entier dévouement dû aux ordres du calife: c'est là qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du paradis, on excitoit en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on est prodigue de son être; où, par des desirs fougueux, la nature marque, et l'impatience, et la puissance qu'elle a de jouir des plaisirs les plus vifs; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme et l'enflammer du fanatisme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante, le transportoient, pendant son sommeil, de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là, couché sur des fleurs, entouré de fontaines jaillissantes, il repose jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme et la couleur à l'univers, éveille

toutes les puissances productrices de la nature, et fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ses regards, et les arrête sur des femmes charmantes, que son imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres, elles sont instruites dans l'art de séduire; il les voit s'avancer vers lui en dansant; elles jouissent du spectacle de sa surprise; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des desirs inconnus, opposent la gaze légere d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs qui s'en irritent: elles cedent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les carresses emportées de l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'ame ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse, succede un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs; jusqu'à ce qu'enfin épuisé de desirs, ce jeune homme, assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de nouveau, et reporté pendant son sommeil dans sa première demeure. Il y cherche, à son réveil, les objets qui l'ont enchanté; ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses yeux. Il appele encore les houris; il ne retrouve près de lui que des imans: il leur raconte les songes qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché sur la terre, les imans s'écrient: « O vase d'é- » lection! ô mon fils! sans doute que notre saint

» prophete t'a ravi aux cieux, t'a fait jouir des plai-
» sirs réservés aux fidèles pour fortifier ta foi et
» ton courage. Mérite donc une pareille faveur par un
» dévouement absolu aux ordres du calife ».

C'est par une semblable éducation que ces dervis animoient les Ismaélites de la plus ferme croyance: c'est ainsi qu'ils leur faisoient prendre, si je l'ose dire, la vie en haine et la mort en amour; qu'ils leur faisoient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes, et leur inspiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques instans, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instans, par ce que cette espece de courage disparoît bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions, celle du fanatisme, qui, fondée sur le desir des plaisirs célestes, est, sans contredit, la plus forte, est toujours chez un peuple la passion la moins durable, par ce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges et des séductions dont la raison doit insensiblement sapper les fondemens. Aussi, les Arabes, les Abyssins, et généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siècle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations, et c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, et fondée sur des récompenses réelles et temporelles, eût toujours été la même, si le

luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie; si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, et n'eût à-la-fois corrompu chez ce peuple, et les mœurs, et la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux espèces de courage, fondés, l'un sur le fanatisme de religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit et s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant sa source dans l'aveuglement et la superstition, dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le chevalier Folard, seroient si redoutables, s'ils faisoient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur discipline et leur armure, s'ils quittoient le sabre pour la bayonnette, et qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours: tant leur religion, ajoute cet illustre auteur, est propre à éterniser la stupidité et l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les passions pouvoient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige: vé-

rité prouvée, et par le courage désespéré des Ismaélites, et par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente sept ans de retraite, d'étude et de silence, et par les macérations barbares et continues des fakirs, et par la fureur vengeresse des Japonois (1), et par les duels des Européens, et enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui, frappés du coup mortel, tomboient et mouroient sur l'arene avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc, en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, et les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumières.

La grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes depend donc uniquement, et de la différente éducation qu'ils reçoivent, et de l'enchaînement inconnu et divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, se ressouvenir, et à observer les rapports que ces divers objets ont entr'eux et avec

(1) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés; et celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

nous; il est évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse de sens, de l'étendue de mémoire, et enfin de la capacité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes communément bien organisés (1), il n'en est, par conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talens.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous les faux jugemens, ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions: de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche: des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Or, ces deux causes uniques et générales de nos erreurs sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'est point nécessaire; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce discours; qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la nature, et les besoins n'é-

(1) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que sont la plûpart des hommes.

tant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation ; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugemens sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation *(1)* ; mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'enconséquence ils contractent, dans leur première jeunesse, pour l'application dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme

---

(1) J'observerai, à ce sujet, que, si le titre d'homme d'esprit comme je l'ai fait voir dans le second discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au public ; et si le hasard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, et choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons ; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature, sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hasard que de l'excellence de l'organisation ; et qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature ; à moins d'entendre par le mot *nature*, l'enchaînement éternel et universel qui lie ensemble tous les évenemens du monde, et dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise.

sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, et qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomènes qui en dépendent; je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'EXPÉRIENCE semble démentir mes raisonnemens; et cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on si peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de Lebrun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siecle et de leur pays ?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit; et l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce

concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'ames douées de la plus grande disposition à l'esprit; supposons dans le gouvernement un desir vif de mettre ces dispositions en valeur; si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes et les secours propres à développer en nous ces dispositions, ne se trouvent que dans une ville opulente; c'est, par conséquent, dans les huit cent mille ames qui vivent ou qui ont long-tems vécu à Paris (1), qu'on doit chercher et qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différens genres de sciences et d'arts. Or, de ces huit cent mille ames, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire, les femmes, dont l'éducation et la vie s'opposent au progrès qu'elles pourroient faire dans les sciences et les arts, qu'on en retranche encore les enfans, les vieillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, et généralement tous ceux

(1) Qu'on parcoure la liste des grands hommes, on verra que les Moliere, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Mallebranche, etc, ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la capitale; que les talens campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité; et que les muses, qui recherchent, avec tant d'empressement, les bois, les fontaines et les prairies, ne seroient que des villageoises, si elles ne prenoient, de tems en tems, l'air des grandes villes.

qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs, ou livrés à des plaisirs qui remplissent une partie de leur journée; si l'on ne considère enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeunesse, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux, où d'ailleurs l'on peut, sans inquiétude, se livrer tout entier à l'étude de la méditation; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que de ces six mille, il n'en est pas six cents animés du desir de s'instruire; que de ces six cents, il n'en est pas la la moitié qui soient échauffés de ce desir, au dégré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent qui, au desir de s'instruire, joignent la constance et la patience nécessaires pour perfectionner leurs talens, et qui réunissent ainsi deux qualités que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables; qu'enfin il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur première jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour et à l'ambition, n'aient, ou dans les études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des momens dont la perte est toujours irréparable, pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou en quelqu'art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, divisé par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou

deux hommes en chaque genre, si je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer; et que, de ce nombre ainsi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renversemens de fortune ou d'autres accidens pareils ont arrêté les progrès; je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former de grands hommes, s'oppose à leur multiplication; et que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors, pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands hommes dans certains siecles ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différens éloignemens où les climats sont du soleil, ni à tous les raisonnemens pareils, qui, toujours répetés, ont toujours été démentis par l'expérience et l'histoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence sur les ames et sur les esprits, pourquoi ces Romains (1), si magnanimes, si audacieux sous

(1) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne ressemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'est d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, disent-ils, le conquit par ses vertus et sa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ses ruses et ses artifices politiques; et le pape Grégoire VII est le César de cette seconde Rome.

un gouvernement républicain, seroient-ils aujourd'hui si mous et si efféminés? Pourquoi ces Grecs et ces Egyptiens, qui, jadis recommandables par leur esprit et leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en sont-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Eléamites, si laches et si vils du tems d'Alexandre, sous celui de Perses, seroient-ils, sous celui de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siecle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage et de leur discipline? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves et les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une et l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnèse ils eurent laissé introduire l'or et le luxe? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage? Pourquoi ces juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrèrent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses? Pourquoi les sciences et les arts, tour-à-tour cultivés et négligés chez différens peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats?

Dans un dialogue de Lucien: « Ce n'est point » en Grece, dit la philosophie, que je fis ma pre» mière demeure. Je portai d'abord mes pas vers » l'Indus; et l'Indien, pour m'écouter, descen» dit humblement de son éléphant. Des Indes,

» je tournai vers l'Ethiopie ; je me transportai en » Egypte : d'Egypte, je passai à Babylone ; je m'ar- » rêtai en Scythie, je revins par la Thrace. Je » conversai avec Orphée, et Orphée m'apporta en » Grece ».

Pourquoi la philosophie a-t-elle passé de la Grece dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople et dans l'Arabie ? et pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des asyles dans la France, l'Angleterre, et jusques dans le nord de l'Europe ? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome ? La température de ces climats n'a pas changé : à quoi donc attribuer la transmigration des arts, des sciences, du courage et de la vertu, si ce n'est à des causes morales ?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomènes politiques, qu'on essaie envain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la supériorité de certains peuples dans certains genres de sciences ; supériorité qu'on cessera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats, lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des peuples du nord.

LA cause physique des conquêtes des septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord, préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui, presque toutes, tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les septentrionaux sont réellement plus courageux et plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, et remontons jusqu'aux principes qui peuvent jetter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale et de la politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins sont-ils satisfaits ? ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois appaisée, l'amour de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturans,

c'est qu'ils ne sont point forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin, ils ont du courage ; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur et par l'amour du plaisir : plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre ; et de-là les horreurs qu'éprouvent, à l'instant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter : de-là cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondée sur la crainte de la douleur et l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet (1). Pour être absolument sans courage, il faudroit être absolument sans desir.

(1) La nation la plus courageuse est, par cette raison, la nation où la valeur est le mieux récompensée, et la lâcheté le plus punie.

Les objets des desirs des hommes sont variés ; ils sont animés de passions différentes : telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le flibustier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle étoit soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. Cesar, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans son char, et ne s'y asseyoit jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verser (1). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse ou ses enfans. Voilà de quelle manière l'on peut expliquer une partie des phénomènes du courage, et la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos besoins, une force qui nous est communiquée par nos passions, et qui s'exerce sur les obstacles que le hasard, ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur ; il faut maintenant, pour prévenir

(1) *Voyez l'histoire critique de la philosophie.*

toute objection, et jetter plus de jour sur une matière si importante, distinguer deux espèces de courage.

Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est et à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets : cette espèce de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, par ce qu'ils les ignorent, par ce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs, leur dérobent du moins une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudroit pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent; et cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut, l'avarice fascinera ses yeux, il attendra impatiemment l'heure de l'attaque, le danger disparoîtra; il sera d'autant plus intrépide qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice : le vieux soldat est brave, par ce que l'habitude d'un péril, auquel il a toujours échappé, rend à ses yeux le péril nul; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, par ce qu'il ne s'attend point à sa résistance, et croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, par ce qu'il se croit heureux; celui-là, par ce qu'il se croit *dur;* un troisième, par ce qu'il se

etoit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide, l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, par ce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, et craindroient de passer la nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit et sans crainte de Paris à Versailles? Cependant la mal-adresse d'un postillon, ou la rencontre d'un assassin dans une grande route, sont des accidens plus communs et, par conséquent, plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second? c'est que la lueur des éclairs et le bruit du tonnerre, ainsi que l'obscurité des bois, présentent, chaque instant, à l'esprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or, il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger: cet aspect a sur eux tant de puissance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, se tuer et ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de

l'honneur; il falloit, pour y obéir, que, seuls et s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, ils saisissent le moment d'un transport pour se donner, si je l'ose dire, la mort, sans s'en appercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit, sur presque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Asie, les échauffer d'*opium*; en Europe d'eau-de-vie; et les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jetter (1). C'est par ce moyen que, leur cachant une partie du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats, je le dis des capitaines; entre les plus courageux, il en est peu qui, dans le lit (2) ou sur l'échafaud, considèrent la mort d'un œil tranquille. Quelle foi-

---

(1) Le maréchal de Saxe, en parlant des Prussiens, dit à ce sujet, dans ses *Rêveries*, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant, est très bonne. Distrait par cette occupation, le soldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger.

En parlant d'un peuple nommé les Aries, qui se peignoient le corps d'une maniere effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus ? c'est qu'un objet nouveau rappele plus distinctement à la mémoire du soldat, l'image de la mort, qu'il n'entrevoyoit que confusément.

(2) Si les jeunes gens montrent, en général, plus de courage au lit de la mort, et plus de foiblesse sur l'échaffaud que les vieillards; c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens conservent plus d'espoir; et que, dans le second, ils font une plus grande perte.

blesse ce maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice ?

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être, ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui déterminèrent Calanus, Caton et Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur passion ne leur cache pas le danger auquel ils s'exposent ; ils le voient tel qu'il est, et le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie : il assassine Cesar, il leve une armée, attaque, combat Octave ; il est vaincu, il se tue : la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives, est capable des plus grandes choses : non-seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent presqu'autant le nom de sages que de courageux ; la plupart seroient sans courage dans les tortures*: ~~il n'est point~~, en eux, l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions ; c'est le résultat d'un calcul par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or, cette disposition de leur ame les rend incapables des grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi, parmi tant de Romains qui se sont volontairement donné la mort, en est-il peu qui, par le massacre des tyrans, aient osé la rendre utile

* ils n'ont point assez de vie et de force en eux pour en supporter les douleurs. le mépris de la vie n'est point.....

à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des supplices qui désarmoit leur bras. De pareils hommes se noient, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bisarreries de cette espèce de courage. Si l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle, n'ose se frapper d'un coup de stylet ; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte vraie ou fausse d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre, et prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions et des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne sont proprement que des manières différentes dont le courage s'est manifesté.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force et à la vigueur particulière dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, jusqu'à présent, à l'examinateur scrupuleux, que la nature soit, dans ses productions du septention, plus forte que dans celle du midi. Si le nord a ses ours blancs et ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinocéros et ses éléphans. On n'a point fait lutter un certain nombre de nègres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandois : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force par la pesanteur différente des poids qu'ils pourroient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que, si je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerois à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs, On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force et du courage des Septentrionaux, que sur l'histoire de leurs conquêtes; mais alors toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, et se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'histoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations situées au nord de leur pays ; on y verra les Sarrasins descendre en foule des sables brûlans de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes, et porter la désolation jusques dans le cœur de la France ; on verra ces mêmes Sarrasins briser d'une main victorieuse les étendards

des Croisés; et les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Palestine, leurs défaites et leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée, et par les triomphes de Tamerlan, qui des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie; et par les conquêtes des Incas, et par la valeur des Egyptiens qui, regardés du tems de Cyrus, comme les peuples les plus courageux, se montrèrent, à la bataille de Timbreia, si dignes de leur réputation; et enfin par ces Romains qui portèrent leurs armes victorieuses jusques dans la ~~Samartie~~ rmatie et les Isles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du midi au nord, et du nord au midi; si tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérans et conquis; si, comme l'histoire nous l'apprend, les peuples du septentrion (1) ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le sont à l'âpreté des froids du nord; et s'ils font la guerre avec un désavantage égal dans des climats trop différens du leur, il est évident que les conquêtes des septentrionaux sont absolument indépendantes de la température

(1) Tacite dit que, si les septentrionaux supportent mieux la faim et le froid que les méridionaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif et la chaleur.

Le même Tacite, dans les *mœurs des Germains*, dit qu'ils ne soutiennent point les fatigues de la guerre.

particulière de leurs climats; et qu'on chercheroit en vain dans le physique la cause d'un fait dont le moral donne une explication simple et naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérans de l'Europe, c'est que des peuples féroces et encore sauvages (1), tels que l'étoient alors les septentrionaux, sont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux et plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe, la mollesse, et soumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (2) alors les Romains. Sous les derniers Empereurs les Romains n'étoient plus ce peuple, qui, vainqueur des Gaulois et des Germains, tenoient encore le midi sous ses loix : alors ces maîtres du monde succomboient

---

(1) Olaüs Vormius dans ses *Antiquités Danoises*, avoue qu'il a tiré la plupart de ses connoissances des rochers du Danemarck, c'est-à-dire, des inscriptions qui y étoient gravées en caractères runes ou gothiques. Ces rochers formoient une suite d'histoire et de chronologie, qui composoit presque toute la bibliothèque du nord.

Pour conserver la mémoire de quelqu'évènement, on se servoit de pierres brutes d'une grossenr prodigieuse ; les unes étoieut jettées confusément, on donnoit aux autres quelqne symétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui servoient de sépultures aux princes et anx héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'ossemens et d'armures qu'on en tire.

(2) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cèdent maintenant la gloire des armes ; c'est depuis qu'instruits par les Romains, dans le commerce, ils se sont enrichis et policés.

Ce qui est arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, est arrivé aux Bretons: ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, ponr subjuguer l'Asie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance, Sagunte, Rhodes? du tems de Crassus, les Romains ne trouvèrent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux? c'est donc à l'esclavage et à la mollesse des Asiatiques que les Romains durent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, et non à la température particulière des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des septentrionaux.

CHAPITRE XXIX.

De l'esclavage, et du génie allégorique des Orientaux.

Egalement frappés de la pesanteur du despotisme oriental, et de la longue et lâche patience des peuples soumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux cau-

ses physiques pour expliquer ce phénomène politique. Ils ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantoit que des hommes sans force, sans vertu, et qui, livrés à des desirs brutaux, n'étoient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient en conséquence, adopter qu'une religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par l'expérience et l'histoire : on sait que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses; que l'amour n'amollit point le courage (1); que les nations les plus sensibles à ses plaisirs, ont, comme le remarquent Plutarque et Platon, souvent été les plus braves et les plus courageuses; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foiblesse du tempérament (2) des Asiatiques, et qu'enfin long-tems avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les nations les plus septentrionales, une

---

(1) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération : ils leur croyoient quelque chose de divin, les admettoient dans leurs conseils et délibéroient avec elles sur les affaires d'état. Les Germains en usoient de même avec les leurs : les décisions des femmes passoient, chez eux, pour des oracles. Sous Vespasien, une *Velleda*, avant elle, une *Aurinia*, et plusieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'est enfin, dit Tacite, à la société des femmes, que les Germains doivent leur courage dans les combats, et leur sagesse dans les conseils.

(2) Au rapport du chevalier de Beaujeu, les septentrionaux ont toujours été très-sensibles aux plaisirs de l'amour. Ogerius, *in Itinere Danico*, dit la même chose.

religion absolument semblable à celle du prophete de l'orient (1).

Forcé d'abandonner cette opinion, et de restituer, si j'ose le dire, l'ame et le corps aux Asiatiques, on a cherché, dans la position physique des peuples de l'orient la cause de leur servitude : en conséquence, on a regardé le midi comme une vaste plaine dont l'étendue fourniroit à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'esclavage. Mais cette supposition n'est pas confirmée par la géographie : on sait que le midi de la terre est de toutes parts hérissé de montagnes, que le nord, au contraire, peut être considéré comme une plaine vaste, déserte et couverte de bois, comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondemens du despotisme oriental, il faut bien avoir recours aux causes morales, et, par conséquent, à l'histoire. Elle nous apprend qu'en se poliçant, les nations perdent insensiblement leur courage, leur vertu, et même leur amour pour la liberté; qu'incontinent après sa formation, toute société, selon les différentes circonstances où elle se trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage. Or, les peuples du midi s'étant les premiers rassemblés en société,

(1) Voyez, dans le chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

doivent, par conséquent, avoir été les premiers soumis au despotisme, parce que c'est à ce terme qu'aboutit toute espèce de gouvernement, et la forme que tout état conserve jusqu'à son entière destruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le pensons, comment est-il encore des républiques sur la terre ? si toute société, leur répondra-t-on, tend, en se poliçant, au despotisme, toute puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir, incultes et dépeuplés après un certain nombre de siècles, se changent en déserts ; les plaines, où s'étendoient des villes immenses, où s'élevoient des édifices somptueux, se couvrent peu à peu de forêts, où se réfugient quelques familles, qui insensiblement réforment de nouvelles nations sauvages ; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire, que, si les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves ; et si les nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des nations libres ; c'est que ces nations sont plus nouvellement policées ; c'est que, du tems de Tacite, les Germains et les Gaulois n'étoient encore que des espèces de sauvages ; et qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une nation à la fois dans les fers, ce n'est qu'après une longue suite de siècles et par des tentatives insensibles, mais

continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, et avilir assez les ames pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de générosité (1). Si les nations de l'Asie sont le mépris de l'Europe, c'est que le tems les a soumises à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espèce d'esprit et de talens, qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'orient, comme

(1) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le prince Edouard, poursuivi par les troupes du Roi, trouve un asyle dans la maison d'un seigneur. Ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges, il s'y présente, et leur dit : « Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le prétendant » se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil et assez lâche pour » le livrer »? A cette question, le tribunal se tait, se lève, et renvoie l'accusé.

On ne voit point en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux : un Turc n'établit point chez lui de manufacture; il ne supportera point, avec un plaisir secret, l'insolence de ses inférieurs ; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse, que, dans un cas pareil, fit un seigneur Anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté : « Si je voulois plus » de respect de mes vassaux, je sais, comme vous, que la misère a la » voix humble et timide ; mais je veux leur bonheur, et je rends graces » au ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus » riches et plus heureux ».

l'effet

l'effet d'un défaut de l'organisation. Il seroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du chinois et du suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit; et que, si toutes nos idées, comme l'a démontré Locke, nous viennent par les sens, les septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les orientaux, tous, par conséquent, ont par leur conformation physique, d'égales dispostions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des empires, et par conséquent aux causes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'esprit et de caractère qu'on découvre entre les nations. C'est, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait et qui doit réellemenr faire le caractère distinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les sciences ont été cultivées, où l'on conserve encore le desir d'écrire, où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire, où, par conséquent, la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblême, il est certain que les auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie.. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ses sujets, et la dépendance réciproque et nécessaire qui unit les peuples et les souverains, qu'un philosophe indien inventa, dit-on, le jeu des *échecs*. Il en donna des

leçons au tyran; lui fit remarquer que, si, dans ce jeu, les pièces devenoient inutiles après la perte du du Roi, le Roi, après la prise de ses pièces, se trouvoit dans l'impuissance de se défendre; et que, dans l'un et l'autre cas, la partie étoit également perdue (1),

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens; mais je me contenterai d'en ajouter un second (*il n'est pas, je crois, nécessaire d'avertir que les écrivains orientaux sont dans l'usage*

(1) Les visirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux souverains. « Un roi de Perse en colère » déposa son grand-visir, et en mit un autre à sa place : néanmoins, » parce que d'ailleurs il étoit content des services du déposé, il lui dit » de choisir dans ses états un endroit tel qu'il lui plairoit, pour y jouir » le reste de ses jours, avec sa famille, des bienfaits qu'il avoit reçus » de lui jusqu'alors. Le visir lui répondit : *Je n'ai pas besoin de tous » les biens dont votre majesté m'a comblé, je la supplie de les re- » prendre ; et si elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui de- » mande pas un lieu qui soit habité, je lui demande, avec instance, » de m'accorder quelque village désert, que je puisse repeupler et » rétablir avec mes gens, par mon travail, mes soins et mon indus- » trie.* Le roi donna ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il » les demandoit; mais après une grande recherche, ceux qui en avoient » eu la commission, vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé » un seul. Le roi le dit au visir déposé, qui lui dit : *Je savois fort bien » qu'il n'y avoit pas un seul endroit ruiné dans tous les pays dont le » soin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, a été afin que votre » majesté sût elle-même en quel état je les lui rends, et qu'elle en » charge un autre qui puisse lui en rendre un aussi bon compte* ». Galland, *bons mots des Orientaux*.

de personnifier des êtres que nous n'oserions animer) ce sont donc trois contes personnifiés qui causent entre eux. Ma foi, dit l'un, il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Chacun nous méprise; et jusqu'à la plus frivole Odalique, personne ne nous croit. Que ne nous sommes-nous appellés histoire! sous ce nom, ajoute le second, les savans nous auroient consultés avec respect et confiance. Vraiment, répond le troisième, si Vistnou, Brama, ou Mahomet m'eussent fait, et que j'eusse porté le nom de religion, je n'en serois pas moins un conte absurde, et cependant la terre m'adoreroit en tremblant; parmi les têtes les plus fortes, peut-être n'en est-il aucune qui pût assurer qu'elle ne m'eût pas cru. Cette fable fait, je crois, sentir que la forme du gouvernement, à laquelle les nations de l'Orient doivent tant d'ingénieuses allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occasionner une grande disette d'historiens. En effet, le genre de l'histoire qui suppose, sans doute, beaucoup d'esprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons historiens sont-ils si rares? c'est que pour s'illustrer en ce genre, il faut non-seulement naître dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu et dire la vérité. Or, le dépotisme s'y oppose, et ferme là

bouche aux historiens (1), si sa puissance n'est à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est à la Chine l'établissement d'un tribunal d'histoire; tribunal également sourd jusqu'aujourd'hui aux prières comme aux menaces des Rois (2).

(1) Si, dans ces pays, l'historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers, nommer les traîtres, qui, dans les siècles précédens, ont quelquefois vendu leur patrie; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité de descendans souvent aussi coupables que leurs ancêtres; comment, en ces pays, un ministre feroit il le bien public? Quels obstacles ne mettroient point à ses projets des gens puissans, infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus, qu'à la réputation de leurs péres? Comment, dans ces gouvernemens, oser demander des vertus à un citoyen? oser déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne sont point les hommes qui sont méchans; c'est la législation qui les rend tels, en punissant quiconque fait le bien et dit la vérité.

(2) Le tribunal d'histoire, dit Freret, est composé de deux sortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au-dehors du palais, c'est-à-dire tout ce qui concerne les affaires générales; et les autres, tout ce qui se passe et se dit au-dedans, c'est-à-dire, toutes les actions et les discours du prince, des ministres et des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe et la jette, sans la communiquer à ses confrères, dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connoître l'esprit de ce tribunal, Freret rapporte qu'un nommé T-sou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong, dont il étoit le général; (c'étoit pour se venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant sa femme). Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet évènement, et la mit dans ses archives. Le général en ayant été informé, destitua le président, le

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut si féconde en orateurs, ce n'est pas, comme l'a soutenu la savante imbécillité de quelques pédans de collége, que le sol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Constantinople à produire de grands orateurs. Rome perdit au même instant son éloquence et sa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, sous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la disette d'orateurs où se trouvèrent alors les Romains, si ce n'est à des causes morales, c'est-à-dire, aux changemens arrivés dans la forme de leur

condamna à mort, supprima la relation, et nomma un autre président. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement pour remplacer la perte des premiers. Le général instruit de cette hardiesse, cassa le tribunal, et en fit périr tous les membres. Aussi-tôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition, il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-song, second empereur de la dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal, qu'il lui fît voir les mémoires destinés pour l'histoire de son règne. « Seigneur, *lui dit le président*, songez que nous rendons un compte exact des vices et des » vertus des souverains ; que nous cesserions d'être libres, si vous » persistiez dans votre demande.... Eh quoi ! *lui répondit l'Empereur*, vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez si attaché, voudriez-vous instruire la postérité de mes fautes, si j'en com» mettois ?.... Il ne seroit pas, *reprit le président*, en mon pouvoir » de les cacher. Ce seroit avec douleur que je les écrirois ; mais tel est » le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'instruire la posté» rité de la conversation que vous avez aujourd'hui avec moi.

gouvernement ? qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer sur de petits sujets (1), le despotisme n'ait tari les sources de l'éloquence ? sa force consiste principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite. Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour composer les Catilinaires : dans cette hypothèse même, je dis que ; par le choix de son sujet, Pline seroit resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina vouloit les surprendre, il avoit à réveiller en eux les passions de la haine et de la vengeance : et comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde, n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie et de stupidité que les Grecs, les Romains et tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'Orient : l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblage des idées qui leur étoient utiles ; et le despotisme ayant interdit dans presque toute l'Asie, l'étude de la morale, de la métaphysique, de la jurisprudence, de la politique, enfin de toutes les sciences intéressantes pour l'huma-

(1) L'air de liberté que Tacite respira dans sa première jeunesse, sous le règne de Vespasien, donna du ressort à son ame. Il devint, dit l'abbé de la Bletterie, un homme de génie ; et il n'eût été qu'un homme d'esprit, s'il fut entré dans le monde sous le règne de Néron.

nité ; les Orientaux doivent en conséquence, être traités de barbares, de stupides, par les peuples éclairés de l'Europe, et devenir éternellement le mépris des nations libres et de la postérité.

CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de sciences.

LA position physique de la Grèce est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différens des Grecs d'autrefois ? c'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractère des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays, le génie du gouvernement fait le génie des nations (1). Or, sous la forme de république,

(1) Rien, en général, de plus ridicule et de plus faux, que les portraits qu'on fait du caractère des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société, et la font, en conséquence, ou triste, ou gaie, ou grossière, ou spirituelle. Il me semble entendre des minimes, auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût françois, et qui répondent qu'en France, on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractère d'une nation, les changemens arrivés dans son administration et dans ses mœurs. On a dit que les François étoient gais,

quelle contrée devoit être plus féconde que la Grèce en capitaines, en politiques et en héros? sans parler des hommes d'état, quels philosophes ne devoit point produire un pays où la philosophie étoit si honorée? où le vainqueur de la Grèce, le roi Philippe, écrivoit à Aristote: *Ce n'est point de m'avoir donné un fils, dont je rends graces aux Dieux; c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous*

Ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des tems ayant forcé les princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la nation françoise ne peut être gaie; puisque la classe des paysans, qui compose à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, et que le besoin n'est jamais gai; qu'à l'égard même des villes, la nécessité où, dit on, se trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des mascarades de la porte Saint-Antoine, n'eat point une preuve de la gaieté de l'artisan et du bourgeois; que l'espionnage peut être utile à la sûreté de Paris, mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés; que la jeunesse, en s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté qui souvent a besoin d'être animée par le vin; et qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées, en a banni la véritable. Aussi, la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractère de notre nation et celui qu'on lui donne. Si le gaieté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de fête aux porcherons ou sur les boulevards: le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs, la gaieté suppose l'aisance, et le signe de l'aisance d'un peuple, est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connoissance qu'un peuple a des droits de l'humanité, et de ce que l'homme doit à l'homme: connoissance toujours interdite à la pauvreté timide et découragée. L'aisance défend ses droits, l'indigence les céde.

charge de son éducation ; j'espère que vous le rendrez digne de vous et de moi. Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes traités acromatiques. Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes ? les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes ; et tu savois cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses sublimes, que par la puissance. Adieu.*

Ce n'étoit pas dans le seul Aristote qu'on honoroit la philosophie. On sait que Ptolomée, roi d'Egypte, traita Zénon en souverain, et députa vers lui des ambassadeurs; que les Athéniens élevèrent à ce philosophe un mausolée construit aux dépens du public; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit : *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place ; si je vous surpasse en grandeur, je reconnois que vous me surpassez en science et en vertu. Venez donc à ma cour ; vous y serez utile, non-seulement à un grand roi, mais encore à toute la nation macédonienne. Vous savez quel est sur les peuples le pouvoir de l'exemple : imitateurs serviles de nos vertus, qui les inspire aux princes, en donne aux peuples. Adieu.* Zénon lui répondit : *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime ; au milieu du faste, de la pompe et des plaisirs qui environnent les Rois, il est beau*

de desirer encore la science et la vertu. Mon grand âge et la foiblesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous ; mais je vous envoie deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions : si vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la sagesse et du véritable bonheur. Adieu.

Au reste, ce n'étoit point à la seule philosophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poëte étoit si précieux à la Grèce, que sous peine de mort et par une loi expresse, Athènes leur défendoit de s'embarquer (1). Les Lacédémoniens, que certains auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étoient pas moins sensibles que les autres Grecs (2) aux beautés des arts et des sciences. Passionnés pour la poësie : ils attirent chez eux Archiloque, Xénodame, Xénocrite, Polymneste, Sacados, Périclite, Phrynis, Timo-

(1) Un poëte est, aux isles Marianes, regardé comme un homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la nation

(2) A la vérité, ils avoient en horreur toute poésie propre à amollir le courage. Ils chassèrent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers : qu'il étoit plus sage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poésie, mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homère, la statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, et les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le dessein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un peuple grossier.

thée (1) : pleins d'estime pour les poésies de Terpandre, de Spendon et d'Alcman, il étoit défendu à tout esclave de les chanter; c'étoit, selon eux profaner les choses divines. Non moins habile dans l'art de raisonner que dans l'art de peindre ses pensées en vers : « Quiconque, dit Platon, converse » avec un Lacédémonien, fût-ce le dernier de tous, » peut lui trouver l'abord grossier : mais, s'il entre » en matière, il verra ce même homme s'énoncer » avec une dignité, une précision, une justesse, qui » rendront ses paroles comme autant de traits per« çans. Tout autre Grec ne paroîtra, près de lui, » qu'un enfant qui bégaie ». Aussi leur apprenoit-on, dès la première jeunesse, à parler avec élégance et pureté : on vouloit qu'à la vérité des pensées ils joignissent les graces et la finesse de l'expression; que leurs réponses, toujours courtes et justes, fussent pleines de sel et d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'esprit, répondoient mal, ou ne répondoient rien, étoient châtiés sur le champ. Un mauvais raisonnement étoit puni à Sparte, comme le seroit ailleurs une mauvaise conduite. Aussi rien n'en imposoit à la raison du peuple. Un Lacé-

(1) Les Lacédémoniens, Cynethon, Dionysodote, Areus et Chilon, l'un des sept sages, s'étoient distingués par le talent des vers. La poésie Lacédémonienne, dit Plutarque, simple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur et le courage.

démonien, exempt dès le berceau des caprices et des humeurs de l'enfance, étoit, dans la jeunesse, affranchi de toute crainte; il marchoit avec assurance dans les solitudes et les ténèbres : moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raison.

Or, comment les sciences et les arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat, dans un pays tel que la Grece, où on leur rendoit un hommage si général et si constant ? je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme l'abbé Dubos, que, dans certains siecles, tels que ceux d'Auguste et de Louis XIV, certains vents amènent les grands hommes, comme des volées d'oiseaux rares. On allegue, en faveur de ce sentiment, les peines que se sont données quelques souverains (1) pour ranimer chez eux les sciences et les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, par ce qu'ils n'ont pas été constans. Après quelques siecles d'ignorance, le terrein des arts et des sciences est quelquefois si sauvage et si inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes,

---

(1) Les souverains sont sujets à penser, que, d'un mot et par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'esprit d'une nation ; faire, par exemple, d'un peuple lâche et paresseux, un peuple actif et courageux. Ils ignorent que, dans les états, les maladies lentes à se former, ne se dissipent qu'avec lenteur ; et que dans le corps politique comme dans le corps humain, l'impatience du prince et du malade s'oppose souvent à la guérison.

qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savans. Tel étoit le siecle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur supériorité aux savans qui les avoient précédés dans la carrière des sciences et des arts : carrière où ces mêmes savans n'avoient pénétré que soutenus de la faveur de nos Rois, comme le prouvent et les lettres patentes du 10 mai 1543, où François I fait *les plus expresses défenses d'user de médisance et d'invectives contre Aristote* (1), et les vers que Charles IX adresse à Ronsard (2).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est qu'assez semblables à ces artifices, qui, rapidement lancés dans les airs, les parsement d'é-

---

(1) Dans les plus beaux siècles de l'église, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, et les autres ont mis son portrait en regard avec celui de JÉSUS-CHRIST ; quelques-uns ont avancé, dans des thèses imprimées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissemens. On lui immola plusieurs critiques, et entr'autres Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage, sous le titre de *Censeur d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorans par état, et opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalèrent contre Ramus, et le firent exiler.

(2) Voici les vers que le monarque écrivoit au poëte :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

toiles, éclairent un instant l'horizon, s'évanouissent et laissent la nature dans une nuit plus profonde, les arts et les sciences, ne font, dans une infinité de pays, que luire, disparoître, et les abandonnent aux ténebres de l'ignorance. Les siecles les plus féconds en grands hommes sont toujours suivis d'un siecle où les sciences et les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connoître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours; le moral suffit pour nous la découvrir. En effet; si l'admiration est toujours l'effet de la surprise, plus les grands hommes sont multipliés dans une nation, moins on les estime, moins on excite en eux le sentiment de l'émulation, moins il font d'efforts pour atteindre à la perfection, et plus ils en restent éloignés. Après un tel siecle, il faut souvent le fumier de plusieurs siecles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les sciences et dans les arts, attribuer la superiorité de certains peuples sur les autres, et qu'il n'est point de nations privilégiées en vertu, en esprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ses dons. En effet, si la force plus ou moins grande de l'esprit dépendoit de la différente température des pays divers, il seroit impossible, vu l'ancienneté du monde, que la nation à cet égard la plus favorisée n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande supé-

riorité sur toutes les autres. Or, l'estime qu'en fait d'esprit ont tour à tour obtenue les différentes nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats sur les esprits. J'ajouterai même que, si le lieu de la naissance décidoit de l'étendue de nos lumières, les causes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication aussi simple et aussi naturelle des phénomènes qui dépendroient du physique. Sur quoi j'observerai que, s'il n'est aucun peuple auquel la température particulière de son pays et les petites différences qu'elle doit produire dans son organisation ayent jusqu'à présent donné aucune supériorité constante sur les autres peuples, on pourroit du moins soupçonner que les petites différences, qui peuvent se trouver dans l'organisation des particuliers qui composent une nation, n'ont pas une influence plus sensible sur leurs esprits (1). Tout concourt à prouver la vérité de cette proposition. Il semble qu'en ce genre les problèmes les plus compliqués ne se présentent à l'esprit que pour se résoudre par l'application des principes que j'ai établis.

(1) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organisation n'influe en rien sur l'esprit des hommes que j'appelle communément bien organisés, du moins peut-on assurer que cette influence est si légére, qu'on peut la considérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques, et qu'enfin, on explique très-bien, par les causes morales, ce qu'on a jusqu'à présent attribué au physique, et qu'on n'a pu expliquer par cette cause.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres? c'est que le génie n'est point un don de la nature, et qu'un homme, qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres, n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur; c'est que, dans un homme, le génie suppose une vie studieuse et appliquée, et qu'une vie, si différente de la vie commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit, dit-on, est-il plus commun dans ce siecle que dans le siecle précédent? et pourquoi le génie y est-il plus rare? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrse, et si peu qui soient animés de l'esprit du Dieu qui le porte? c'est que les gens de lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin; sont souvent forcés de se jetter dans le monde: ils y répandent des lumières, ils y forment des gens d'esprit; mais ils y perdent nécessairement un tems qu'ils eussent, dans la solitude et la méditation employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps qui, poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomènes de l'esprit, et qui nous apprennent que, semblable aux parties de feu qui, renfermées dans la poudre, restent sans action, si nulle étincelle ne les développe, l'esprit

reste

reste sans action, s'il n'est mis en mouvement par les passions; que ce sont les passions qui d'un stupide font souvent un homme l'esprit, et que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature, parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naissent ou qui ont long-tems vécu dans la province, pourquoi n'en seroit-il aucun qui excellât dans les arts tels que la poésie, la musique et la peinture? Pourquoi le don du génie ne suppléeroit-il pas, et dans les gens chargés d'emploi, à la perte de quelques instans qu'exige l'exercice de certaines places; et dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits, que l'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est long-tems appliqué? Ne sent-on pas que, si cet homme ne conserve pas, en d'autres genres, la même supériorité, c'est que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application et la méthode d'étudier? Par quelle raison, enfin, entre les grands hommes, les grands ministres sont-ils les hommes les plus rares? c'est qu'à la multitude de circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonstances propres à élever cet homme de génie au ministère. Or, la

réunion de ces deux concours de circonstances, extrêmement rare chez tous les peuples, est presque impossible dans les pays où le mérite seule n'éleve point aux premières places. C'est pourquoi, si l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les César, les Annibal, les Lycurgue, et peut-être dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'esprit pourroit réellement subir l'examen le plus rigoureux, tous les autres, et même quelques-uns des plus célebres dans l'histoire et dont les actions ont jetté le plus grand éclat, n'ont été, quelqu'éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumières, que des esprits très-communs. C'est à la force de leur caractère (1), plus qu'à celle de leur esprit, qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers et presque inconnus, qu'ont laissé les Auguste, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice et les Charles-Quint, et qu'ils ont com-

(1) Les caractères forts, et par cette raison souvent injustes, sont, en matière de politique, encore plus propres aux grandes choses, que de grands esprits sans caractère. Il faut, dit César, plutôt exécuter, que consulter les entreprises hardies. Cependant, ces grands caractéres sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion, qui suffit pour former un grand caractère, n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit. Aussi, entre trois ou quatre cent ministres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractére, lorsqu'entre deux ou trois mille on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit; supposé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment législatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, etc.

posés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce discours, c'est que le génie est commun, et les circonstances propres à le développer, très-rares. Si l'on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appellés et peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend donc, et du gouvernement sous lequel ils vivent, et du siècle plus ou moins heureux où ils naissent, et de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, et du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer; et enfin, des idées plus ou moins grandes ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé (1). Aussi, tout l'art de l'éducation consiste à

---

(1) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plûpart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, est en droit de penser que, s'il eût été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un certain siècle, un certain pays, il eût été lui-même semblable aux grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plûpart des hommes, elle doit déplaire généralement, par ce qu'il n'est presque point d'homme qui se croie

placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à développer en eux le germe de l'esprit et de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion, mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti, et ce qu'une bonne éducation répandroit de lumières, de vertus, et, par conséquent, de bonheur dans la société; et combien la persuasion où l'on est, que le génie et la vertu

---

un homme médiocre, et qu'il n'est point de stupide qui, tous les jours, ne remercie, avec complaisance, la nature, du soin particulier qu'elle a pris de son organisation. En conséquence, il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil, lutte long-tems contre ce sentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagere moins les avantages de la naissance que le grand seigneur; s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas qu'il soit plus sensé: ses inférieurs n'ont que trop souvent à se p'aindre de la sotte hauteur dont il accuse les grands seigneurs: la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité: c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre, sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre toute idée neuve qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux seuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent, la font percer et l'établissent dans le monde; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelqu'éloge: la plûpart des autres hommes sont des juges corrompus par la paresse ou par l'envie.

sont de purs dons de la nature, s'opposoit aux progrès de la science de l'éducation, et favorisoit, à cet égard, la paresse et la négligence. C'est dans cette vue, qu'examinant ce que pouvoient sur nous la nature et l'éducation, je me suis apperçu que l'éducation nous faisoit ce que nous sommes : en conséquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen, d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'est pour jetter encore plus de jour sur une matière aussi importante, que je tâcherai, dans le discours suivant, de fixer, d'une manière précise, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'esprit.



DE L'ESPRIT.

DISCOURS QUATRIEME.

Des différens noms donnés à l'esprit.

CHAPITRE PREMIER.

Du génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'ont considéré comme un feu, une inspiration, un enthousiasme divin; et l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que soient ces espèces de définitions, la même raison cependant qui nous fait dire que le feu est chaud, et mettre au nombre de ses propriétés l'effet qu'il produit sur nous, a dû faire donner le nom de *feu* à toutes les idées et aux sentimens propres à remuer nos passions, et à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores, applicables à certaines espèces de génie, tel que celui de la poésie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke et de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*,

et généralement de tous les noms divers donnés à l'esprit, il faut s'élever à des idées plus générales; et, pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugemens du public.

Le public place également aux rang des génies, les Descartes, les Newton, les Locke, les Montesquieu, les Corneille, les Molière, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes si différens, suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*, *j'enfante*, *je produis*; il suppose toujours *invention*: et cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différens.

Les inventions ou les découvertes sont de deux espèces. Il en est que nous devons au hasard; telles que sont la boussole, la poudre à canon, et généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie: et, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaison, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, si les idées qui résultent de ce rapport, forment un grand ensemble,

sont fécondes en vérités, et intéressantes pour l'humanité (1). Or, c'est le hasard qui choisit presque toujours pour nous les sujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux succès des grands hommes, puisqu'il leur fournit les sujets plus ou moins intéressans qu'ils traitent, et que c'est ce même hasard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science qu'il tire, pour ainsi dire, du berceau, est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le suit dans la même carrière; et ce second par un troisième, ainsi de suite, jusqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En est-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré nécessaire pour constater la perfection chez un peuple? alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, sans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne suffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la passion jusqu'aux poëtes

---

(1) Le neuf et le singulier, dans les idées, ne suffit pas pour mériter le titre de génie; il faut, de plus, que ces idées neuves soient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéressantes. C'est en ce point que l'ouvrage du génie diffère de l'ouvrage original, principalement caractérisé par la singularité.

Hardy et Rotrou, et jusqu'à la Mariamne de Tristan, le théâtre françois acquiert successivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art, doit faire époque; Corneille est un génie (1).

Je ne prétends nullement, par cette observation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver seulement que la loi de continuité est toujours exactement observée, et qu'il n'y a point de sauts dans la nature (2). Aussi peut-on appliquer aux sciences l'observation faite sur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peser les uns sur les autres; Newton, par l'application heureuse qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au système céleste, assure l'exis-

(1) Ce n'est pas que la tragédie ne fût encore, du tems de Corneille, susceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur; et Voltaire eût, sans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe et de spectacle, si le théâtre, toujours couvert de spectateurs, ne se fût pas absolument opposé à ce genre de beauté si connu des Grecs.

(2) Il est, en ce genre, mille sources d'illusion. Un homme sait parfaitement une langue étrangere : c'est, si l'on veut, l'espagnol. Si les écrivains espagnols nous sont alors supérieurs dans le genre dramatique, l'auteur françois, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne surpassât-il que de peu ses modeles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorans. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il seroit impossible que l'esprit humain pût d'abord l'élever.

tence de cette loi : Newton fait époque, il est mis au rang des génies.

Aristote, Gassendi, Montaigne, entrevoient confusément que c'est à nos sensasions que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en constate la vérité par une infinité d'applications; et Locke est un génie.

Il est impossible qu'un grand homme ne soit toujours annoncé par un autre grand homme (1). Les ouvrages du génie sont semblables à quelques-uns de ces superbes monumens de l'antiquité, qui, exécutés par plusieurs générations de Rois, portent le nom de celui qui les achève.

Mais, si le hasard, c'est-à-dire l'enchaînement des effets dont nous ignorons les causes, a tant de part à la gloire des hommes illustres dans les arts et dans les sciences; s'il détermine l'instant dans lequel ils devoient naître pour faire époque et recevoir le nom de génie; qu'elle influence plus grande encore ce même hasard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'état?

(1) Je pourrois même dire : accompagné de quelques grands hommes. Quiconque se plaît à considérer l'esprit humain, voit, dans chaque siecle, cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reste à ce dernier, c'est que cette découverte est, entre ses mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'est qu'il rend ses idées avec plus de force et de netteté; et qu'enfin on voit toujours, à la maniere différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

César et Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu ; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie : cependant, ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, et dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspiroit, avoit été forcé pour composer le médiocre et ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines grecs. Or, comment dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hasard, qui le place dans les tems et les circonstances où devoient s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guères que prêter son nom ?

Qui doute que ce même hasard, si favorable à Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de César ? non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire pour juger si César étoit réellement supérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de Nations. Si la gloire de César a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jetta par ses victoires les fondemens du trône qu'Auguste affermit (1) ; c'est que sa

(1) Ce n'est pas que César ne fût un des plus grands généraux,

dictature fut l'époque de la servitude des Romains; et qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que ses grands talens lui avoient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hasard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hasard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le desir vif de la gloire.

Ce desir, comme je l'ai déjà dit, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude et de la méditation. Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce desir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés et les erreurs consacrés par les tems.

C'est ce desir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusemens nouveaux. Ce desir enfin est l'ame de l'homme de génie : il est la source de ses ridicules (1)

---

même au jugement sévere de Machiavel, qui efface de la liste des capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choses et des choses nouvelles.

« Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illustre auteur, on voit » de grands poëtes prendre Homere pour modele, se demander, » en écrivant : *Homere eût-il pensé, se fût-il exprimé comme moi?* » Il faut pareillement qu'un grand général, admirateur de quelque » grand capitaine de l'antiquité, imite Scipion et Ziska, dont l'un » s'étoit proposé Cyrus, et l'autre Annibal pour modele.

(1) Tout homme absorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes et générales, vit, et dans l'oubli de ces at-

et de ses succès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul

---

tentions, et dans l'ignorance de ces usages qui font la science des gens du monde : aussi leur paroit-il presque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde sentent que la connoissance des petites choses suppose presque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à-peu-près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au-dessus de la médiocrité ; et qu'enfin le génie suppose toujours, dans un homme, un desir vif de la gloire, qui, le rendant insensible à toute espece de desir, n'ouvre son ame qu'à la passion de s'éclairer.

Anaxagore en est un exemple. Il est pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, d'y sacrifier quelques heures de son tems : « O mes amis ! leur répondit-il, vous me demandez l'impossible. « Comment partager mon tems entre mes affaires et mes études, « moi qui préfere une goutte de sagesse à des tonnes de richesses » ?

Corneille étoit, sans doute, animé du même sentiment, lorsqu'un jeune homme, auquel il avoit accordé sa fille, et que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage vient le matin chez Corneille, perce jusques dans son cabinet : *Je viens*, lui dit-il, *monsieur, retirer ma parole, et vous exposer les motifs de ma conduite... Eh ! monsieur*, réplique Corneille, *ne pouviez-vous, sans m'interrompre, parler de tout celà à ma femme ? montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'est presque point d'hommes de génie dont on ne puisse citer quelques traits pareils. Un domestique court, tout effrayé, dans le cabinet du savant Budé, lui dire que le feu est à la maison : *Eh bien !* lui répondit-il, *avertissez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction, C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres, qu'ils doivent ces mœurs simples et ces réponses inattendues et naïves, qui, si souvent, fournissent, aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie. Je citerai, à ce sujet, deux traits du célebre La Fontaine. Un de ses amis, qui, sans doute, avoit sa conversion fort

genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas et ne peut-il y avoir de génie universel.

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre, comparée au court espace de la vie, nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs, il n'est qu'un âge, et c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé, on peut apprendre encore à manier, avec plus d'adresse l'outil dont on s'est toujours servi, à mieux développer ses idées, à les présenter dans un plus grand jour; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie : en quelque genre que ce soit, est toujours le produit d'une infinité de combinaisons qu'on ne fait que dans la première jeunesse.

Au reste, par *génie*, je n'entends pas simplement

à cœur, lui prête un jour son *saint Paul.* La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-doux et très-humain, il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre ; il ferme le livre, le reporte à son ami, et lui dit : *Je vous rends votre livre : ce St-Paul-là n'est pas mon homme.* C'est avec la même naïveté, que, comparant un jour saint Augustin à Rabelais : *Comment*, s'écrioit La Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un St-Augustin à celle de ce Rabelais si naïf et si amusant?*

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressans, vit isolé au milieu du monde. Il est toujours lui, et presque jamais les autres ; il doit donc leur paroître presque toujours ridicule.

le génie des découvertes dans les sciences, ou de l'invention dans le fond et le plan d'un ouvrage ; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs et si imparfaits ; il est en ce genre si peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain, sans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine et Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des sujets qu'ils ont traités : cependant l'un et l'autre sont, avec raison, mis au rang des génies ; le premier, par la naïveté, le sentiment et l'agrément qu'il a jettés dans ses narrations, le second, par la correction, la force et la poésie de style qu'il a mises dans ses ouvrages. Quelques reproches qu'on fasse à Boileau, on est forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la versification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes espèces de génie sont plus ou moins désirables. Dans la poésie, par exemple, le génie de l'expression est, si je l'ose dire, le génie de necessité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'est point lu, s'il est privé du génie de l'expression ; au contraire, un poëme bien versifié, et plein de beautés de détail et de poésie, fut-il d'ailleurs sans invention, sera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en est pas ainsi des ouvrages philosophiques :

dans ces sortes d'ouvrages, le premier mérite est celui du fond. Pour instruire les hommes, il faut, ou leur présenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie ensemble des vérités qui leur paroissent isolées. Dans le genre instructif, la beauté, l'élégance de la diction et l'agrément des détails, ne sont qu'un mérite secondaire. Aussi parmi les modernes, a-t-on vu des philosophes sans force, sans grace, et même sans netteté dans l'expression, obtenir encore une grande réputation. L'obscurité de leurs écrits peut quelque tems les condamner à l'oubli ; mais enfin ils en sortent : il naît tôt ou tard un esprit pénétrant et lumineux, qui saisissant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obscurité qui les couvre, et sait les exposer avec clarté. Cet esprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite et la gloire de leurs découvertes. C'est un laboureur qui déterre un trésor, et partage avec le propriétaire du fonds les richesses qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds et du génie de l'expression, il est facile d'expliquer comment un écrivain, déjà célèbre, peut composer de mauvais ouvrages : il suffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'espèce de génie dont il est doué, ne joue, si je l'ose dire, qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poëte célèbre peut être un mauvais philosophe, et l'excellent philosophe

losophe un poëte médiocre; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire, et l'historien mal faire un roman.

La conclusion de ce chapitre, c'est que, si le génie suppose toujours invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte sur des objets généraux et intéressans pour l'humanité; il faut de plus naître dans le moment où, par ses talens et ses découvertes, celui qui cultive les arts ou les sciences, puisse faire époque dans le monde savant. L'homme de génie est donc en partie l'œuvre du hasard; c'est le hasard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche insensiblement les vérités toujours inutiles lorsqu'elles sont trop éloignés les unes des autres, et qui fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux et lumineux: le génie s'en saisit les présente, et quelque partie de l'empire des arts ou des sciences en est éclairée. Le hasard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, dispersés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matières inflammables qui composent les météores: ces matières poussées vaguement dans les airs, n'y produisent aucun effet, jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement les unes contre les autres, elles se choquent en un point; alors l'éclair s'allume et brille, et l'horizon est éclairé.

CHAPITRE II.

De l'imagination et du sentiment.

LA plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination, ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination*, il dérive du latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire et l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonymes; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous; et l'imagination dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images, et un rapport de convenances apperçues entre ces images et le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur? l'imagination donne l'être aux sphinx, aux furies. Est-ce l'étonnement ou l'admiration? elle crée le jardin des Hespérides, l'isle enchantée d'Armide, et le palais d'Atlant.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images (1), comme l'esprit l'est en fait d'idées.

(1) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ses idées par des images. Il est vrai que, dans la conversation, on confond presque toujours l'imagination avec l'in-

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des objets qui se sont présentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination qu'un portrait de Louis XIV, fait par le Brun, differe du tableau composé (1) de la conquête de la Franche-Comté.

Il suit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'est guères employée seule que dans les descriptions, les tableaux et les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut servir que de vêtement aux idées et aux sentimens qu'on nous présente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde, elle expliquoit presque seule tous les phénomènes de la nature. C'étoit de l'urne sur laquelle s'appuyoit une naïade, que sortoient les ruisseaux qui serpentoient dans les vallons; les forêts et les plaines se couvroient de verdure par les soins des Dryades et des Napées; les rochers détachés des montagnes, étoient roulés dans les plaines par les Orcades; c'étoient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents et amonceloient les orages sur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe on n'abandonne plus à l'ima-

vention et la passion. Il est cependant facile de distinguer l'homme passionné de l'homme d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination, qu'un poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne sera souvent qu'un poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(1) Il faut se rappeler que Louis XIV se trouve peint dans ce tableau.

gination l'explication des phénomènes de la physique; si l'on n'en fait usage que pour jetter plus de clarté et d'agrément sur les principes des sciences, et qu'on attende de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde : c'est elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'instant de la formation des perles (1) : c'est elle encore qui, peuplant les élémens de demi-dieux,

---

(1) L'imagination, soutenue de quelque tradition obscure et ridicule, enseigne, à ce sujet, qu'un roi du Tunquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc, lui seul mettoit une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec une armée nombreuse : il éprouve la puissance de cette arme, il est battu, fait un traité, et obtient, pour son fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premieres nuits, le nouvel époux conjure sa femme de substituer à l'arc magique de son pere, un arc absolument semblable. L'amour imprudent le promet, exécute sa promesse, et ne soupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre est-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre son beau-pere, le défait, et le force à fuir avec sa fille sur les côtes inhabitées de la mer. C'est là qu'un démon apparoît au roi du Tunquin, et lui fait connoître l'auteur de ses infortunes. Le pere indigné saisit sa fille, tire son cimeterre : elle proteste en vain de son innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux siecles à venir témoignage de son imprudence et de son innocence. Elle se tait. Le pere la frappe, le sang coule : la métamorphose commence; et la côte, souillée de ce parricide, est encore celle où l'on pèche les plus belles perles.

créant, à son gré, des démons, des génies, des fées et des enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde physique, s'est d'une aile audacieuse, souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir long-tems parcouru les déserts immesurables de l'espace et de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point : ce point marqué, le tems commence. L'air obscur, épais et spiritueux, qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaste abîme, est affecté d'amour pour ses propres principes; cet amour produit un mélange, et ce mélange reçoit le nom de *desir*; ce desir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuse; cette corruption contient le germe de l'univers, et les sémences de toutes les créatures. Des animaux intelligens, sous le nom de *sophasémin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être : le soleil luit, les terres et les mers sont échauffées de ses rayons; elles les réfléchissent et en embrasent les airs : les vents soufflent, les nuages s'élèvent, se frappent; et de leur choc, rejaillissent les éclairs et le tonnerre; ses éclats réveillent les animaux intelligens, qui, frappés d'effroi, se meuvent et fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avoit dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, sut,

dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de mille autres manières différentes (1).

---

(1) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre et le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre, et les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme, détachée, tous les trente-six mille ans, des abîmes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc, et la résout en eau. La nature réduite quelques instans à cet état, est revivifiée par un génie du premier ciel. Il descend, porté sur les ailes du vent; leur souffle fait écouler les eaux, le terrein humide est desséché, les plaines, les forêts se couvrent de verdure, et la terre reprend sa premiere forme.

Au dernier embrâsement qui précéda, disent les habitans de Lao, le siecle de Xaca, un mandarin, nommé *Pontabobamy-suan*, s'abaisse sur la surface des eaux: une fleur surnage sur leur immensité; le mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite, la fleur, détachée de sa tige, se change en fille; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare sa tendresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu: mais, ne pouvant se priver entierement de sa vue, il se place à quelque distance d'elle: c'est de-là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence est telle, que la fille conçoit et enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitans de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuse les vallées, éleve les montagnes, et vit parmi les hommes, jusqu'à ce qu'enfin, lassé du séjour de la terre, il vole vers le ciel: mais les portes lui en sont fermées, et ne se r'ouvrent qu'après qu'il a, sur le monde terrestre, subi une longue et rude pénitence. Tel est, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres, tableau, dont la composition variée a, chez les différens peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

Dans la Grèce, elle inspiroit Hésiode, lorsque, plein de son enthousiasme, il dit : « Au commen-
» cement étoient le chaos, le noir Erebe et le Tar-
» tare. Les tems n'existoient point encore, lorsque
» la nuit éternelle, qui, sur des ailes étendues et pe-
» santes, parcouroit les immenses plaines de l'es-
» pace, s'abat tout-à-coup sur l'Erebe : elle y dé-
» pose un œuf; l'Erebe le reçoit dans son sein, le
» féconde : l'Amour en sort. Il s'élève sur des ailes
» dorées, il s'unit au chaos : cette union donne
» l'être aux cieux, à la terre, aux Dieux immor-
» tels, aux hommes et aux animaux. Déjà Vénus,
» conçue dans le sein des mers, s'est élevée sur la
» surface des eaux; tous les corps animés s'arrê-
» tent pour la contempler; les mouvemens que l'a-
» mour avoit vaguement imprimés dans toute la
» nature, se dirigent vers la beauté. Pour la première
» fois l'ordre, l'équilibre et le dessein sont connus
» à l'univers ».

Voilà, dans le premier siècle de la Grèce, de quelle manière l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant plus sage dans ses conceptions, c'est par la connoissance de l'histoire présente de la terre, qu'elle s'élève à la connoissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus dans l'explication des phénomènes de la nature, qu'à la suite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions et et les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres et ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tons, la magnificence de l'expression et la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies? l'imagination sait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression; qu'on préfère, à la lumière douce et pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre, et de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux? c'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage: Vénus y paroît endormie sur des roses; la déesse se réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ses joues, un voile léger dérobe une partie de ses beautés; l'ardent Adonis les dévore, il saisit la déesse, triomphe de sa résistance; le voile est arraché d'une main impatiente, Vénus est nue, l'albâtre de son corps est exposé aux regards du desir: et c'est là que le tableau reste vaguement terminé, pour laisser aux caprices et aux fantaisies variés de l'amour, le choix des caresses et des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait simple sous une image brillante, d'annoncer, par exemple, la dissension qui s'élève entre les citoyens? l'imagination représentera la paix qui sort éplorée de la ville, en abaissant sur ses yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'est ainsi que, dans la poésie, l'imagination sait tout exposer sous de courtes images, ou sous des allégo-

ries qui ne sont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philosophie, l'usage qu'on en peut faire est infiniment plus borné; elle ne sert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jetter plus de clarté et d'agrément sur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes, qui s'entendent assez bien lorsqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets sensibles, tels que *chêne*, *océan*, *soleil*, ne s'entendent plus lorsqu'ils prononcent les mots *beauté*, *justice*, *vertu*, dont la signification embrasse un grand nombre d'idées. Il leur est presque impossible d'attacher la même collecion d'idées au même mot; et de-là ces disputes éternelles et vives qui, si souvent, ont ensanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images sensibles les idées abstraites et les principes des sciences, prête donc infiniment de clarté et d'agrément à la philosophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de sentiment. Quand l'Arioste conduit Roland dans la grotte où doit se rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte ? ce sont par-tout des inscriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dressées par le plaisir; le murmure des ruisseaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y rassemble pour exciter les desirs de Roland. Le poëte sait que plus cette grotte embellie promettra de plaisir et portera d'ivresse dans l'ame du héros, plus

son désespoir sera violent lorsqu'il y apprendra la trahison d'Angélique, et plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvemens tendres auxquels sont attachés leurs plaisirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuse et très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné qui, sous le voile d'une allégorie, attribue ingénieusement à sa maîtresse et à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui :

« J'étois un jour dans le bain : une terre odorante, » d'une main aimée, passa dans la mienne. Je lui » dis : Es-tu le musc ? es-tu l'ambre ? elle me ré- » pondit : Je ne suis qu'une terre commune ; mais » j'ai eu quelque liaison avec la rose : sa vertu bien- » faisante m'a pénétrée ; sans elle, je ne serois en- » core qu'une terre commune (1) ».

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, et montré dans les différens genres, l'usage qu'on on peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est-ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentimens de même espèce. La passion d'un homme

(1) *Voyez le Gulistan ou l'empire des roses de Saadi.*

pour une femme n'est que la durée de ses desirs et de ses sentimens pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentimens des sensasions, et savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots qu'on emploie souvent l'un pour l'autre, il faut se rappeller qu'il est des passions de deux espèces, les unes qui nous sont immédiatement données par la nature, tels sont les desirs ou les besoins physiques de boire, manger, &c.; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, supposent l'établissement des sociétés, et ne sont proprement que des passions factices, telles sont, l'ambition, l'orgueil, la passion du luxe, &c. Conséquemment à ces deux espèces de passions, je distinguerai deux espèces de sentimens. Les uns ont rapport aux passions de la première espèce, c'est-à-dire, à nos besoins physiques; ils reçoivent le nom de sensations: les autres ont rapport aux passions factices, et sont plus particulièrement connus sous le nom de sentimens. C'est de cette dernière espèce dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'observerai qu'il n'est point d'hommes sans desirs, ni, par conséquent, sans sentimens; mais que ces sentimens sont en eux ou foibles, ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de foibles, on est censé n'en point avoir. Ce n'est qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du sentiment. Est-on saisi d'effroi? si cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter; si

notre peur calcule et raisonne, notre peur est foible, et l'on ne sera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du sentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'est qu'à des passions bien déterminées que l'homme doit ces mouvemens fougueux et ces accès auxquels on donne le nom de sentiment.

On est animé de ces passions, lorsqu'un desir seul règne dans notre ame, y commande impérieusement à des desirs subordonnés. Quiconque cède successivement à des desirs différens, se trompe, s'il se croit passionné; il prend en lui des goûts pour des passions.

Le despotisme, si je l'ose dire, d'un desir auquel tous les autres sont subordonnés, est donc en nous ce qui caractérise la passion. Il est, en conséquence, peu d'hommes passionnés et capables de sentimens vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la constitution d'un état s'opposent au développement des passions et des sentimens. Que de pays où certaines passions ne peuvent se manifester, du moins par des actions ! dans un gouvernement arbitraire, toujours sujet à mille révolutions, si les grands y sont presque toujours embrâsés du feu de l'ambition, il n'en est pas ainsi d'un état monarchique où les loix sont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux sont à la chaîne, et l'on n'y voit que des intrigans que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'est pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition; mais, sans quelques circonstances singulières,

ce germe y meurt sans se développer. L'ambition est, dans ces hommes, comparable à ces feux souterreins, allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent sans explosion, jusqu'au moment où les eaux y pénètrent, et que, raréfiées par le feu, elles soulèvent, entr'ouvent les montagnes, en ébranlant les fondemens du monde.

Dans les pays, où le germe, de certaines passions et de certains sentimens est étouffé, le public ne peut les connoître et les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célèbres, et principalement les poëtes.

Le sentiment est l'ame de la poësie, et sur-tout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à sentimens, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions et les sentimens, si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions ? pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentimens dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modèle. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (1) : on est toujours en-deçà ou au-delà d'une nature forte.

---

(1) Dans les ouvrages de théâtre, rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu ? on fera exécuter en ce genre, à son héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu, ne lui permettent point de faire. Il est peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être, en général, susceptible de passions; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une espèce de sentiment ne nous en fait point deviner un autre. On rend toujours mal ce que l'on sent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros qu'il ne peint les amans.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est, en ce genre, attachée la célébrité. Je sais cependant que d'heureuses situations, des maximes brillantes & des vers élégans, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands succès; mais, quelque mérite que supposent ces succès, ce mérite cependant n'est, dans le genre dramatique, qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractère est, dans les tragédies, le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scène, où Catilina, pour réponse aux reproches d'assassinats que lui fait Lentulus, lui dit:

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, et non pas de mon cœur.
. . . .
Forcé de se plier aux mœurs de ses complices,

il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne successivement tous les caractères. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti*,

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractère renfermé dans ces deux vers! quel

chef de conjurés, qu'un homme assez maître de lui pour être à son choix vertueux ou vicieux ! quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des passions, plier à tous les caractères le superbe Catilina ! une telle ambition annonce le destructeur de Rome.

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les passions. Qui n'en est pas susceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel signe le public, souvent peu instruit de ce qui est en-deçà ou au-delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands peintres de sentimens ? à la manière, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiscences, un homme d'esprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle situation ; il peut substituer, si je peux m'exprimer ainsi, le sentiment *pensé* au sentiment *senti :* mais il est dans le cas d'un peintre qui, sur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, et l'image qu'il s'en seroit formée, voudroit en faire le portrait; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau ressemblant. L'esprit ne devinera jamais le langage du sentiment.

Rien de plus insipide pour un vieillard que la conversation de deux amans. L'homme insensible, mais spirituel, est dans le cas du vieillard; le langage simple du sentiment lui paroît plat; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décèle toujours en lui le défaut de sentiment.

Lorsque Pélée brave le courroux du ciel, lorsque les

éclats du tonnerre annoncent la présence du Dieu son rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit:

> Va, fuis; te montrer que je crains,
> C'est te dire assez que je t'aime (1)!

on sent que le danger où se trouve Pélée est trop instant; que Thétis n'est pas dans une situation assez tranquille pour tourner aussi ingénieusement sa réponse. Effrayée de l'approche d'un Dieu, qui, d'un mot, peut anéantir son amant, & pressée de le voir partir, elle n'a proprement que le tems de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phrase ingénieusement tournée prouve, à la fois, l'esprit & le défaut de sentiment. L'homme agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de la manière dont il le dit; l'expression la plus simple est d'abord celle qu'il saisit.

Lorsque l'amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Psyché, & que la déesse rit de sa douleur, l'amour lui dit:

> Je ne me plaindrois pas, si je pouvois mourir.

Lorsque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le destin

(1) Si, dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo:

le soleil dit à-peu-près la même chose à Phaéton, son fils; c'est que Phaéton n'est point encore monté sur son char, ni, par conséquent, dans le moment du danger.

ordonne

ordonne qu'ils se séparent pour jamais(1), Bérénice reprend:

Pour jamais! ... que ce mot est affreux quand on aime!

Lorsque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ses prières de toucher son ravisseur, Seïde répond:

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

Ces vers, & généralement tous les vers de sentiment, seront toujours simples, & dans le tour, & dans l'expression. Mais l'esprit, dépourvu de sentiment, nous éloignera toujours de cette simplicité; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le sentiment en maxime.

Comment ne seroit-on pas, à cet égard, la dupe de l'esprit? le propre de l'esprit est d'observer, de généra-

(1) Dans la tragédie angloise de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine : elle est belle ; Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopatre le craint ; Antoine la rassure. *Qu'elle différence*, lui dit-il, *entre Octavie et Cléopatre !* « O mon amant, reprend-elle, » qu'elle plus grande différence encore entre mon état et le sien ! » Octavie est aujourd'hui méprisée : mais Octavie est ton épouse. » L'espoir immortel habite dans son ame, il essuie ses larmes, la » console dans son malheur. Demain l'hymen peut te remettre en- » tre ses bras. Qu'elle est, au contraire, ma destinée ! que l'a- » mour se taise un moment dans ton cœur, il ne me reste au- » cun espoir. Je ne puis, comme elle, gémir près de ce que j'ai- » me, espérer de l'attendrir, me flatter d'un retour. Un seul ins- » tant d'indifférence, et tout pour moi est anéanti ; l'espace im- » mense et l'éternité me séparent à jamais de toi ».

liser ses observations, d'en tirer des résultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il est presque impossible que l'homme d'esprit, qui, sans avoir senti l'amour, en voudra peindre la passion, ne mette, sans s'en appercevoir, souvent le sentiment en maxime. Aussi Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ses bergers :

L'on ne doit point aimer, lorsqu'on a le cœur tendre.

idée qui lui est commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorsqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il seroit trop sensible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité, c'est qu'il sentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas, à cet égard, de l'ambition comme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'esprit et la réflexion ; la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or, ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse, que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes et désespéré, aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant qui prépare et saisit

ces instans de foiblesse, qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a pas de part au triomphe; l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux. La violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses desirs, et si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce seroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'assignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, et ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé; un seul instant assure sa félicité : la réflexion n'a pas le tems de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il desire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toutes sortes d'hommes; pour s'en servir utilement, il faut les connoître: d'ailleurs, son succès tient à des projets ménagés avec art et préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter et les suivre? Le sentiment de l'ambition s'allie donc nécessairement avec l'esprit et la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidèlement le caractère de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sentencieux, qui, pour

frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif et d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers, où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au sénat, Catilina dit à Probus qui l'accuse d'imprudence :

> L'imprudence n'est pas dans la témérité,
> Elle est dans un projet faux et mal concerté;
> Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
> Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence :
> Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
> Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doses différentes, si j'ose le dire, l'esprit peut s'allier aux différens genres de passions.

Je finirai par cette observation ; c'est que nos mœurs et la forme de notre gouvernement, ne nous permettant pas de nous livrer à des passions fortes, telles que l'ambition et la vengeance, on ne cite communément ici comme peintres de sentimens, que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale, et enfin à l'amour qui, par cette raison, occupe presque seul le théâtre françois.

CHAPITRE III.

De l'esprit.

L'ESPRIT n'est autre chose qu'un assemblage d'idées et de combinaisons nouvelles. Si l'on avoit

fait, en un genre, toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention, ni esprit; l'on pourroit être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout seroit science, et l'esprit seroit impossible; on auroit remonté jusqu'aux premiers principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux et simples, la science des faits qui nous y auroient élevés ne seroit plus qu'une science futile, et toutes les bibliothèques, où ces faits sont renfermés, deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique et de la législation, c'est-à-dire, de toutes les histoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible, donneroient un jour naissance à la meilleure forme de gouvernement. Il en seroit de même de la physique, et généralement de toutes les sciences. Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, seroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes; à peu près comme les esprits des fleurs, qui couvrent de vastes plaines, sont, par l'art du chymiste, facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est, en tout genre, fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas si-tôt réduits à la triste nécessité de n'être que savans; et qu'enfin

grace à l'ignorance humaine, il nous sera long-tems permis d'avoir de l'esprit.

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espèce d'invention et celle qui nous fait obtenir le titre de *génies?* pour la découvrir, consultons le public. En morale et en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies, et Machiavel, et l'auteur de l'*Esprit des Loix*, et ne donnera que le titre d'homme de beaucoup d'esprit à la Rochefoucault, et à la Bruyere. l'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux espèces d'hommes, c'est que les premiers traitent de matières plus importantes, lient plus de vérités entre elles, et forment un plus grand ensemble que les seconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, et, par conséquent, un homme plus rare. D'ailleurs le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conséquences qu'on en peut tirer; il doit donc récompenser par un titre supérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réunissant une infinité de vérités, sous le même point de vue. Telle est, dans le genre philosophique, la différence sensible entre le génie et l'esprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime, ce que, dans les sciences, on désigne par le mot d'*esprit*, il semble que la différence soit à peu près la même.

Quiconque, ou se modele sur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carrière, ou ne les surpasse pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas assez combiné, n'a pas fait d'assez grands efforts d'esprit, ni donné assez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conséquence, on place dans la liste des hommes de talent, les Regnard, les Vergier, les Campistron et les Fléchier, lorsqu'on cite comme génies, les Moliere, les la Fontaine, les Corneille et les Bossuet. J'ajouterai même, à ce sujet, qu'on refuse quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand succès; on peut dire, de ces ouvrages, qu'ils sont pleins de génie, sans oser quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut, ou comme la Fontaine, avoir, si je l'ose dire, dans une infinité de petites pièces, la monnoie d'un grand ouvrage, ou, comme Corneille et Racine, avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique est, dans la poésie, le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention & d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste, en finissant ce chapitre, deux observations à faire. La première, c'est qu'on ne désigne dans les arts par le nom d'esprit, que ceux, qui, sans génie ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre: telles sont, par exemple, les comédies de

Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde, c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent par aucune des épithètes applicables au grand esprit, désigné ceux qui remplissent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage qui donne l'épithète de *bon* au juge, au financier (1), à l'arithméticien habile; nous permet d'appliquer l'épithète de *sublime* au poëte, au législateur, au géomètre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle suppose, par conséquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardiesse de caractère qui se fraie des routes nouvelles.

Telle est la différence entre le génie & l'esprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés, par la disette de la langue, à prendre cette expression dans mille acceptations différentes, qu'on ne distingue entre elles, que par les épithètes qu'on unit au mot *esprit*. Ces épithètes, toujours données par le lecteur ou spectateur, sont toujours

(1) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'esprit; mais je dis seulement que ce n'est pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont, à moins que l'on ne confonde la qualité de *juge* avec celle de législateur.

relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce même point de vue, c'est qu'on a pris pour des qualités réelles & distinctes, les épithètes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *esprit :* c'est qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithètes comme l'expression des effets différens que font sur nous, & les diverses espèces d'idées & les différentes manières de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet, que je vais, dans les chapitres suivans, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithètes souvent unies au mot *esprit.*

CHAPITRE IV.

De l'esprit fin, de l'esprit fort.

DANS le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire, en fait d'idées & de sentimens, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit, & sans une grande attention.

L'avare de Molière soupçonne son valet de l'avoir volé; il le fouille; & ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit: *Rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as*

volé. Ce mot d'Harpagon est fin, il est dans le caractère d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit: *Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous?* Hiérax lui répond:

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur:
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur!
Comme eux, à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé!

Ce sentiment est dans la nature; mais il est fin, il est caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du sentiment, passons aux idées fines. On entend par *idée fine*, une conséquence finement déduite d'une idée générale (1). Je dis une conséquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom *d'idée fine*, pour prendre celui de *principe* ou *d'idée générale.* On dit *les principes*, & non *les idées fines* d'Aristote, de Descartes, de Locke & de Newton. Ce n'est pas que, pour remonter, comme ces philosophes, d'observations en observations, jusqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de finesse d'esprit, c'est-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un

(1) Les ouvrages de Fontenelle en fournissent mille exemples.

microcospe qui, grossissant à nos yeux les objets sans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de ressemblances & de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit en tout genre, n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, j'observerai que toute idée & tout sentiment, dont la découverte suppose, dans un auteur, & beaucoup de finesse, & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de *fin*, si ce sentiment ou cette idée, sont, ou mis en action dans une scène, ou rendus par un tour simple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais par les épithètes qu'il unit à ce mot d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentimens qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc par *idée fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs: or, elle leur échappe, lorsque l'auteur saute les idées intermédiaires nécessaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel est ce mot que répétoit souvent Fontenelle: *On détruiroit presque toutes les religions* (1), *si l'on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer*. Un homme d'esprit supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (2): mais il est peu d'*hommes d'esprit*

(1) Il auroit pu dire, *toutes les religions connues sur la terre*

(2) Il en est de même de cet autre mot de Fontenelle: *En écrivant*, disoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre*. Peu de gens en-

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique & recherché. C'est moins à l'espèce des idées qu'à la manière de les exprimer, qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge du cardinal Dubois, lorsque, parlant du soin qu'il avoit pris de l'éducation du duc d'Orléans régent, Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile*; c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesee.

Dans l'opéra de Thétis, lorsque cette déesse, pour se venger de Pélée qu'elle croit infidèle, dit:

> Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
> Des feux que tu feignis pour moi;
> Mais je veux t'en punir, en m'imposant la peine
> D'en aimer un autre que toi;

il est encore certain que cette idée & toutes les idées de cette espèce ne devront le nom de *fines*, qu'on leur

---

tendent réellement ce mot de Fontenelle. On ne sent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz et les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples et toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir si l'on s'entend ou si l'on ne s'entend pas. Ils se sont appuyés sur ces principes vagues, dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir, si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrein vierge, l'immense édifice de leur système s'est affaissé, à mesure qu'ils le construisoient.

donnera communément, qu'au tour énigmatique sous lequel on les présente, & par conséquent au petit effort d'esprit qu'il faut pour les saisir. Or, un auteur n'écrit que pour se faire entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est donc un défaut dans le style; toute manière fine de s'exprimer est donc vicieuse (1); il faut donc être d'autant plus attentif à rendre son idée par un tour & une expression simple & naturelle, que cette idée est plus fine, & peut, plus facilement, échapper à la sagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithète de *fort*.

Une idée forte est une idée intèressante et propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression

---

(1) Je sais bien que les tonrs fins ont leurs partisans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-i's, tout le monde croit l'avoir pensé; la clarté de l'expression est donc une mal-adresse de l'auteur; il faut toujours jetter quelques nuages sur ses pensées. Flatté de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, et d'appercevoir une vérité à travers l'obscurité de l'expression, mille gens louent, avec d'autant plus d'enthousiasme, cette maniere d'écrire, que, sous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait est certain. Mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, et résister au desir de les mériter. Une pensée est-elle finement exprimée? il est d'abord peu de gens qui l'entendent; mais, enfin, elle est généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression, cette pensée est, par les gens d'esprit, réduite à sa valeur intrinseque, et mise fort au-dessous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuste, venger l'affront que la finesse d'un tour a fait à la sagacite de leur esprit.

peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la manière dont elle est exprimée (1).

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une idée frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. L'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : » Virgile, dit-il, » n'est qu'un prêtre élevé au milieu des grimaces du » temple; le caractère pleureur, hypocrite et dévot de » son héros déshonore le poëte; son enthousiasme » semble ne s'échauffer qu'à la lueur des lampes sus- » pendues devant les autels, et l'enthousiasme audacieux » de Lucain s'allumer au feu de la foudre ». Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithète de fort. Or, le grand et le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand et du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand et le fort, 1°. dans les idées; 2°. dans les images; 3°. dans les sentimens.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espèce ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiômes du portique ou du lycée, intéressans

(1) On désigne en Perse, par les épithetes de *peintres* ou de *sculpteurs*, l'inégale force des différens poëtes, et l'on dit, en conséquence, un *poëte peintre*, un *poëte sculpteur*.

pour tous les hommes en général, et par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthene, lorsque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur disoit-il, *Philippe est-il mort ? Hé ! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure ? quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthene leur présentoit des idées plus convenables à leur situation présente, et, par conséquent, plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or, les hommes, qui ne connoissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espèce d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes et générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, et ces harangues, si fortes, parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, et ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe, convenir également à tous les tems et à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand

et le fort, c'est que l'un est plus généralement et l'autre plus vivement intéressant (1).

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination ? le fort et le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan et Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cent mille hommes, et l'autre avec quatre cent hommes : le premier attire notre respect, et le second notre mépris (2).

Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui, par soi-même, est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi : si l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la terre (3), qui, croissant pat an d'une coudée en grosseur, et de trois ou quatre coudées en

(1) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est fort, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui, de tous les raisonnemens, sont, sans contredit, les plus forts.

(2) Tout devient ridicule sans la force ; tout s'ennoblit avec elle. Qu'elle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint ?

(3) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui : *Veni, vidi, vici*, et dont les conquêtes étoient si rapides, lui paroîtroit se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

hauteur,

hauteur, pouvoient entasser Ossa sur Pélion, Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, et sa fureur n'est que ridicule.

Mais si le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du destin, ou des fêtes du ciel, peut être, grande, majestueuse et même sublime; mais elle nous affecte-ra moins fortement qu'une décoration du tartare. Le tableau de la gloire des saints est moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or, si tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir; si la douleur violente sait taire tout sentiment agréable, lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sentiment d'une douleur violente; le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression: on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaisirs, l'imagination, excitée par le desir d'un plus grand bonheur, est toujours inventive; il manque toujours quelques argumens à l'olympe.

S'agit-il du terrible? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer; elle est moins difficile en ce genre, l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est, dans les décorations, les descriptions poétiques, la différence entre le grand et le fort. Examinons maintenant si, dans les tableaux drama-

tiques et la peinture des passions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de *fort* à toute passion, à tout sentiment qui nous affecte très-vivement, c'est-à-dire, à tous ceux dont le spectateur peut être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de la vengeance et de la jalousie. La scène d'Atrée, qui présente à son frère Thyeste une coupe remplie du sang de son fils; les fureurs de Rhadamiste, qui, pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayans que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de de son maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque : les malheurs, qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminens pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (1). Ce spectacle charme les uns,

(1) C'est à cette cause qu'on doit, en partie, rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires et change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir; on craindroit de naître de leur tems. Il en est de ces conquérans comme de ces nuages noirs et sillonnés d'éclairs; la foudre qui s'élance de leurs flancs, fracasse, en éclatant, les arbres et les rochers. Vu de [illegible]e spectacle glace d'effroi; vu dans l'éloignement, il ravit d'ad[illegible]tion.

en leur laissant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, et console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconstance; inconstance qui, fondée sur le desir d'une condition meilleure, fait à travers le bouleversement des empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, et leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il présente, et par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable et vertueux que le poëte met sur la scène. Le desir du bonheur, qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil personnage. Cette identification est, si je l'ose dire, d'autant plus parfaite, et nous nous intéressons d'autant plus vivement au sort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus estimable, c'est-à-dire, que ses idées et ses sentimens sont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaisir, dans un héros, les sentimens dont il est lui-même affecté. Ce plaisir est d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle sur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius et les César, à triompher d'un peuple dont le destin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur

grandeur. Qu'on présente au théâtre la conjuration de Gênes et celle de Rome, qu'on trace d'une main également hardie, les caractères du comte de Fiesque et de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même esprit et la même élévation : je dis que l'audacieux Catilina emportera presque toute notre admiration; la grandeur de son entreprise se réfléchira sur son caractère, l'agrandira toujours à nos yeux; et notre illusion prendra sa source dans le desir même du bonheur.

En effet, on se croira toujours d'autant plus heureux qu'on sera plus puissant, qu'on regnera sur un plus grand peuple, que plus d'hommes seront intéressés, à prévenir, à satisfaire nos desirs, et que seuls libres sur la terre, nous serons environnés d'un univers d'esclaves.

Voilà les causes principales du plaisir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette passion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changemens qu'elle fait sur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occasionné de pareils; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave; si, dans un siècle plus voisin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Espagne; et s'il a renversé successivement et relevé une infinité de trônes; ces grandes révolutions ne sont cependant pas des effets nécessaires de l'amour, comme elles le sont de l'ambition.

Aussi le desir des grandeurs et l'amour de la patrie,

qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuse, ont-ils toujours reçu le nom de grands préférablement à toutes les autres passions; nom qui, transporté aux héros que ces passions inspirent, a été ensuite donné aux Corneille et aux poëtes célèbres qui les ont peints. Sur quoi j'observerai que la passion de l'amour n'est cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractère de Phedre avec autant d'adresse que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaisons et d'esprit que pour tracer dans *Rodogune* le caractère de Cléopatre. C'est donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de son sujet qu'est attaché le nom de grand.

Il résulte de ce que j'ai dit, que, si les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, les objets de crainte et de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux et de passions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement et l'admiration général. Le grand est donc en tout genre, ce qui frappe universellement, et le fort, ce qui fait une impression moins générale, mais plus vive.

La découverte de la boussole est, sans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette derniére découverte est infiniment plus intéressante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'observerai que les hommes ne pouvant se communiquer leurs

idées que par des mots, si la force de l'expression ne répond pas à celle de la pensée, quelque forte que soit cette pensée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la foiblesse de l'expression.

Or, pour rendre fortement une pensée, il faut, 1°. l'exprimer d'une manière nette et précise : toute idée rendue par une expression louche, est un objet apperçu à travers un brouillard; l'impression n'en est point assez distincte pour être forte. 2°. Il faut que cette pensée, s'il est possible, soit revêtu d'un image, et que l'image soit exactement calquée sur la pensée.

En effet, si toutes nos idées sont un effet de nos sensations, c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'est pas même assez qu'un image soit juste et exactement calquée sur une idée; il faut encore qu'elle soit grande sans être gigantesque (1) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de l'*Esprit des loix*, lorsqu'il compare

(1) L'excessive grandeur d'une image, la rend quelquefois ridicule. Quand le psalmiste dit, que *les montagnes sautent comme des beliers*, cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet, par ce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit asesz forte pour se faire un tableau net et vif de moutagues sautant comme des cabrits.

les despotes aux sauvages, *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut de plus, que cette grande image soit neuve, ou, du moins, présentée sous une face nouvelle. C'est la surprise excitée par sa nouveauté, qui, fixant toute notre attention sur une idée, lui laisse le tems de faire sur nous une plus forte impression.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier dégré de perfection, lorsque l'image sous laquelle on présente une idée, est une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de sensations, et nous fait, en conséquence, une impression plus vive. On est moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'est donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de son expression; c'est par ce secours qu'il transmet dans l'ame de ses lecteurs tout le feu de ses pensées. Si les anglois, à cet égard, s'attribuent une grande supériorité sur nous, c'est moins à la force particulière de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On est toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes pensées, et peut les exprimer aussi vivement qu'il les conçoit. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques: dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puissans, et plus souvent encore une fausse et petite politique, s'oppose aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernemens, s'élève jusqu'aux grandes idées, est souvent forcé de les taire;

ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique et la foiblesse de l'expression. Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à l'abbé de Guasco, dit, en parlant de l'auteur de l'*Esprit des loix:* « C'est dommage que le président de Montesquieu, » retenu, sans doute, par la crainte du ministère, n'ait » pas eu le courage de tout dire. On sent bien, en gros, » ce qu'il pense sur certains sujets; mais il ne s'exprime » point assez nettement et assez fortement: ont eût bien » mieux su ce qu'il pensoit, s'il eût composé à Londres, » et qu'il fut né Anglois ».

Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet et certaines scènes de Mahomet? tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célèbre Voltaire.

Je finis par un morceau de l'abbé Cartaut, morceau plein de cette force d'expression dont on ne croit pas notre langue susceptible. Il y découvre les causes de la superstition égyptienne.

» Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple le » plus superstitieux? l'Égypte, dit-il, étoit un pays » d'enchantement; l'imagination y étoit perpétuelle- » ment battue par les grandes machines du merveilleux; » ce n'étoit par-tout que des perspectives d'effroi et

» d'admiration. Le Prince étoit un objet d'étonnement
» et de terreur, semblable au foudre qui, reculé dans la
» profondeur des nuages, semble y tonner avec plus de
» grandeur et de majesté, c'étoit du fond de ses labyrin-
» thes et de son palais que le monarque dictoit ses
» volontés. Les rois ne se montroient que dans l'ap-
» pareil effrayant et formidable d'une puissance relevée
» en eux d'une origine céleste. La mort des rois étoit
» une apothéose : la terre étoit affaissée sous le poids
» de leurs mausolées. Dieux puissans, l'Egypte étoit
» par eux couverte de superbes obélisques chargés
» d'inscriptions merveilleuses, et de pyramides énormes
» dont le sommet se perdoit dans les airs: Dieux bien-
» faisans, ils avoient creusé ces lacs qui rassuroient
» orgueilleusement l'Egypte contre les inattentions de
» la nature.

» Plus redoutables que le trône et ses monarques,
» les temples et leurs pontifes en imposoient encore
» plus à l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de ces
» temples, étoit le colosse de Sérapis. Nul mortel
» n'osoit en approcher. C'étoit à la durée de ce colosse
» qu'étoit attachée celle du monde : quiconque eût
» brisé ce talisman, eût replongé l'univers dans son
» premier chaos. Nulles bornes à la crédulité; tout,
» dans l'Egypte, étoit énigme, merveille et mystère.
» Tous les temples rendoient des oracles; tous les antres
» vomissoient d'horribles hurlemens ; par-tout l'on
» voyoit des trépieds tremblans, des pythies en fureur,
» des victimes, des prêtres, des magiciens qui, revêtus

» du pouvoir des Dieux, étoient chargés de leur ven-
» geance.

» Les philosophes, armés contre la superstition, » s'élevèrent contre elle : mais bientôt engagés dans le » labyrinthe d'une métaphysique trop abstraite, la dis- » pute les y divise d'opinions ; l'intérêt et le fanatisme » en profitent ; ils fécondent le chaos de leurs systèmes » différens ; il en sort les pompeux mystères d'Isis, » d'Osiris et d'Horus. Couverte alors des ténèbres » mystérieuses et sublimes de la théologie et de la reli- » gion, l'imposture fut méconnue. Si quelques Egyp- » tiens l'apperçurent à la lueur incertaine du doute, la » vengeance toujours suspendue sur la tête des indis- » crets, ferma leurs yeux à la lumière, et leur bouche à » la vérité. Les rois même, qui, pour se mettre à l'abri » de toute insulte, avoient d'abord, de concert avec les » prêtres, évoqué au tour du trône la terreur, la su- » perstition et les fantômes de leur suite ; les rois, dis-je, » en furent eux-mêmes effrayés ; bientôt ils confièrent » aux temples le dépôt sacré des jeunes princes ; fatale » époque de la tyrannie des prêtres égyptiens ! nul » obstacle alors qu'on pût opposer à leur puissance. » Les souverains furent ceints dès l'enfance du bandeau » de l'opinion ; de libres et indépendans qu'ils étoient, » tant qu'ils ne voyoient dans ces prêtres que des fourbes » et des enthousiastes soudoyés, ils en devinrent les » esclaves et les victimes. Imitateurs des rois, les peu- » ples suivirent leur exemple, et toute l'Egypte se pros- » terna aux pieds du pontife et de l'autel de la supers- » tition ».

Ce magnifique tableau de l'abbé Cartaut, prouve, je crois, que la foiblesse d'expression qu'on nous reproche, et qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'esprit de lumière, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant et du goût.

Si l'on en croit certaines gens, le génie est une espèce d'instinct, qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumière, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver sur ce sujet à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumière.*

Dans le physique, la lumière est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumière est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumière est donc accordé, par la reconnoissance du public, à celui qui l'éclaire.

Avant Fontenelle, la plupart des savans, après

avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvoient isolés et privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carrière des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. Fontenelle, que je ne considère point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication entre la science et l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités : mais que, pour cet effet, il falloit, avec adresse, y préparer son esprit : *qu'une idée nouvelle*, pour me servir de son expression, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire* ~~*connoître*~~ entrer *par le gros bout.* Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté, il y réussit : la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée, et la reconnoissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumière.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige? simplement observer la marche des esprits ordinaires : savoir que tout se tient et s'amène dans l'univers ; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumière, que je compare à ces racines déliées qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent et les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchainement ; et que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (1).

(1) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque

L'esprit de lumière n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, et de rendre ces idées par des expressions précises et claires.

Ce talent est, à la philosophie, ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre, avec force et harmonie, les pensées des poëtes; tout l'art des esprits de lumière est de rendre, avec netteté, les idées des philosophes.

Sans exclure ni le génie, ni l'invention, ces deux talens ne les supposent point. Si les Descartes, les Locke, les Hobbes et les Bacon ont, à l'esprit de lumière, uni le génie et l'invention, tous les hommes ne sont point si heureux. L'esprit de lumière n'est quelquefois que le truchement du génie phi-

compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples; et ces propositions deviendront évidentes, lorsqu'on y rapprochera le *oui* du *non*, c'est-à-dire, lorsqu'un homme ne pourra les nier sans tomber en contradiction avec lui-même, et sans dire à-la-fois que la même chose *est* et *n'est pas*. Toute vérité peut se ramener à ce terme; et, lorsqu'on l'y réduit, il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumiere. Mais que de tems et d'observations pour porter l'analyse à ce point, et réduire certaines vérités à des propositions aussi simples! C'est le travail de tous les siecles et de tous les esprits. Je ne vois, dans les savans, que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend, que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient, en chaque genre, mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

losophique, et l'organe par lequel il communique, aux esprits communs, des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumière avec le génie, c'est que l'un et l'autre éclairent l'humanité, et qu'on n'a point assez fortement senti que le génie étoit le centre et le foyer d'où cette sorte d'esprit tiroit les idées lumineuses qu'il réfléchissoit ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi cherche et découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumière à traîner lentement sur ses traces, et leur siecle, et la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumière, est comparable au coursier superbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, et franchit les halliers et les fondrieres. Occupés sans cesse à l'observer, et trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumière l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clarieres, l'y entrevoient, et marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si dans les arts, tels que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumière pouvoit donner toutes les regles fines, de l'observation desquelles il dût résulter des poëmes ou des discours parfaits, l'éloquence et la poésie ne seroient plus des arts de

génie, on deviendroit grand poëte et grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie seul saisit toutes ces regles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des esprits de lumière à les découvrir toutes est la cause de leur peu de réussite dans les arts même sur lesquels ils ont souvent donné d'excellens préceptes. Ils remplissent bien quelques-unes des conditions nécessaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans sa poëtique, donné des préceptes excellens. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la versification, ni de l'art d'émouvoir les passions, il est vraisemblable qu'en observant les regles fines qu'il a prescrites, il n'eût composé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il suit, de la différence établie entre le génie et l'esprit de lumière, que le genre humain n'est redevable à cette dernière sorte d'esprit d'aucune espèce de découvertes, et que les esprits de lumière ne reculent pas les bornes de nos idées.

Cette sorte d'esprit n'est donc qu'un talent, qu'une méthode de transmettre, nettement, ses idées aux autres. Sur quoi, j'observerai que tout homme, qui se concentreroit dans un genre, et n'exposeroit, avec netteté, que les principes d'un art tel, par exemple, que la musique ou la peinture, ne seroit cependant point compté parmi les esprits de lumière.

Pour obtenir ce titre, il faut ou porter la lumière sur un genre extrêmement intéressant, ou la répandre sur un certain nombre de sujets différens. Ce qu'on appelle de la lumière, suppose presque toujours une certaine étendue de connoissances. Cette sorte d'esprit doit, par cette raison, en imposer même aux gens éclairés, et, dans la conversation, l'emporter sur le génie. Que, dans une assemblée d'hommes célebres dans des arts ou des sciences différentes, on produise un de ces esprits de lumière : s'il parle de peinture au poëte, de philosophie au peintre, de sculpture au philosophe, il exposera ses principes avec plus de précision, développera ses idées avec plus de netteté que ces hommes illustres ne se les développeroient les uns aux autres; il obtiendra donc leur estime. Mais que ce même homme aille mal-adroitement parler de peinture au peintre, de poésie au poëte, de philosophie au philosophe, il ne leur paroîtra plus qu'un esprit net, mais borné, et qu'un diseur de lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumière et d'étendue puissent être comprés parmi les génies : c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies, et qu'appercevant les rapports qu'elles ont entre elles, ces sortes d'esprits les rappellent à des principes communs, et par conséquent, plus généraux.

Ce que j'ai dit établit une différence sensible entre les esprits pénétrans et les esprits de lumière et d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité

finité d'objets ; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais il les creusent ; ils parcourent, en profondeur, l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet : a-t-il, dans ce sujet, fouillé jusqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant et prend celui de profond.

L'esprit profond ou le génie des sciences n'est, selon Formey, que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples et plus nettes, jusqu'a ce qu'on ait, en ce genre, atteint la dernière résolution possible. Qui sauroit, ajoute Formey, à quel point chaque homme a poussé cette analyse, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée, que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres, qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit, qu'on l'a plus pénétrant et plus profond, et qu'il n'est point d'esprit universel.

A l'égard de l'esprit pénétrant, j'observerai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illustres qui s'occupent des sciences dans lesquelles il est plus ou moins initié ; telles sont, la morale, la politique, la métaphysique, etc. S'agit-il de peinture ou de géométrie ? on n'est pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette science. Le public, trop igno-

rant pour apprécier en ces divers genres, la pénétration d'esprit d'un homme, juge ses ouvrages, et n'applique jamais à son esprit l'épithète de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la solution de quelques problêmes difficiles, ou par la composition de tableaux sublimes, un homme ait mérité le titre de grand géomètre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit; c'est que la sagacité et la pénétration sont deux sortes d'esprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande sagacité, lorsqu'ayant très-long-tems médité, et ayant très-habituellement présens à l'esprit les objets qu'on traite le plus communément dans les conversations, on les saisit et les pénètre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration et la sagacité d'esprit, c'est que cette dernière sorte d'esprit, qui suppose plus de prestesse de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuves de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre, qu'on s'en est plus profondément et plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût : c'est dans ce chapitre le dernier objet que je me sois proposé d'examiner.

Le *goût*, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connoissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts et les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, et ne

prononce de lui-même aucun jugement ; telles sont, la géométrie, la méchanique et certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits, et le goût n'est, en ces divers genres, que la connoissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est ou se croit juge : tels sont les poëmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre par le mot *goût*, la connoissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siècles et de tous les pays, mais la connoissance plus particulière de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connoissance, et, par conséquent, deux différentes espèces de goût. L'un que j'appelle goût d'habitude : tel est celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journalière des idées et des sentimens propres à plaire au public, rend très-bons juges des ouvrages de théâtre, et sur-tout des pièces ressemblantes aux pièces déjà données. L'autre espèce de goût est un goût raisonné : il est fondé sur une connoissance profonde, et de l'humanité, et de l'esprit du siècle. C'est particulièrement aux hommes doués de cette dernière espèce de goût qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaison. Mais ce goût raisonné, sans doute supérieur à ce que

j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, et du goût du public, et de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit, en conclure qu'il n'est point de goût universel.

L'unique observation qui me reste à faire au sujet du goût, c'est que les hommes illustres ne sont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de succès. Qu'elle est me dira-t-on, la cause de ce phénomène littéraire? c'est, répondrai-je, qu'il est des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux a sa manière. Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ses idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui sont propres; Fontenelle les présentera avec un ordre, une netteté et un tour qui lui sont particuliers; et Voltaire les rendra avec une imagination, une noblesse et une élégance continue. Or, chacun de ces hommes illustres, nécessité par son goût à regarder sa manière, comme la meilleure, doit, en conséquence, faire souvent plus de cas de l'homme médiocre qui la saisit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugemens différens que portent souvent sur le même ouvrage, et l'écrivain célèbre, et le public, qui, sans estime pour les imitateurs, veut qu'un auteur soit lui et non un autre.

Aussi, l'homme d'esprit qui s'est perfectionné le goût dans un genre, sans avoir, en ce même genre,

ni composé, ni adopté de manière, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illusion, et ne l'empêche de se placer au point de vue d'où le public considère et juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel esprit.

CE qui plaît dans tous les siècles, comme dans tous les pays, est ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte et plus précise, peut-être faudroit-il, en chaque art, et même en chaque partie d'un art, examiner ce qui constitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts et à toutes les siences, dont on formeroit ensuite l'idée abstraite et générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit*, si le public unit l'épithete de beau au mot d'*esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément, qu'on donne particulièrement le nom de bel esprit. Ce genre d'esprit est très-différent du genre instrucif. L'instruction est moins arbitraire. D'impor-

tantes découvertes en chymie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit : l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, et de l'état différent ou s'y trouvent les arts et les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (1), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur sans le fatiguer, il n'est point aussi de nation où, du moins sous un autre nom, on ne connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grace et l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'est qu'un bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers.* Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine : mais je crois

(1) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales de Tacite*, pleines d'idées profondes de morale et de politique, et ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées et senties.

pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, et dans l'art d'exposer ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît et doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si, comme le remarque Vaugelas, il est plus de juges des mots que des idées ; et si les hommes sont, en général, moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'une expression (1), c'est donc à l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vuide de sens ne seroit qu'une continuité de sons harmonieux qui n'obtiendroit aucune estime (2) ; et qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes, fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on excepte celles

(1) Je rapporterai, à ce sujet, un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort : son confesseur, pour lui inspirer plus de ferveur et de résignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il se servoit d'expressions basses et louches. La description faite : *Eh bien !* dit-il au malade, *vous sentez-vous un grand desir de jouir de ces plaisirs célestes ? ... Ah ! Monsieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage, votre mauvais style m'en dégoûte.*

(2) Un homme ne seroit plus maintenant cité comme homme d'esprit, pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

qui supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponse aucune atteinte à la gloire des philosophes. Le genre philosophique supose, sans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, et même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées; mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'observations sur les choses; et l'on n'en fait, dans le monde, que sur la manière de les présenter. Les philosophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter sur les beaux esprits; mais on exige de ces derniers tant de grace et d'élégance, que les conditions nécessaires pour mériter le titre de philosophe ou de bel esprit, sont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illustres sont également rares. En effet, pour pouvoir, à la fois, instruire et plaire, qu'elle connoissance ne faut-il pas avoir, et de sa langue, et de l'esprit de son siècle? que de goût, pour présenter toujours ses idées sous un aspect agréable! que d'étude pour les disposer de manière qu'elles fassent la plus vive impression sur l'ame et l'esprit du lecteur! que d'observations pour distinguer les situations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être senties, n'ont besoin que d'être présentées! et quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre et à la clarté, et,

comme dit Fontenelle, *pour exciter la curiosité de l'esprit, ménager sa paresse et prévenir son inconstance* !

C'est en ce genre la difficulté de réussir, qui, sans doute, est en partie cause du peu de cas que les beaux esprits font communément des ouvrages de pur raisonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philosophie qu'un amas d'énigmes puériles et mystérieuses, et s'il hait dans les philosophes la peine qu'il faut se donner pour les entendre, le bel esprit ne leur est guères plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la sécheresse et l'aridité du genre instructif. Trop occupé du *bien-écrit*, et moins sensible au sens (1) qu'à l'élégance de la phrase, il ne reconnoît pour bien pensé que les idées heureusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit rendue, sera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions extrêmement simples ; et qu'il en est de ces idées profondes comme de ces eaux pures et claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui,

(1) Rien de plus triste, pour quiconque ne s'exprime pas heureusement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-esprits. On ne lui tient point compte de ses idées ; on le juge sur les mots. Quelque supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement ; il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

secrets ennemis de la philosophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite et ridicule, ils adoptent, à cet égard, l'erreur populaire : et, sans estime pour la justesse, la force, la profondeur et la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire, suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire ; et qu'enfin l'écrivain élégant est comparable au joailler, dont l'habileté devient inutile, s'il n'a des diamans à monter.

Les savans et les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent, et les beautés, et les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conséquence, peu de cas du bel esprit : et leur mépris injuste pour ce genre d'esprit est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espece d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous, plus ou moins, semblables à ce géomètre, devant qui l'on faisoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie.* Cet éloge pique sa curiosité, il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scenes, et la rend, en disant : *Pour moi je ne sais ce qu'on trouve de si beau dans cet ouvrage; il ne dit rien.*

Le savant abbé Longuerue étoit, à peu près, dans le cas de ce géometre : la poésie n'avoit point de charmes pour lui; il méprisoit également la grandeur de Corneille et l'élégance de Racine; il avoit, disoit-il, banni tous les poëtes de sa bibliothèque (1).

(1) « Il y a, disoit ce même abbé de Longuerue, deux ouvrages

Pour sentir également le mérite, et des idées, et de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu et quelques-uns de nos philosophes, que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser; union rare, ce qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savans et quelques beaux esprits, je dois indiquer les causes du mépris où le bel esprit tombe et doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siècle pour la philosophie, la remplit de dissertateurs, qui, lourds, communs et fatigans, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugemens. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal; ils le soupçonnent; ils savent que chacun est juge de l'élégance et de la clarté de l'expression, et qu'à cet égard, il est impossible de duper le public : ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont oui dire que le bon esprit s'ex-

---

» sur Homere, qui valent mieux qu'Homere lui-même; le premier, » c'est *antiquitates Homericæ*; le second, c'est *Homeri gnomologia per* » *Duportum*. Quiconque a lu ces deux livres, a lu tout ce qu'il y a » de bon dans Homere, et n'a point essuyé l'ennui de ses contes à » dormir debout ».

prime quelquefois d'une manière obscure : ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejetter l'ineptie de leurs raisonnemens sur l'obscurité de leurs expressions, que c'est l'unique et sûr moyen d'échapper à la conviction des sottises : aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant, autant qu'ils le peuvent, à eux-mêmes, que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, et qu'écrire mal, n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelques riches ou puissans (1) qu'ils soient souvent, ne feroit cependant aucune impression sur le public, s'il n'étoit soutenu de l'autorité de certains philosophes, qui, jaloux comme les beaux esprits d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers; qu'on trouve par-tout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'est point de nation qui n'ait en sa disposition, un fond d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres; et qu'enfin, en inspirant le dégoût du bel esprit, on arme contre tous les grands écrivains, le dédain de ces hommes bornés, qui, in-

(1) En général, ceux qui, sans succès, ont cultivé les arts et les sciences, deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots; ils voudroient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

téressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel esprit, qui ne leur est guères plus connu, et les savans et les philosophes, et généralement tout homme qui pense.

CHAPITRE VII.

De l'esprit du siècle.

CETTE sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts et des sciences, et n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siècle, n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde et de la cour.

L'homme du monde et le bel esprit s'expriment, l'un et l'autre, avec élégance et pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé*: cependant, ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (1), parce que l'un et l'autre se proposent des objets différens. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit, ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéres-

(1) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

santes pour l'humanité, ou du moins pour sa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choses ou des personnes? que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite, qu'elle ne s'occupe guères que des personnes; que l'éloge est ennuyeux pour quiconque n'en est point l'objet, et qu'il fait bailler les auditeurs. Aussi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interprêter les actions des hommes, à saisir leur côté foible, à les persifler, à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, à rire de tout; et enfin, à jetter du ridicule sur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'esprit de conversation se réduit donc à médire agréablement, et sur-tout dans ce siècle, où chacun prétend à l'esprit, et s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la supériorité d'un homme, sans blesser la vanité de tout le monde; où l'on ne distingue l'homme de mérite de l'homme médiocre, que par l'espèce de mal qu'on en dit; où l'on est, pour ainsi dire, convenu de diviser la nation en deux classes; l'une, celle des bêtes, et c'est la plus nombreuse; l'autre, celle des fous, et l'on comprend dans cette dernière tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talens. D'ailleurs, la médisance est maintenant l'unique ressource

qu'on ait pour faire l'éloge de soi et de sa société. Or, chacun veut se louer, soit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on se taise, c'est toujours son apologie qu'on fait : chaque homme est un orateur, qui, par ses discours ou ses actions, récite perpétuellement son panégyrique. Il y a deux manières de se louer; l'une, en disant du bien de soi; l'autre, en disant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, et généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, se donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre siècle est devenu plus délicat sur cet article. Ce n'est que par le mal qu'on dit d'autrui, qu'il est maintenant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot, qu'on vante indirectement son esprit. Cette manière de se louer, est, sans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs, c'est cependant la seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense, est un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, se loue par le mal qu'il dit d'autrui, est un homme charmant; il est environné d'auditeurs reconnoissans, ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne, et ne cessent d'applaudir à de bons mots qui les soustraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire, qu'au desir de se vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer, non-seulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces esprits bornés, dont les intentions sont plus

odieuses. L'homme de mérite sait que l'homme dont on ne dit aucun mal, est, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien; que ceux qui n'aiment point à louer, ont communément été peu loués: aussi n'est-il point avide de leur éloge; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours à se venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, disoit un homme de beaucoup d'esprit, *que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra, je n'en serai pas fâché, il faut bien que chacun s'amuse.* Mais, si la philosophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissemens indiscrets qu'on doit ce grand nombre de méchans, qui, dans le fond, sont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation qu'elle donne, ils ne savent pas assez estimer en eux la bonté qui leur est naturelle, ils veulent se rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureusement assez d'esprit pour y réussir : ils deviennent d'abord méchans par air, ils restent méchans par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeste habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits satyriques aussi nuisibles à la société qu'ils y sont communs. Considérez les sources impures (1) d'où sort la médisance. Rappellez-vous

(1) L'un médit, par ce qu'il est ignorant et oisif; l'autre, par ce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur, et choqué des moindres défauts, il est habituellement malheureux: c'est à son humeur, plus qu'indifférent

qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choses; qu'un *vieux méchant* lui paroît aussi ridicule qu'un *vieux charmant*; que, parmi les gens du monde, ceux qui sont faits pour le grand, se dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (1). Aban-

qu'à son esprit, qu'il doit ses bons mots : *Facit indignatio versum*. Un troisieme est né atrabilaire ; il médit des hommes, par ce qu'il ne voit en eux que des ennemis : eh ! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine ! celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe ; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des frippons déguisés ; il le dit, et souvent il dit vrai ; mais enfin il se trompe quelquefois. Or, je demande si l'on n'est pas également dupe, soit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice ? l'âge heureux est celui où l'on est la dupe de de ses amis et de ses maitresses. Malheur à celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'expérience! la défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé et d'un caractere malheureux. Qui sait si le plus insensé des hommes n'est pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ses amis, s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle? l'on médit enfin, pour faire montre de son esprit; on ne se dit pas que l'esprit satyrique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce, en effet, qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui? et qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satyre du cœur? comment s'enorgueillir de ses succès dans un genre où, si l'on conserve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, et qu'elle dédaigneroit, si elle étoit jointe à plus de lumiere?

(1) Ce n'est qu'en France et dans la bonne compagnie, qu'on cite comme homme d'esprit, l'homme à qui on refuse le sens commun. Aussi, l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illustre, un célebre artiste, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or, quel esprit que celui dont aucune nation ne veut?

donnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médisance est un besoin. Ennemis nés des esprits supérieurs, et jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces plantes viles qui ne germent et ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autre fois l'on n'étoit envié que de ses pairs; à présent, que chacun aspire à l'esprit, et s'en croit, c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'est plus pour s'instruire, c'est pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plûpart d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, sont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, et qui ne s'y promenent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage; et que, dans les livres, comme le disoit un Anglois, *il faut aller à la chasse des idées, et faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre?*

Toutes les injustices de cette espèce sont un effet nécessaire de la sottise. Quelle différence, à cet égard, entre la conduite de l'homme d'esprit et celle de l'homme borné? le premier profite de tout. Il

échappe souvent aux hommes médiocres des vérités dont le sage se saisit : l'homme d'esprit, qui le sait, les écoute sans dégoût ; il n'apperçoit communément dans la conversation que ce qu'on y dit de bien, et l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de son ignorance, l'homme d'esprit s'instruit dans presque tous les livres ; trop ignorant et trop vain pour sentir le besoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'instruire dans aucun des ouvrages de ses contemporains ; et, pour dire modestement qu'il sait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (1) ; il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit et pensé, que les auteurs ne font que se répéter, et qu'ils ne different entre eux que dans la maniète de s'exprimer. O envieux ! lui diroit-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le siecle dernier, fixé les loix de la pesanteur ? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomènes nouveaux ? Il n'est plus, selon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même et dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'espèce de luxe et de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en

---

(1) Le savant, dit le proverbe persan, sait et s'enquiert ; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir.

a-t-on fixé les bornes? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'esprit de commerce et l'esprit militaire? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux? a-t-on, seulement, fait le roman d'une bonne législation (1), telle qu'on pourroit, à la tête d'une colonie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique?

Le tems a fait, dans chaque siecle, présent de quelques vérités aux hommes; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'a-

(1) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours, *Punir* et *récompenser* est un axiome. Tout le monde en sait les mots; peu d'hommes en savent le sens. Qui l'appercevroit dans toute son étendue, auroit résolu, par l'application de ce principe, le problème d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir, et qu'on répete tous les jours sans les entendre! quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches!

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passoit les journées entieres en oraison. L'évêque le sait, il va la voir: *Quelles sont donc les longues prieres auxquelles vous consacrez vos journées?* Je récite mon *pater*, lui dit la fille. *Le pater*, reprend l'évêque, *est sans doute une excellente priere; mais enfin un* pater *est bientôt dit.* O Monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux seuls mots: *Pater noster!* En voilà pour une semaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes; je les compare à des écheveaux mêlés: en tient-on un bout? on en peut dévider toute la morale et la politique; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

xiome prononcé, que *tout est dit et pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance et et répété depuis par l'envie. Il n'est point de moyens que l'envieux, sous l'apparence de la justice, n'employe pour dégrader le mérite. On sait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée; que toute idée nouvelle tient à des idées déjà connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances : c'est cependant de ces ressemblances que part l'envie pour accuser journellement de plagiat les hommes illustres, nos contemporains (1) : lorsqu'elle déclame contre les plagiaires, c'est, dit-elle, pour punir les larcins littéraires et venger le public. Mais, lui

(1) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne à peu-près l'idée de l'attraction ; mais, dans ce poëte, ce n'étoit qu'une idée vague : elle est, au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons et de calculs nouveaux ; Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsqu'Aristote a dit : *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu*, il n'attachoit certainement pas à cet axiome, les mêmes idées que Locke. Cette idée n'étoit, tout au plus, dans le philosophe grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, et dont l'honneur appartient en entier au philosophe anglois. C'est l'envie seule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phrase vuide de sens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'y avoit encore apperçu, c'est proprement faire une découverte ; que cette découverte suppose, du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'observations qui menoient à ce principe : et qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue, est un homme de génie et un inventeur.

répondroit-on, si tu ne consultois que l'intérêt public, tes déclamations seroient moins vives; tu sentirois que ces plagiaires, sans doute moins estimables que les gens de génie, sont cependant très-utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, si les particuliers qui composent la société doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont, pour entendre et pour voir, des oreilles et des yeux différens, il est évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les classes (1), des Neuville pour prêcher à la ville, et des Bridaine pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties, et leur évidence n'est point constatée, qu'elles n'ayent, de la plus sublime philosophie, descendu jusqu'à la poésie; et de la poésie, jusqu'aux Pont-neufs: ce n'est ordinairement que dans cet instant seul qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

---

(1) Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant. Un homme se faisoit un jour présenter à un magistrat, homme de beaucoup d'esprit. « Que faites-vous, *lui demanda le magistrat ?* Je fais des » livres, *répondit-il.* Mais aucun de ces livres ne m'est encore par- » venu. Je le crois bien, *reprend l'auteur*, je ne fais rien pour Paris. » Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en » Amérique; je ne compose que pour les colonies ».

Au reste, cette envie, qui prend si souvent le nom de justice, et dont personne n'est entièrement exempt, n'est le vice d'aucun état. Elle n'est ordinairement active et dangereuse que dans des hommes bornés et vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jalousie, et les gens du monde sont trop légers pour obéir long-tems au même sentiment : d'ailleurs, ils ne haïssent point le mérite, et sur-tout le mérite littéraire : souvent même ils le protégent : leur unique prétention, c'est d'être agréables et brillans dans la conversation. C'est dans cette prétention que consiste proprement l'esprit du siecle : aussi n'est-il rien qu'on n'imagine pour échapper, en ce genre, au reproche d'insipidité.

Une femme de peu d'esprit paroît entièrement occupée de son chien ; elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offense ; on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle sait qu'on est quelque chose dans la société, lorsqu'on a prononcé tant de mots (1), qu'on a fait tant de gestes et tant de bruit : l'occupation de son chien est donc moins, pour elle, un amusement, qu'un moyen de cacher sa médiocrité ; elle est, à cet égard, très-bien conseillée par son amour-propre, qui, pour le moment, nous fait presque toujours tirer le meilleur parti de notre sottise.

(1) C'est à ce sujet que les Persans disent : *J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine.*

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de l'esprit du siecle; c'est qu'il est facile de se le représenter sous une image sensible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple les portraits allégoriques de l'esprit de quelques-uns des siecles de la Grece, et de l'esprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne sera-t-il point forcé de représenter l'esprit sous la figure d'un homme, qui, l'œil fixe, l'ame absorbée dans de profondes méditations, reste dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux Muses? dans le second tableau, ne sera-t-il pas nécessité à peindre l'esprit sous les traits du dieu de la raillerie, c'est-à-dire, sous la figure d'un homme qui considère tout avec un ris malin et un œil moqueur? Or, ces deux portraits, si différens, nous donneroient assez exactement la différence de l'esprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'observerai que, dans chaque siecle, un peintre ingénieux donneroit à l'esprit une physionomie différente; et que la suite allégorique de pareils portraits seroit fort agréable et fort curieuse pour la postérité qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'estime ou du mépris que, dans chaque siecle, l'on a dû accorder à l'esprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII.

De l'esprit juste (1).

POUR porter, sur les idées et les opinions différentes des hommes, des jugemens toujours justes, il faudroit être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement; il faudroit avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connoissance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout savoir. Personne ne sait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, et enfin de toutes les beautés de style; mais il est mauvais juge de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connoisseur en cette dernière partie; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à-propos, ni de cette force de sentiment, d'où dépend la vérité ou la fausseté des caractères tragiques, et le premier mérite des pièces. Je dis le premier mérite, par ce

(1) Dans un sens étendu, l'esprit juste seroit l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

que l'utilité réelle, et, par conséquent, la principale beauté de ce genre, consiste à peindre fidèlement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc, proprement, de justesse d'esprit, que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, sans confondre le génie et l'esprit étendu et profond avec l'esprit juste, s'empêcher d'avouer que cette dernière sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux, lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées, où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons; où pour bien voir, il faut voir beaucoup; et où la justesse de l'esprit dépend de son étendue : aussi n'entend-on communément par *esprit juste*, que la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes et quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition, l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain : cependant il mérite quelque estime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admises, en tire des conséquences toujours justes et quelquefois neuves, est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même, en général, plus estimé des gens médiocres, que ne le sera l'esprit supérieur, qui, rappellant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus, et les transportant dans des régions

inconnues, doit à la fois fatiguer leur paresse et blesser leur orgueil.

Au reste, quelques justes que soient les conséquences qu'on tire, ou d'un sentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'esprit juste, l'on ne sera jamais cité que comme un fou, si ce sentiment ou ce principe paroît, ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il pissoit, il submergeroit tout le Bisnagar. En conséquence, ce vertueux citoyen, préférant le salut de sa patrie au sien propre, retenoit toujours son urine; il étoit prêt à périr, lorsqu'un médecin, homme d'esprit, entre tout effrayé dans sa chambre: *Narsingue* (1), lui dit-il, *est en feu; ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots le bon Indien pisse, raisonne juste, et passe pour fou.

Un autre homme, sans doute attaqué des mêmes vapeurs, comparoit un jour le petit nombre des élus au nombre prodigieux d'hommes que le péché précipite journellement dans l'enfer. Si l'ambition, l'avarice, la luxure, *se disoit-il à lui-même*, nous portent à tant de crimes, que n'en commet-on, du moins, quelques-uns qui soient utiles aux hommes? pourquoi ne pas donner la mort aux enfans avant l'age du péché? par ce crime, je peuplerois le ciel de bienheureux: j'offenserois, sans doute, l'éternel,

(1) Capitale du Bisnagar.

je m'exposerois à tomber dans l'abîme de l'enfer. Mais enfin je sauverois des hommes, je serois le *Curtius* qui se jette dans le gouffre pour le salut de Rome. L'assassinat fut la conséquence juste qu'il tira de ce raisonnement (1).

(1) Il arriva, dit-on, il y a quelques années en Prusse, un fait à-peu-près pareil. Deux hommes fort pieux, vivoient dans l'amitié la plus intime : l'un d'eux fait ses dévotions, rencontre son ami; au sortir de l'église, il lui dit : *Je crois, autant qu'un chrétien peut le croire, être en état de grace... Quoi !* lui répond son ami, *dans cet état vous ne craindriez donc pas la mort ? je ne pense pas*, reprend-il, *pouvoir être en meilleure disposition*. Ce mot échappé, son ami le frappe, le tue, et ce meurtre lui paroît la conséquence juste du sentiment d'une foi vive et d'une amitié sincere. Les esprits justes pouvoient regarder l'usage où l'on étoit autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause, par la voix des armes, comme un usage très-bien établi. Il leur paroissoit la conséquence juste de ces deux propositions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, et Dieu ne peut pas permettre l'injustice.* « S'il s'élevoit une dispute sur la propriété d'un fonds, sur » l'état d'une personne, si le droit n'étoit pas bien clair de part et » d'autre, on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'empereur » Othon, vers l'an 968, ayant consulté les docteurs pour savoir » si en ligne directe la représentation devoit avoir lieu, comme ils » étoient de différens avis, on nomma deux braves pour décider ce » point de droit : l'avantage étant demeuré à celui qui soutenoit » la représentation, l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'ave- » nir ». *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome XV.*

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'académie des inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces tems d'ignorance, *jugemens de Dieu*. Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui se pratiquoit ainsi: « Après quelques oraisons prononcées sur le patient, on lui lioit » la main droite avec le pied gauche, et la main gauche avec le

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme fous, ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet le théologien chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wisthou, et le Musulman, qui, d'après l'Alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un et l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? c'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux missionnaires, l'exemple et la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands sont la loi des petits. Ce Chinois et ce Musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *fous de la folie commune.* Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise : celui-là

» pied droit, et dans cet état on le jettoit à l'eau : s'il surnageoit, » on le traitoit en criminel; s'il enfonçoit, il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit se trouver peu de coupables, par » ce qu'un homme ne pouvant faire aucun mouvement, et son » volume étant supérieur à un égal volume d'eau, il doit nécessairement enfoncer. On n'ignoroit pas, sans doute, un prin» cipe de statique aussi simple, d'une expérience si commune; mais » la simplicité de ces tems-là attendoit toujours un miracle, qu'ils » ne croyoient pas que le ciel pût leur refuser pour leur faire con» noître la vérité ». *Ibid.*

seul est cité comme bête, qui n'est pas bête de la bêtise commune.

Certains villageois, dit-on, bâtissent un pont : ils y gravent cette inscription : LE PRÉSENT PONT EST FAIT ICI ; d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui passent au cou un nœud coulant, et le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espèce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter sérieusement les dogmes des Bonzes, des Brachmanes et des Talapoins ? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on, sans rire, voir les rois, les peuples, les ministres, et même les grands hommes se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, et montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde ? comment en parcourant les voyages, n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des sorciers et des magiciens aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu, et passer, chez la plupart des nations, pour aussi démontrée ? par qu'elle raison enfin des absurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas sur nous la même impression ? c'est qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt, c'est que personne ne répète, d'après le villageois, *le présent pont est fait ici ;* et qu'il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui l'a produit, on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Ce n'est donc point, en général, à l'absurdité d'un raisonnement, mais à l'absurdité d'une certaine espèce de raisonnement, qu'on donne le nom de *bêtise:* On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de *bête* à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres; et quelquefois l'homme de génie est, à cet égard, d'une ignorance grossière. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive, et content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves, premières et générales, d'où découle une infinité de vérités secondaires, il néglige toute autre espèce de connoissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie? il tombe dans mille erreurs, et Newton commente l'*Apocalypse.*

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux, et qui tantôt étoit obscure, et tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres, à moins qu'on n'entende ici, par *esprit*, l'aptitude à s'instruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode

d'étudier, et la distinction qu'il est à portée de faire entre une demie connoissance et une connaissance entière, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, et n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits, lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance et la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une et l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je rétrécis l'empire du génie, et montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugemens toujours vrais sur les divers objets du gouvernement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : or, ces opinions sont fausses pour la plupart, et l'esprit juste n'est donc, le plus souvent, que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut être cette sorte d'esprit suffit pour faire un bon juge ; mais jamais un grand homme. Quiconque en est doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, et ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui

lui une source d'erreurs ; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le conseiller le plus poli et le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourroit désabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a concue de lui-même, sur-tout, lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent ? c'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumières, et ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systèmatiques et de mauvaises têtes (1). O esprits justes ! leur diroit-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui, du moins, sont si supérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, et dont la découverte est peu importante ? toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui, sans doute ; parce qu'il faut ou courir, ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de vo-

(1) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est le plus souvent, dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

tre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie et de passions qui produit également les grands vices, les grandes vertus et les grands talens. Mais en êtes-vous plus recommandables ? qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier ? un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs et les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumières qu'on y répand. De ces deux manières de servir sa patrie, la dernière, qui, sans contredit, appartient plus directement au génie, est, en même tems, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne sont guères utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent sa société : au contraire les lumières nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts et les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fut-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent, sans doute, en imposer quelque tems à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent

toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, et qu'ils sont très-savans; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, et la taciturnité pour profondeur, il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, et l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit Mademoiselle Scudéry, n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (1). Il n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient long-tems dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste, qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux; qu'inspirés par l'orgueil et l'envie lorsqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la justice; personne, à cet égard, n'échappe à l'erreur: Ces méprises de sentiment sont en tous genres si générales et si fréquentes, que je crois répondre au desir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

(1) L'âne, dit à ce sujet Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

CHAPITRE IX.

Méprise du sentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumière, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentimens, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame et telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentiment : en conséquence, l'on se croit souvent animé, ou d'un sentiment unique, ou de sentimens différens de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de méprises de sentiment, et pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces méprises de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE X.

Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent.

UNE mère idolâtre son fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous

ne prenez aucun soin de son éducation, et vous ne ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puisse infiniment contribuer à son bonheur : pourquoi donc, sur ce sujet, ne consultez-vous point les gens d'esprit, et ne lisez-vous aucun des ouvrages faits sur cette matière ? c'est, repliquera-t-elle, par ce qu'en ce genre, je crois en savoir autant que les auteurs et leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumières ? ne seroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? un desir vif nous inspire toujours une salutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès considérable, on voit des procureurs, des avocats; on en consulte un grand nombre, on lit ses *factums*. Est-on attaqué de ces maladies de langueur, qui sans cesse nous environnent des ombres et des horreurs de la mort ? on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient soi-même un peu médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfans, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mère, quels seroient les motifs de ma tendresse ? parmi les peres et les mères, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie; dans leurs enfans, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander; et dans leurs enfans, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits, lorsque leur foiblesse ne les tient plus dans

sa dépendance; et l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfans ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le père ne voit en eux que des héritiers avides: et c'est la cause, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'ayeul pour ses petits-fils; il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des pères et des mères, qui, dans leurs enfans, n'apperçoivent qu'un joujou et qu'une occupation. La perte de ce joujou leur seroit insupportable: mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même? tout le monde sait ce trait de la vie de Lauzun: il étoit à la Bastille; là, sans livres, sans occupation, en proie à l'ennui et à l'horreur de la prison, il s'avise d'apprivoiser une araignée. C'étoit la seule consolation qui lui restât dans son malheur. Le gouverneur de la Bastille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (1), écrase cette araignée. Le prisonnier en ressent un chagrin cuisant; il n'est point de mère que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentimens pour des objets si dif-

(1) L'habitude de voir des malheureux, rend les hommes cruels et méchans. En vain, disent-ils, que cruels à regret, c'est le devoir qui leur impose la nécessité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la justice, peut, comme le bourreau, tuer de sang-froid son semblable, le massacreroit certainement pour son intérêt personnel, s'il ne craignoit la potence.

férens? c'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a souvent à pleurer que l'ennui et le désœuvrement où l'on tombe. Si les mères paroissent, en général, plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le seroit un père, distrait par ses affaires, ou livré aux soins de l'ambition, ce n'est pas que cette mère aime plus tendrement son fils; mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les méprises de sentiment sont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (1), dont tant de gens font parade et dont ils se croient vivement affectés, n'est, le plus souvent, en eux, qu'un effet ou du sentiment de la postéromanie, ou de

(1) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphysique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on est, en ce genre, sujet à bien des méprises de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en veut; et c'est, à cet égard, pour satisfaire et ses besoins et sur-tout sa curiosité, qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plûpart des spectateurs marquent au théâtre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces mêmes spectateurs sont si vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de sentiment, si ce ne sont les sentimens différens qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux situations? la plûpart d'entr'eux ont senti, que si l'on fait tout pour les faveurs desirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curiosité une fois satisfaite, l'on se console aisément de la perte d'une infidele, et qu'alors le malheur d'un amant est très-supportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un desir déguisé de la jouissance,

l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui et du désœuvrement,

Une pareille méprise de sentiment persuade aux dévots fanatiques, que c'est à leur zèle pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philosophes, et les persécutions qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philosophe est fausse, ou elle est vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté; vous le devez chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit St-Paul, *une obéissance aveugle, nous enseignons, nous prouvons, nous persuadons.* Dans le second cas, c'est-à-dire, si l'opinion de ce philosophe est vraie, elle n'est point alors contraire à la religion: le croire, seroit un blasphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: et la vérité, dit l'abbé Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux efforts de votre esprit, et ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? ne savez-vous pas que Galilée (1) fut indignement traîné

---

(1) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans doute, animés du zèle de la religion, et furent la dupe de cette croyance. J'ai

dans les prisons de l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au centre du monde, que son systême scandalisa d'abord les imbécilles,

---

vouerai cependant que, s'ils s'étoient scrupuleusement examinés, et qu'ils se fussent demandé pourquoi l'église se réservoit le droit de punir, par l'affreux supplice du feu, les erreurs d'un homme, lorsque, faisant trouver au crime un asyle inviolable près des autels, elle se déclaroit, pour ainsi-dire, la protectrice des assassins? s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même église, par sa tolérance, sembloit favoriser les forfaits de ces peres qui mutilent, sans pitié, l'enfant que, dans les temples, les concerts et sur le théâtre, ils dévouent au plaisir de quelques oreilles délicates? et qu'enfin ils eussent apperçu que les ecclésiastiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues et cherement gagées dans les églises: alors ils seroient nécessairement convenus que le zele de la religion n'étoit pas l'unique sentiment qui les animoit. Ils auroient senti qu'ils ne faisoient du temple le réfuge du crime, que pour conserver, par ce moyen, un plus grand crédit sur une infinité d'hommes, qui respecteroient dans les moines, les seuls protecteurs qui pussent les soustraire à la rigueur des loix; et qu'ils ne punissoient dans Galilée, la découverte d'un nouveau systême, que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroissant plus instruit que les ecclésiastiques, pouvoit diminuer leur crédit sur le peuple. Il est vrai que, même dans l'Italie, l'on ne se rappele qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedatto Menzini. Ce poëme, imprimé et vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adresse aux inquisiteurs qui condamnerent Galilée: « Quel étoit, leur dit-il, votre aveuglement, lorsque vous traînâtes » indignement ce grand homme dans vos cachots? est-ce là cet » esprit pacifique que vous recommande le saint apôtre qui mou» rut en exil à Patmos? non: vous fûtes toujours sourds à ses

et leur parut absolument contraire à ce texte de l'écriture : *Arrête-toi, soleil ?* Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion et l'opinion que vous condamnez ? qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la religion, du moins ses ministres, à la haine qu'excite la persécution ? pourquoi, toujours empruntant le secours de la force et de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, et priver l'humanité des lumières utiles qu'ils peuvent lui procurer ?

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes et l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (1). Mais, direz-vous, quelles

» préceptes. Persécutons les savans : telle est votre maxime. Orgueilleux humains, sous un extérieur qui ne respire que l'humilité, vous qui parlez d'un ton si doux, et qui trempez vos mains dans le sang, quel démon funeste vous introduisit parmi nous ? »

(1) Si le même dévot fanatique, doux à la chine et cruel à Lisbonne, prêche, dans les divers pays, la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant ; comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'évangile ; et ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire ?

sont donc les divinités qui m'inspirent? la paresse et l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude et sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles; mais qui, philosophiquement démontrés, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, et qui le souleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse et ce même orgueil qui, se déguisant (1) à ses yeux sous l'apparence du zèle (2), en font le persécuteur des hommes éclai-

(1) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend, en soi, le desir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médisance pour amour de la vérité, et l'humeur pour un zele louable. Aussi, la plûpart de ces passions s'allient-elles assez communément avec la bigoterie.

(2) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de disposer des trônes, s'imaginoient aussi être animés du pur zele de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif secret d'ambition se mêloit à la sainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois, étoit de consacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or, les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faisoit trouver à son gré, dans tous les princes qui lui déplaisoient.

rés, et qui, dans l'Italie, l'Espagne et le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots et dressé les bûchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil si redoutable dans le dévot fanatique, et qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-Haut, pérsécuter les hommes de génie, arme quelquefois contr'eux les gens en place.

A l'exemple de ces Pharisiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs décisions, que de vizirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! induits à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes, il n'est point de vizir qui ne prenne son intérêt pour l'intérêt de la nation; qui ne soutienne, sans le savoir, qu'humilier son orgueil, c'est insulter au public; et que blâmer sa conduite, avec quelque ménagement qu'on le fasse, c'est exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même; et, dans ce jugement, c'est l'intérêt de votre orgueil, et non l'intérêt général, que vous consultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il est vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occasionne une mauvaise administration? la législation, qui, de toutes les sciences, est la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfectionner par les mêmes moyens ? c'est en éclairant les erreurs des Aristote, des Averroës, des Avicenne, et

de tous les inventeurs dans les sciences et les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts et ces mêmes sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'administration du voile du silence, c'est donc s'opposer aux progrès de la législation, et, par conséquent, au bonheur de l'humanité. C'est ce même orgueil, masqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commise, le divan doit toujours la soutenir, et que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, si le bien public est l'objet que se proposent tout prince et tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à soutenir une sottise ? l'axiome que vous établissez ne signifie donc rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis; je ne veux pas qu'en montrant au prince la nécessité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste, il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espèce. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en est pour qui les autres ne soient, pour ainsi-dire, que des corps diaphanes, et qui lisent également bien, et dans leur intérieur, et dans l'intérieur d'autrui, le nombre en est petit. Pour se connoître, il faut s'observer, faire une longue étude de soi-même. Les moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen, et la plûpart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement

contre les singularités de quelques hommes d'esprit, que de gens ne se croient uniquement animés que de l'esprit de justice et de vérité! Cependant, leur diroit-on, pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne? un homme joue le singulier? riez-en, à la bonne heure: c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en userez-vous pas de même avec un homme d'esprit? c'est que sa singularité attire l'attention du public: or, son attention une fois fixée sur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, et votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret, et du respect que vous affectez pour l'usage, et de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être: L'extraordinaire frappe; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit; le mérite simple et modeste en est moins estimé? et c'est une injustice dont je le venge, en décriant la singularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas? en général, les hommes supérieurs y sont peu sujets; un caractère paresseux et méditatif peut avoir de la singularité; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier, de quelle activité faut-il être doué? quelle connoissance du monde faut-il avoir, et pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende, ni méprisables, ni

odieux aux autres hommes, et pour adapter ce ridicule à notre caractère, et le proportionner à notre mérite? car enfin, ce n'est qu'avec une telle dose de génie, qu'il est permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette dose? il faut en convenir; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous sert. Lorsqu'Enée descend aux enfers, pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes, ce héros se pourvoit, par le conseil de la Sybille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du Cerbere. Qui sait si, pour appaiser la haine de ses contemporains, le mérite ne doit pas aussi jetter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule? la prudence l'exige, et même l'humanité l'ordonne. S'il naissoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes sottises, adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, et qu'elle a pourvu chaque homme de la dose de défauts suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice, se déchaîne contre les ridicules des gens d'esprit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossière et qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faisant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que les gens d'esprit sont fous, et que lui seul est sage, est une singularité toujours très-propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'es-

prit, par exemple, s'habille d'une manière singulière, la plûpart des hommes qui ne distinguent point la sagesse de la folie, et ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou, ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, qu'elle célébrité ne lui donneront-ils pas ? on ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, et peut-être même, sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son insû, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas, lui diroit volontiers l'homme d'esprit ? que ta haine me fait d'amis ! le public ne s'est pas longtems mépris sur les motifs de ton aigreur : c'est l'éclat de ma réputation, et non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le singulier, mais tu sais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit : ton instinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà qu'elle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité (1). Tu res-

(1) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent :

sembles

semblables à ces femmes contrefaites, qui criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau et propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent pas que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché ; ce n'est que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute sa cour, on avoit servi le souper dans un vestibule, et ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée : la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, et tombe sur un gazon. Au moment de sa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés ; c'étoit le premier ministre du duc : Ah ! monsieur, lui dit-elle, que vous me

---

Nous fuyons les gens d'esprit, c'est mauvaise compagnie ; ce sont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'église, la cour, la magistrature, la finance, ne fournissent pas moins d'hommes répréhensibles que les académies. la plûpart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des fripponneries. D'ailleurs, le desir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert, à cet égard, de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelqu'acte de vertu. Mais, en les supposant même aussi frippons que les sots, les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur ; mais le sot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit ? c'est que leur présence humilie, et qu'on prend en soi pour amour de la vertu, ce qui n'est qu'aversion pour les hommes supérieurs.

rassurez ! et que j'ai de graces à vous rendre ! je craignois d'avoir fait une impertinence : *Eh ! madame, qui pourroit y tenir*, repond le ministre ? *mais dites-moi, étoit-elle bien grosse ?* Ah ! monsieur, elle étoit affreuse. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi ?* Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? *Eh quoi !* reprit-il, *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? allez, madame, vous êtes une folle, je croyois que c'étoit une chauve-souris.* Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; et dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plûpart de nos méprises de sentiment. Mais, comme c'est sur-tout en matière de conseils que cette méprise est plus facilement apperçue, après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous mêmes, il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des conseils.

TOUT homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit; la plûpart des gens le croient sur sa parole, et leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent. Il seroit cependant très-facile de se détromper sur ce point; car enfin, on aime peu de gens, et l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source? dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage, et beaucoup plus sage que son voisin : tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous consulte nous est agréable : c'est un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occasions l'intérêt du consultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos sentimens, de parler de nous, d'en parler beaucoup, et d'en parler en bien? aussi n'est-il personne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant, il nous quitte ordinairement, sans être instruit ni éclairé; et nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est donc, presque toujours, la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondoit à un de ces conseillers empressés:

Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger? Si c'étoit, en effet, l'amitié seule qui donnât des conseils, cette passion, comme toute passion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand et comment l'on doit conseiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conseil ne soit très-utile. Un avocat, un médecin, un philosophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellens avis. Dans tout autre cas, le conseil est inutile; souvent même il est ridicule; par ce qu'en général, c'est toujours soi qu'on propose pour modèle. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré, et lui propose ses vues et ses projets: Abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous exposez point à des dangers, à des chagrins sans nombre, et livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des passions et des caractères différens, si j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre avis: mais il s'agît, mes passions données, mon caractère formé, et mes habitudes prises, d'en tirer le meilleur parti possible pour mon bonheur. C'est sur ce point que je vous consulte. En vain ajouteroit-il que, le caractère une fois formé, il est impossible d'en changer; que les plaisirs d'un homme modéré seroient insipides pour un ambitieux; et que le ministre disgracié meurt d'ennui. Quelques raisons qu'il allegue, l'homme modéré lui repétera toujours: *Il ne faut pas être ambi-*

tieux. Il me semble entendre un médecin dire à son malade : *Monsieur, n'ayez pas la fièvre*. Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les consulte sur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout spectacle, toute assemblée de femmes et tout amusement frivole ; occupez-vous de votre fortune : imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je suis encore très-sensible au plaisir ; j'aime les femmes avec fureur, comment y renoncer ? vous sentez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise, un vieillard ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus, est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir, le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans sa jeunesse, se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer, qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, et qui lui-même disparoît bientôt à leurs yeux. Qui considere l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modèle, croit voir des nageurs répandus sur un grand lac, et qui, emportés par des courans divers, levent la tête au-dessus de l'eau, et se crient les uns aux autres : C'est moi qu'il faut suivre, et c'est-là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un rocher, d'où il contemple leur folie : Ne

voyez-vous pas, dit le Sage, qu'entraînés par des courans contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? conseiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'est ordinairement ne rien dire, sinon; J'agirois de cette manière, je dirois telle chose. Aussi ce mot de Moliere : *Vous êtes orfevre, monsieur Josse*, appliqué à l'orgueil de se donner pour exemple, est-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'est point de sot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand esprit (1). Il me semble voir le chef des Natchès (2), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, et du doigt marque au soleil son frère, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte, peut, sans doute, se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité : mais comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte ? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt ? c'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on

(1) Qui n'est point écuyer, ne donne point de conseil sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale : sans l'avoir étudiée, on s'y croit très-savant, et en état de conseiller tout le monde.

(2) Peuples sauvages.

les décide, et qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore : il sait que, dans tout autre cas, et lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment et du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même? si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur? qui sait si, le caractère formé et les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paroît le plus fou? tout le monde sait cette réponse d'un fameux oculiste : un paysan va le consulter; il le trouve à table, buvant et mangeant bien: *que faire pour mes yeux?* lui dit le paysan. *Vous abstenir de vin*, reprend l'oculiste. *Mais il me semble*, reprend le paysan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, et cependant vous buvez? ... oui vraiment, c'est que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs, et qui cependant, si je l'ose dire, seroient fous de vouloir être plus sages! il est

même des hommes, et l'expérience (1) ne l'a que trop démontré, qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la Greve. Mais, repliquera t-on, il est aussi des hommes qui, faute d'un sage conseil, tombent journellement dans les fautes les plus grossières; un bon conseil, sans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus considérables encore, s'ils se livroient indistinctement aux conseils d'autrui. Qui les suit aveuglément, n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences, ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

En s'abandonnant à son caractère, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent arriere, l'on soutient, sans fatigue, l'impétuosité des mers; mais, si l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude et fatigante.

Des conseils inconsidérés ne nous précipitent que trop souvent dans les abîmes de malheurs. Aussi devroit-on souvent se rappeller ce mot de Socrate: *Puissé-je*, disoit ce philosophe, *toujours en garde*

(1) Si, comme le dit Pascal, l'habitude est une seconde et peut-être une premiere nature, il faut avouer que l'habitude du crime une fois prise, on en commettra toute sa vie.

contre mes maîtres et mes amis, conserver toujours mon ame dans une situation tranquille, et n'obéir jamais qu'à la raison, la meilleure des conseilleres! Quiconque écoute la raison est non-seulement sourd aux mauvais conseils, mais pèse encore à la balance du doute les conseils même de ces gens, qui, respectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, et, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent nous ramener. Si les conseils sont quelquefois utiles, c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même: s'il est prudent d'en demander, ce n'est qu'à ces gens sages (1), qui, connoissant la rareté et le prix d'un bon conseil, en sont et doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractère d'un homme? qu'elle connoissance ne faut-il pas avoir de ses goûts, de ses inclinations, des sentimens qui l'animent, et du degré de sentiment dont il est affecté? quelle finesse enfin pour pressentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonstances où la fortune

(1) Chaque siecle ne produit, peut-être, que cinq ou six hommes de cette espece; et cependant, en morale comme en médecine, on consulte la premiere bonne femme. On ne se dit pas que la morale, comme toute autre science, demande beaucoup d'étude et de méditation. Chacun croit la savoir, par ce qu'il n'est point d'école publique pour l'apprendre.

doit le placer, et en juger, en conséquence, si tel défaut, dont on voudroit le corriger, ne se changera pas en vertu dans les places où vraisemblablement il doit parvenir ? c'est le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conseil doit-être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnoître les conseils de l'homme sage ? oui, sans doute, il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conseils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'est comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte ; et les conseils de l'orgueil, toujours humilians, ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, est peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions, et ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on sait, on tranche sur ce qu'on ignore. 'Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi : supérieur en esprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent et croient en mes lumières : me répliquer, c'est m'offenser. Aussi, toujours plein d'un respect profond pour lui-même, qui résiste à ses conseils est un entêté auquel il faut

des flatteurs, et non des amis. Superbe, lui répondroit-on, sur qui doit tomber ce reproche, si ce n'est sur toi-même, qui t'emportes, avec tant de violence, contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes décisions, ne flattent point ta présomption? apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie que tous les hommes se reprochent réciproquement, et dont on accuse principalement les grands et les rois; chacun, sans doute, hait la louange, lorsqu'il la croit fausse? l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sincères. Sous ce titre, il est impossible de ne les point aimer, parce que chacun se croit louable et veut être loué. Qui dédaigne les éloges, souffre, du moins, qu'on le loue sous ce point. Lorsqu'on déteste le flatteur, c'est qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'est donc pas la louange, mais la fausseté qui choque. Si l'homme d'esprit paroît moins sensible aux éloges, c'est qu'il en apperçoit plus souvent la fausseté; mais qu'un flatteur adroit le loue, persiste à le louer, et mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'esprit en sera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'aux princes, tout aime la louange, et, par conséquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois supporter, avec reconnoissance, les dures représentations d'un conseiller vertueux? oui sans doute; mais ces princes

étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractère les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même passion, c'est-à-dire, des hommes qui ne leur donnassent que des conseils favorables aux peuples. Or, de pareils conseillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de sa passion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la satisfaire : une pareille liberté ne l'offense donc pas. Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter ? c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare, et lui dise : Vous êtes un sot, vous placez mal votre argent, voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire ; loin d'être révolté d'une pareille franchise, l'avare en saura gré à son auteur. En désapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'est-à-dire, dans l'objet de sa passion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à sa cour que des hommes, qui relativement à ses goûts, ses préjugés, ses vues, ses projets et ses plaisirs, pourroient l'éclairer sur l'objet de ses desirs : il ne seroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (1). Loin de lui fuiroient

(1) La plûpart des princes, dit le poète Saadi, sont si indifférens aux bons conseils ; ils ont si rarement besoin d'amis vertueux,

tous les gens vertueux. Exiger qu'il les rassemblât près de son trône, ce seroit lui demander l'impossible; et vouloir un effet sans cause. Les tyrans et les grands princes doivent se décider par le même motif sur le choix de leurs amis; ils ne différent que par la passion dont ils sont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués et flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même manière; et c'est uniquement en ce point qu'ils sont différens entre eux. L'orgueilleux n'est point exempt de ce désir : qu'elle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, et la soumission aveugle qu'il exige? il n'en est pas ainsi de l'homme sage : son amour propre ne se manifeste point d'une manière insultante; s'il donne un conseil, il n'exige point qu'on le suive. La saine raison soupçonne toujours qu'elle n'a pas considéré un objet sur toutes ses faces. Aussi l'énoncé de ses conseils est-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expressions de doute, propres à marquer la situation de l'ame. Telles sont ces phrases : *Je crois que vous devez vous conduire de telle manière ; tel est mon avis ; tels sont les motifs sur lesquels je me fonde : mais n'adoptez rien sans examen, &c.* C'est à cette ma-

que c'est toujours un signe de calamité publique, lorsque ces hommes vertueux paroissent à la cour. Aussi n'y sont-ils appelés qu'à l'extrémité, et dans l'instant où communément l'état est sans ressource.

nière de conseiller qu'on reconnoît l'homme sage ; lui seul peut réussir auprès de l'homme d'esprit : et, s'il n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres, c'est que ces derniers, souvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irrésolution et qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme, qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié, qui conseille, prend à peu près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t on à ses avis ? va-t-on même jusqu'à les mépriser ? c'est alors quelle se fait mieux connoître, et qu'après avoir fait ses représentations, elle s'écrie avec Pylade, *Allons, Seigneur, enlevons Hermionne.*

Chaque passion a donc ses tours, ses expressions et sa manière particulière de s'exprimer : aussi l'homme qui, par une analyse exacte des phrases et des expressions dont se servent les différentes passions, donneroit le signe auquel on peut les reconnoître, mériteroit sans doute infiniment de la reconnoissance publique. C'est alors qu'on pourroit, dans le faisceau de sentimens qui produisent chaque acte de notre volonté, distinguer, du moins, le sentiment qui domine en nous. Jusques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, et tomberont, en fait de sentimens, dans les erreurs les plus grossières.

CHAPITRE XII.

Du bon sens.

LA différence de l'esprit d'avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit. L'un est l'effet des passions fortes, et l'autre de l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les passions; mais aussi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumière qu'on ne doit qu'aux passions vives. Dans le courant de la vie, et dans les choses où, pour bien voir, il suffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon sens ne se trompe point. S'agit-il de ces questions un peu compliquées, où pour appercevoir et démêler le vrai, il faut quelque effort et quelque fatigue d'attention? l'homme de bon sens est aveugle: privé de courage, de cette activité d'ame et de cette attention continue qui seules pourroient l'éclairer. Le bon sens ne suppose donc aucune invention, ni, par conséquent, aucun esprit: et c'est, si je l'ose dire, où le bon sens finit que l'esprit commence (1).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon

(1) On voit que je distingue ici l'*esprit* du *bon sens*, que l'on confond quelquefois dans l'usage ordinaire.

sens soit si commun. Les hommes sans passions sont rares. L'esprit juste, qui, de toutes les sortes d'esprit, est, sans contredit, l'espèce la plus voisine du bon sens, n'est pas lui-même exempt de passions. D'ailleurs, les sots n'en sont pas moins susceptibles que l'homme d'esprit. Si tous prétendent au bons sens, et même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas sur leur parole. C'est M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la pesanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon sens, lorsqu'à cet égard l'on n'a que son défaut d'esprit pour appuyer ses prétentions.

Le corps politique est-il sain ? les gens de bon sens peuvent être appellés aux grandes places, et les remplir dignement. L'état est-il attaqué de quelque maladie ? ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elle les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal, et s'oppose au remèdes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y sont ordinairement très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent sont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places, sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particulière,

culière, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence de passions, en interceptant toutes les lumières dont les passions sont la source, leur fait en même-tems éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont en général, plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, et qui, né sensible, a, par l'âge et les réflexions affoibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur, et ce cœur s'ouvre encore aux foiblesses des autres; sa sensibilité se ranime avec eux; il jouit enfin du plaisir d'être sensible sans être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses foiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnoissance publique, ni, par conséquent, à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée, et quelquefois si utile aux particuliers, n'est pas, pour tout un peuple, une vertu si désirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don de tous le plus funeste, seroit, sans contredit, la prudence, si le ciel la rendoit

commune à tous les citoyens. Qu'est-ce, en effet, que l'homme prudent? celui qui conserve, des maux éloignés, une image assez vive, pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui seroit funeste. Or, supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation : où trouver alors des hommes qui, pour cinq sols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies? quelle femme se présenteroit à l'autel de l'hymen, s'exposeroit au mal-aise d'une grossesse, au danger d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occasionnent la mort ou la mauvaise conduite des enfans? quel homme, conséquent aux principes de sa religion, ne mépriseroit pas l'existence fugitive des plaisirs d'ici-bas; et, tout entier au soin de son salut, ne chercheroit pas, dans une vie plus austère, le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté? quel homme ne choisiroit pas, en conséquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel son salut seroit le moins exposé; ne préfèreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, et n'iroit pas enfin s'ensevelir dans un monastère (1)? c'est donc à

(1) Lorsqu'il s'agissoit, à la Chine, de savoir si l'on permettroit aux missionnaires de precher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, assemblés à ce sujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, disoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir, sa vue toute-puissante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence et à la folie que le ciel attache la conservation des empires et la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la constitution actuelle de la plupart des gouvernemens, la prudence n'est desirable que dans un très-petit nombre de citoyens; que la raison, synonyme du mot de *bon sens*, et vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'estime; que la sagesse qu'on lui suppose, tient à son inaction; et que son infaillibilité apparente n'est le plus souvent, qu'une appathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon sens, usurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de presque tous les sots qu'ils sont gens de bon sens, il en est, à cet égard, des sots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les présente sous le côté le plus avantageux, et les hommes supérieurs sous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent, en conséquence, les plus grands éloges au bon sens qu'ils placent et doivent réellement placer au-dessus de l'esprit ! en effet, chacun voulant s'estimer préférablement aux autres, et les gens médiocres se sentant plus près du bon sens que de l'esprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un

don futile; et de-là cette phrase tant répétée par les gens médiocres : *Bon sens vaut mieux qu'esprit et que génie;* phrase par laquelle chacun d'eux veut insinuer qu'au fond il a plus d'esprit qu'aucun de nos hommes célèbres.

CHAPITRE XIII.

Esprit de conduite.

L'objet commun du desir des hommes, c'est le bonheur; et l'esprit de conduite ne devroit être, en conséquence; que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en seroit-on formé cette idée, si le bonheur n'avoit presque toujours paru moins un don de l'esprit, qu'un effet de la sagesse et de la modération de notre caractère et de nos desirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissans dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du nord, et les seconds au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zône torride. A son secours, l'un appelle le calme, et l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard, sur le bonheur, n'auroit aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a, jusqu'à présent, entendu par *esprit de*

conduite, que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république romaine, et dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des graces, où les honneurs sont le prix du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même et le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernemens où les graces sont dans la main de quelques hommes dont la grandeur est indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des graces ; et, c'est moins à son esprit qu'à son caractère qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable et le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands, est un caractère pliable à toutes sortes de caractères et de circonstances. Fut-on dépourvu d'esprit, un tel caractère, aidé d'une position favorable, suffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caractères : il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune, et se concilier la bienveillance d'un grand en se faisant ou le ministre de ses plaisirs, ou son espion. Aussi le hazard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hasard qui nous fait père, époux, ami de la beauté qu'on offre et qui plait à son protecteur ; c'est le hasard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un espion. *Quiconque est sans honneur et sans humeur*, disoit le

duc d'Orléans régent, *est un courtisan parfait.* Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'est rare qu'à l'égard de l'~~homme~~ humeur.

Mais, si les grandes fortunes sont, en général, l'œuvre du hasard, et si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses et aux fripponneries presque toujours nécessaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'est fait un protecteur; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'est attiré de ces propos brusques qui déshonorent celui qui les prononce, et le forcent à devenir le protecteur de l'offensé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention et de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est apperçu qu'il pouvoit, dans la maison des gens en place, se créer la charge de plastron des plaisanteries, et vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriser et de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins, est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt, mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il se propose, une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux, qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obstacle à ses projets. Que de gens

d'esprit, en conséquence, ont joué la folie, se sont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des supérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractère se prête à cette bassesse; que d'hommes cependant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, et devoient réellement y parvenir! en effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué: or, de toutes les louanges, la plus flatteuse, sans contredit, est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité! de toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, disoit Parménion à Philotas: *ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre; et souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine secrete aux talens supérieurs (1)! l'homme médiocre

(1) Tout le monde sait ce trait d'un courtisan d'Emmanuel de Portugal. Il est chargé de faire une dépêche: le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle

est l'homme aimé. *Monsieur*, disoit un père à son fils, *vous réussissez dans le monde, et vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès : vous etes nés sans vices, sans vertus, sans caractère ; vos lumières sont courtes, votre esprit est borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reste, quelqu'avantage que procure la médiocrité, et quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit? c'est, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont se sert l'intriguant, et ne peut, presque jamais, savoir si son élévation est l'effet, ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite, ou du pur hasard. D'ailleurs, le nombre des idées nécessaires pour faire fortune, n'est point immense. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, qu'elle connoissance ne faut-il pas en avoir? l'intriguant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a besoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue et le philosophe, on trou-

du courtisan la meilleure ; il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, et court prendre congé du meilleur de ses amis : « Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour », *lui dit-il*, le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui ».

ve, à cet égard, la même différence qu'entre le courier et le géographe. Le premier sait peut-être mieux que Danville, le sentier le plus court pour gagner Versailles; mais il ne connoît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intriguant habile ait à parler en public; qu'on le transporte dans une assemblée de peuple; il y sera aussi gauche, aussi déplacé, aussi silencieux, que le seroit auprès des grands le génie supérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les siècles et de tous les pays, dédaigne la connoissance d'un certain homme en particulier. L'intriguant ne connoît donc point les hommes; et cette connoissance lui seroit inutile. Son objet n'est point de plaire au public, mais à quelques gens puissans, et souvent bornés; trop d'esprit nuiroit à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut en général, se prêter aux erreurs communes, se conformer aux usages, et ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent, dût-il en être renversé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adresse qu'il se masque, ne ressemble jamais si exactement à un sot, qu'un sot se ressemble à lui-même. On est bien plus sûr de soi, lorsqu'on prend, que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite, n'a donc que peu d'étendue : mais, en exi-

geât-il d'avantage, je dis que le public n'auroit encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intriguant se fait le centre de la nature; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout; il ne fait rien pour le bien public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir, et sur-tout à la crainte qu'il inspire; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir, semble tout-à-coup l'abandonner lorsqu'il est parvenu. Il ne s'élève aux grandes places que pour s'y déshonorer; parcequ'en effet l'esprit d'intrigue, nécessaire pour y faire parvenir, n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force, et de profondeur nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractère qui rend encore l'intriguant méprisable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwell, un homme veuille monter au trône : la puissance, l'éclat de la couronne, et les plaisirs attachés à l'empire, peuvent, sans doute, à ses yeux ennoblir la bassesse de ses menées, puisqu'ils effacent déjà l'horreur de ses crimes aux yeux de la postérité qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne

peuvent jamais lui mériter, s'il est cité dans l'histoire, que le nom de coquin ou de fripponneau, je dis qu'un pareil homme se rend méprisable, non-seulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour desirer de petites choses. Quiconque se trouve au-dessus des besoins, sans être, par son état, porté aux premiers postes, ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire, et n'a d'autre parti à prendre, s'il est homme d'esprit, que de se montrer toujours vertueux.

L'intriguant doit donc renoncer à l'estime publique. Mais, dira-t-on, il en est bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on se trompe, répondrai-je, si on le croit heureux. Le bonheur n'est point l'apanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractère avec l'état et les circonstances dans lesquelles la fortune nous place. Il en est des hommes comme des nations; les plus heureuses ne sont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation suisse! à l'exemple de ce peuple sage, l'heureux ne bouleverse point le monde par ses intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne se trouve point sur la route de l'ambitieux; l'étude remplit une partie de ses journées; il vit peu connu, et c'est l'obscurité de son bonheur qui seul en fait la sûreté. Il n'en est pas ainsi de l'intriguant; on lui vend cher les

titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur ? le sacrifice perpétuel de la volonté des petits est le seul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'osoit, il ne voudroit être honoré que par des sacrifices humains. La peine qu'endure le protégé, est un spectacle agréable au protecteur ; ce spectacle l'avertit de sa puissance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Aussi n'est-ce qu'à des attitudes gênantes que la plûpart des nations ont attaché le signe du respect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc se dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain ; et c'est de l'espérance, ce rêve consolateur des hommes éveillés et malheureux, dont il peut attendre sa félicité. Lorsqu'il est parvenu, il a donc essuyé mille dégoûts. C'est pour s'en venger, qu'ordinairement dur et cruel envers les malheureux, il leur refuse son assistance, leur fait un tort de leur misère, la leur reproche, et croit, par ce reproche, faire regarder son inhumanité comme une justice, et sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espèce d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite*, sur-tout dans ces pays entièrement despotiques, où, du plus vil esclave, on fait un vizir ; où les fortunes dépendent de la volonté du prince

et d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cause ? les motifs qui, dans ces cas, déterminent les Sultans, sont presque toujours cachés ; les historiens ne rapportent que les motifs apparens ; ils ignorent les véritables ; et c'est, à cet égard, qu'on peut, d'après Fontenelle, assurer que *l'histoire n'est qu'une fable convenue.*

Dans une comparaison de César et de Pompée, si Balzac dit, en parlant de leur fortune.

L'un en est l'ouvrier, et l'autre en est l'ouvrage.

il faut avouer qu'il est peu de Césars ; et que, dans les gouvernemens arbitraires, le hasard est presque l'unique Dieu de la fortune. Tout y dépend du moment et des circonstances dans lesquelles on se trouve placé ; et c'est peut-être, ce qui, dans l'Orient, a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les Musulmans, la destinée tient tout sous son empire ; elle met les rois sur le trône, les en chasse, remplit leur regne d'événemens heureux ou malheureux, et fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la sagesse et la folie, les vices et les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés sur les tables de lumière (1). C'est pour prou-

(1) Les Musulmans croient que tout ce qui doit arriver, jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumiere, appelée *Loub*, avec une plume de feu, appelée *Calam-azer* ; et l'écriture qui est dessus, se nomme *Caza* ou *Cadar*, c'est-à-dire, *la prédestination inévitable*.

ver ce dogme, et montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas toujours le plus malheureux, et que l'un marche au supplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable assez singulière.

Le besoin, disent-ils, assembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déserts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire pour augmenter le superflu de quelques Rajahs, est une loi injuste. Rompons avec l'injustice. Il n'est plus de traité où l'avantage cesse d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppresseurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur se tait; l'assemblée, en frémissant, applaudit à ce discours; le projet est noble, on veut l'exécuter. On se divise sur les moyens. Les plus braves se levent les premiers. La force, disent-ils, nous a tout enlevé; c'est par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché jusqu'au nécessaire au sujet même qui leur prodigue ses biens, sa vie et ses peines, pourquoi refuser à nos besoins ce que des tyrans permettent à leur injustice? aux confins de ces régions, les Bachas, par les présens qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puissance et par la crainte. Moins injustes et plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que la valeur en décide, et que nos richesses soient, du moins, le prix d'une vertu. Nous

y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force, sans courage, seme, laboure, recueille: c'est pour nous qu'il a moissonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y consentons, s'écrierent ceux qui, plus spirituels et moins hardis, craignoient de s'exposer aux dangers: mais ne devons rien à la force, et tout à l'imposture. Recevons sans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom et de l'habit de bonzes ou de bramines, et parcourons la terre; nous la verrons, empressée, fournir à nos besoins, et même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche et bas aux ames fières et courageuses. Divisée d'opinion, l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde, le Thibet et les confins de la Chine. Leur front est austère et leur corps macéré. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persuadent, divisent les familles, font déshériter les enfans, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y construit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant, pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misère et les cendres de la pénitence.

Pendant ce tems; leurs anciens et braves compa-

gnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, et partagent entr'eux le butin. Un jour où, sans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on saisit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échafaud, on le mene au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage et reconnoît, sous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étoient séparés de lui dans le désert. Le peuple, avec respect, entouroit le bramine, et le portoit dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, qu'elle différence entre nos destinées ! que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves et d'orphelins, plus enlevé de richesses à l'empire que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi, la lâcheté et l'imposture. Cependant l'on me traite de scélérat, on l'honore comme un saint : l'on me traîne à l'échafaud, on le porte dans sa pagode : l'on m'empale, on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Des qualités exclusives de l'esprit et de l'ame.

MON objet, dans les chapitres précédens, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner, dans celui-ci, s'il est des talens qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question, dira-t-on, est décidée par le fait : on n'est point à-la-fois supérieur en plusieurs genres ; Newton n'est pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géometres ; les vers de Leibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui, dans un seul art, tel que la poésie ou la peinture, ait réussi dans tous les genres. Corneille et Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'esprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause ? est-ce le tems, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différens genres ?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts et toutes les sciences ; toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connoître les ressemblances et les différences qu'ont en-

tr'eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on s'éleve en tous les genres jusqu'aux idées neuves et générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chymiste auroit donc pu devenir grand géomètre, grand astronome, grand politique, et primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclura, sans doute, que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talens et des qualités qu'on ne possede qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, et ne sont susceptible d'aucune autre espèce de passion : ceux-là peuvent exceller dans la physique, dans la jurisprudence, la géométrie, enfin, dans toutes les sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre passion ne feroit que les distraire ou les précipiter dans des erreurs. Il est d'autres hommes susceptibles non-seulement de la passion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres passions : ceux-là peuvent se faire un nom dans les divers genres, où, pour réussir, il faut émouvoir.

Tel est, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des passions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement senties : on ignore, et le langage des passions qu'on n'a point éprouvées, et les sentimens qu'elles excitent en nous. Aussi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médio-

crité. Si Fontenelle eût eu à peindre les caractères de Rhadamiste, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme seroit certainement, en ce genre, resté fort au-dessous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit; puisqu'elle seule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion, selon les circonstances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes, dans lesquels cette union se fait, n'auront jamais de grands succès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent: en ce genre, c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations, ce ne sont point les parties, c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il est capable d'un amour violent, saura, comme Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité? *Dans un âge, disoit ce philosophe, où j'étois le plus amoureux, ma maîtresse me quitte, et prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux: je vais chez elle, je l'accable de reproches, elle m'écoute, et me dit en riant:* « Fontenelle, » lorsque je vous pris, c'étoit, sans contredit, le » plaisir que je cherchois, j'en trouve plus avec un » autre. Est-ce au moindre plaisir que je dois donner la préférence? soyez juste et répondez-moi ».

Ma foi, dit Fontenelle, *vous avez raison ; et si je ne suis plus votre amant, je veux, du moins, rester votre ami.* Une pareille réponse supposoit peu d'amour dans Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On peut donc distinguer deux genres différens de sciences et d'arts, dont le premier suppose une ame exempte de toute autre passion que celle de la gloire; et le second, au contraire, suppose une ame susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talens exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On desire, en conséquence, dans les hommes, des qualités contradictoires, on leur demande l'impossible : on veut que la pierre jettée reste suspendue dans les airs, et n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que Fontenelle, contemple, sans aigreur, la méchanceté des hommes, qu'il la considère comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel ; qu'il s'élève contre le crime sans haïr le criminel, on vantera sa modération ; et, dans le même instant, on l'accusera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce desir : on veut être tou-

jours heureux, et, par conséquent, que les mêmes objets prennent, à chaque instant, la forme qui nous seroit la plus agréable. On a vu diverses perfections éparses dans différens objets ; on veut les retrouver réunies dans un seul, et goûter à-la-fois mille plaisirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la rose, la saveur de la pêche et la fraîcheur de la grenade. C'est donc l'amour aveugle du bonheur ; source d'une infinité de souhaits ridicules, qui nous fait desirer dans les hommes des qualités absolument inaliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices, il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelque étendue. C'est en indiquant, conformément à l'objet que je me propose, et les qualités absolument exclusives, et celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme, pour que l'on soit en droit de les y desirer, qu'on peut rendre à-la-fois les hommes plus éclairés et plus indulgens.

Un père veut qu'à de grands talens son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous, lui dirai-je, que vous desirez dans votre fils des qualités presque contradictoires ? sachez que, si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme, elles s'y réunissent très-rarement ; que les grands talens supposent toujours de grandes passions ; que les grandes passions sont le germe de mille écarts ; et qu'au contraire, ce qu'on appelle *bonne conduite* est presque toujours l'effet de

l'absence des passions, et, par conséquent, l'appanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand, en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands hommes? pourquoi tant de petits Catons, si merveilleux dans leur première jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé; que des esprits médiocres? par quelle raison enfin tout est il plein de jolis enfans et de sots hommes? c'est que, dans la plupart des gouvernemens, les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Eh bien! je consens, dira le père, que mon fils en soit animé: il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce désir est hasardeux? c'est vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, et savoir ce que vous desirez le plus dans votre fils, ou de grands talens, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence? croyez qu'un caractère passionné seroit pour votre fils un don funeste, sur-tout chez les peuples, où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu; étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, repliquera le père, renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite? oui, sans-doute. Si vous ne pouvez vous y ré-

foudre, rendez-lui des passions; tâchez de les diriger aux choses honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, et quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné; et c'est le hasard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts; si les sciences conservent sur eux quelqu'empire, et si quelquefois ils tiennent une conduite sage; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés, que leur naissance, leur caractère, leurs dignités et leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite de ceux-ci, est presque entièrement soumise à l'empire du hasard; selon les circonstances dans lesquelles il les place, et le moment qu'il marque à leur naissance, leurs qualités se changent en vices ou en vertus. Le hasard en fait, à son gré, des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de Voltaire, César dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je serois leur vengeur.*

Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'esprit, du courage, de la prudence et de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un Marius (1); à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

---

(1) Lu-cong-pang, fondateur de la dynastie des Han, fut d'abord chef de voleurs : il s'empare d'une place, s'attache au service de

Qu'un homme hardi, entreprenant et capable d'une résolution désespérée, naisse au moment où, ravagé par des ennemis puissans, l'état paroît sans ressource; si le succès favorise ses entreprises, c'est un demi-dieu: dans tout autre moment, ce n'est qu'un furieux ou un insensé.

C'est à ces termes si différens que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le père dont les enfans sont susceptibles de ces passions fortes qui, si souvent, changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit et de leur caractère avec la place qu'ils occupent qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des services importans, ne peuvent se rendre utiles à l'univers, se couronner de gloire, ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens, et qui n'eût droit à leur reconnoissance, s'il étoit précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que Lafontaine a dit :

> Un Roi prudent et sage
> De ses moindres sujets sait tirer quelque usage.

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il

T-cou, devient général des armées, défait les T-sins, se rend maître de plusieurs villes, prend le titre de roi, combat, désarme les princes révoltés contre l'empire : par sa clémence, plus que par sa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, est reconnu empereur, et cité dans l'histoire des Chinois, comme un de leurs princes les plus illustres.

vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit; de plus il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur, donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse : l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours suspecte; le frippon, toujours agité de remords et de craintes, est sans cesse en action. La vigilance, dit Rousseau, est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place; elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant-mieux, l'assiduité sera la vertu de sa maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; et je conclurai, de ce que j'ai dit ci-dessus, qu'un père, en exigeant qu'aux plus grands talens, ses fils joignent la conduite la plus sage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, et qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuste envers les despotes que le père envers ses fils, dans tout l'Orient est-il un peuple qui n'exige de ses Sultans, et beaucoup de vertus, et sur-tout beaucoup de lumières? Cependant quelle demande plus injuste? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumières sont le prix de beaucoup d'études et de méditations? L'étude et la méditation sont une peine : l'on fait donc tous ses efforts pour s'y soustraire; l'on doit donc céder à sa paresse, si l'on n'est animé d'un motif assez puissant pour en

triompher. Quel peut être ce motif? le desir seul de la gloire. Mais ce desir, comme je l'ai prouvé dans le troisième discours, est lui-même fondé sur le desir des plaisirs physiques, que la gloire et l'estime générale procurent. Or, si le Sultan, en qualité de despote, jouit de tous les plaisirs que la gloire promet aux autres hommes, le Sultan est donc sans desirs; rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire; il n'a donc point de motif suffisant pour pour se risquer à l'ennui des affaires, et s'exposer à cette fatigue nécessaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumières, c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source, et demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine: on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'éleve à l'empire, a pour ses successeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illustrer, n'ayant point les motifs puissans de leur père, s'endorment sur le trône; et, dès la troisième génération, la plûpart en descendent, sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (1): Li-t-ching, homme d'une naissance obscure, prend les armes contre l'Empereur T-cong-ching, se met à la tête des mécontens, leve une armée, marche à Pékin, et le surprend. L'Impératrice et les Reines

(1) *Voyez l'histoire des Huns, par Guignes, tome 1 page 74.*

s'étranglent ; l'Empereur poignarde sa fille ; il se retire dans un endroit écarté de son palais ; c'est là qu'avant de se donner la mort il écrit ces paroles sur un pan de sa robe : *J'ai regné dix-sept ans ; je suis détrôné, et je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, justement irrité de mon indolence. Je ne suis cependant pas le seul coupable ; les grands de ma cour le sont encore plus que moi ; ce sont eux qui, me dérobant la connoissance des affaires de l'empire, ont creusé l'abyme où je tombe. De quel front oserai-je paroître devant mes ancêtres ? comment soutenir leurs reproches ? O vous ! qui me réduisez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pièces, j'y consens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il est innocent, et déjà assez malheureux de m'avoir eu si long-tems pour maître.* Mille traits pareils, répandus dans toutes les histoires, prouvent que la molesse commande à presque tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'atmosphère, répandue autour des trônes despotiques et des souverains qui s'y asseyent semble remplie d'une vapeur léthargique qui saisit toutes les facultés de leur ame. Aussi ne compte-t-on guères parmi les grands Rois que ceux qui se fraient la route du trône, ou qui se sont long-tems instruits à l'école du malheur. On ne doit ses lumières qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats sont-ils, en général, plus habiles que les despotes les plus puissans ? c'est

qu'ils ont, pour ainsi dire, encore leur fortune à faire; c'est qu'ils ont, avec de moindres forces, à résister à des forces supérieures; c'est qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de se voir dépouillés; c'est que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs sujets, doit les éclairer sur les diverses parties de la législation. Aussi sont-ils, en général, infiniment plus occupés du soin de former des soldats, de contracter des alliances, de peupler et d'enrichir leurs provinces. Aussi pourroit-on, conséquemment à ce que je viens de dire, dresser, dans les divers empires de l'Orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins absolue qu'ils auroient sur leurs sujets, c'est-à-dire à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table, une fois calculée et comparée à l'observation, donneroit certainement des résultats assez justes; les Sofis et les Mogols y seroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides; par ce que, sauf des circonstances singulières, ou le hasard d'une bonne éducation, les plus puissans d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'Orient s'occupe du bonheur de ses peuples, que, d'une main forte et d'un bras

assuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce seroit, avec le bras de Ganimede vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à son Sultan : de quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, sans injustice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaisirs, pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes successeurs et moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puissance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le sais. Exiger que, sourd à la voix de ma paresse, au cri de mes passions, je les sacrifie à tes intérêts, c'est vouloir le renversement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la justice ? L'homme amoureux de l'estime publique, diras-tu, use autrement de son pouvoir ; j'en conviens. Mais que m'importe à moi l'estime publique et la gloire ? Est-il un plaisir accordé aux vertus et refusé à la puissance ? D'ailleurs les hommes passionnés pour la gloire sont rares, et ce n'est pas une passion qui passe jusqu'à leurs successeurs. Il falloit le prévoir, et sentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le souverain au sujet, et que tu séparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le sceptre du despotisme ; lâche, qui n'oses me l'arracher, sois à la fois puni de ton imprudence et de ta lâcheté :

sache que si tu respires, c'est que je le permets : apprends que chaque instant de ta vie est une grace. Vil esclave, tu nais, tu vis pour mes plaisirs. Courbé sous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la misère, meurs ; je te défends jusqu'à la plainte : telle est ma volonté.

Ce que je dis des Sultans peut, en partie, s'appliquer à leurs ministres ; leurs lumières sont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les déposer, les grands talens leur sont nécessaires ; ils en acquièrent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit, ni considération, ils se livrent à la paresse, et se contentent de l'espèce de mérite qui fait fortune à la cour, mérite absolument incompatible avec les grands talens, par l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des courtisans et l'intérêt général. Il en est, à cet égard, des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser, à la fois, à la gloire et aux pensions. Avant de composer, il faut presque toujours opter entre l'estime publique et celle des courtisans. Il faut savoir que, dans la plûpart des cours, et surtout dans celles de l'Orient, les hommes y sont, dès l'enfance, emmaillottés et gênés dans les langes du préjugé et d'une bienséance arbitraire ; que la plûpart des esprits y sont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît et vit habituellement près des trônes despotiques ne peut, à

cet égard, échapper à la contagion générale, et qu'il n'a jamais que de petites idées.

Aussi le vrai mérite vit-il loin des palais des Rois. Il n'en approche que dans ces tems malheureux où les princes sont forcés de les appeller. Dans tout autre instant, le besoin seul pourroit attirer à la cour les gens de mérite; et, dans cette position, il en est peu qui conservent la même force, la même élévation d'ame et d'esprit. Le besoin est trop près du crime.

Il résulte, de ce que je viens de dire, que c'est exactement demander l'impossible, que d'exiger de grands talens de ceux qui, par leur état et leur position, ne peuvent être animés de passions fortes. Mais, que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours? on crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux : et l'on veut, à la fois, que les citoyens soient échauffés de l'amour de la patrie, et qu'ils voient en silence les malheurs qu'occasionne une mauvaise législation? on ne sent pas que c'est exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorsqu'on enlève sa cassette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens sages ne peuvent jamais être que des gens indifférens au bien public, et, par conséquent, des hommes sans vertus. C'est, comme je vais le prouver dans le chapitre suivant, avec une injustice pareille qu'on demande aux hommes des talens et des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire inalliables.

CHAPITRE XV.

De l'injustice du public à cet egard.

On exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de son cheval, soit aussi-bien tourné qu'un danseur de l'opéra : on voudra qu'un philosophe, uniquement occupé d'idées fortes et générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui soit supérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épistolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une manière agréable. On ne sent pas que c'est demander la réunion des talens presque exclusifs; et qu'il n'est point de femme d'esprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait, à cet égard, une grande supériorité sur les philosophes les plus célèbres. C'est avec la même injustice qu'on exige qu'un homme qui n'a jamais lu ni étudié, et qui a passé trente ans de sa vie dans la dissipation, devienne tout-à coup capable d'étude et de méditation : on devroit cependant savoir que c'est à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer; que cette même capacité se perd lorsqu'on cesse d'en faire usage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail et de l'application, se trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'administration, mille objets différens

férens passeront rapidement devant lui : s'il ne peut jetter sur chaque affaire qu'un coup d'œil superficiel, il faut, par cette seule raison, qu'au bout d'un certain tems cet homme devienne incapable d'une longue et forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale et de la politique; à découvrir, par exemple, jusqu'à quel degré le luxe est utile, quels changemens ce luxe doit apporter dans les mœurs et les états, quelle espèce de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, et la rendre à la fois riche au-dedans et redoutable au-dehors. Pour résoudre de pareils problêmes, il faut le loisir et l'habitude de méditer. Or, comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter? on ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, et qui, dans les matières débattues par les politiques et les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, et soit assez fertile en expédiens pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit, à ce genre d'esprit, joindre un caractère ferme, une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnoissant des biens que lui font les gens en pla-

ce : ingrat par ignorance, il ne sait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien et triompher des obstacles que l'intérêt personnel (1) met au bonheur général. Aussi le courage éclairé par la probité est-il le principal mérite des gens en place. Vainement se flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoissances; ils ne peuvent en avoir de profondes que sur les matières qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois: or ces matières sont nécessairement en petit nombre. Qu'on suive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui se destinent aux grandes places. Ils sortent à seize ou dix-sept ans du college, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices; ils passent deux ou trois ans tant dans les académies qu'aux

---

(1) Au moment qu'on venoit de nommer un ministre, un des premiers commis de Versailles, homme de beaucoup d'esprit, lui dit : « Vous aimez le bien, vous êtes maintenant à portée de le » faire. On vous présentera mille projets utiles au public; vous en » desirerez la réussite : gardez-vous cependant de rien entreprendre, » avant d'examiner si l'exécution de ces projets demande peu de » fonds, peu de soin et peu de probité. Si l'argent qu'exige la réus- » site d'un de ces projets, est considérable, les affaires qui vous » surviendront, ne vous permettront pas d'y appliquer les fonds » nécessaires, et vous perdrez votre mise. Si le succès dépend de » la vigilance et de la probité de ceux que vous emploierez, crai- » gnez qu'on ne vous force la main sur le choix des sujets : son- » gez, d'ailleurs, que vous allez être entouré de frippons; qu'il » faut un coup-d'œil bien sûr pour les reconnoître; et que la pre- » miere, mais en même tems la plus difficile science d'un ministre, » est la science des choix ».

écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais consacrer tout son tems à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de-là au gouvernement d'une province, où, surchargés par le détail journalier, et fatigués par les audiences, ils n'ont pas le tems de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures, et ne se trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines, et dans lesquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce et les mœurs des peuples, seroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur ce sujet. C'est par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre; parce que c'est principalement en eux qu'on desire des talens et des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice; l'une, comme je l'ai dit plus haut, est l'amour aveugle de notre bonheur; et l'autre, c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour excessif de gloire qui le rendoit avide de toute espèce de succès? qui ne s'est point

moqué de l'ardeur avec laquelle, si l'on en croit Dumaurier (1), il desiroit la canonisation, et de l'ordre donné, en conséquence, à ses confesseurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortellement? enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même instant, épris du desir d'exceller dans la poésie comme dans la politique, ce cardinal faisoit demander à Corneille de lui céder le *Cid*! C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ses grands talens pour l'administration. Si depuis l'on n'a point vu de ministre prétendre à tant de sortes de gloire, c'est que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un seul desir, l'action des passions fortes, et s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire se contente d'une seule espèce de succès, lorsqu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres, c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espèce de fruits. Quiconque aime fortement la gloire sent intérieurement que la la réussite des projets politiques dépend quelquefois du hasard, et souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus personnelle. Or, sans une morgue ridicule et stupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aspiré les plus grands princes et les plus grands héros. La plu-

(1) *Voyez ses mémoires, pour servir à l'histoire de la Hollande, à l'article de Grotius.*

part d'entre eux, non contens de s'immortaliser par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits, et du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerrière ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu? ces grands hommes aimoient la gloire; et l'on n'en est point avide, sans desirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les histoires! ce sont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, César, Cicéron, Auguste, Trajan, les Antonins, Comnene, Elisabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montécuculi, du Guai-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs têtes de différentes espèces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'administration du monde, trouvoient encore le tems de penser et d'écrire, c'est, répondrai-je, que les affaires sont courtes, lorsqu'on ne s'égare point dans le détail, et qu'on les saisit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point composé, tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres, et tous ont dû nécessairement le protéger, parce que, tous amoureux de la gloire, ils savoient que ce sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-Quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies: aussi vit-on le fier Attila lui-même

rassembler près de lui les savans dans tous les genres; le Kalife Aaron Al-Raschid en composa sa cour; et Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisoit-il pas au mérite ! sous son règne, il étoit permis de tout dire, de tout penser, et de tout écrire, parce que les écrivains frappés de l'éclat de ses vertus et de ses talens, ne pouvoient être que ses panégyristes: bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raison contraire, imposoient silence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte et les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même desir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit, sans doute, possible d'unir plus de modestie aux talens : ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature; mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut, et l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle se plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, sous lequel elle peut les présenter au public. On ne se rappele point assez souvent qu'il en est des hommes comme de leurs ouvrages; qu'il faut les juger sur leur ensemble; qu'il

n'est rien de parfait sur la terre ; et que, si l'on désignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus et les défauts de son esprit et de son caractère, il n'est point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes sont comme ces mines riches, où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux se dît quelquefois à lui-même : s'il m'étoit possible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi qui ne suis purement qu'une mine de plomb ? mais l'envieux sera toujours sourd à de pareils conseils. Habile à saisir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accusés de n'être pas, dans leurs manières, aussi agréables que les hommes du monde ? il ne veut pas se rappeler, comme je l'ai dit ci-devant, que, semblables à ces animaux qui se retirent dans les déserts, la plûpart des gens de génie vivent dans le recueillement ; et que c'est dans le silence de la solitude que les vérités se dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonstances, et qui contemple les objets sous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'esprit, ni les qualités, ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François ressemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, et beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? c'est que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, et la res-

semblance des objets qu'on leur présente, ont entr'elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets et mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'est exiger les contradictoires, c'est demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injustices de cette espèce ne fait-on pas aux hommes de génie! combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le tems même qu'ils faisoient preuve de la plus haute sagesse? Ce n'est pas que les gens de génie, comme le dit Aristote, n'aient souvent un coin de folie. Ils sont, par exemple, sujets à mettre trop d'importance (1) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes passions, que suppose le génie, peuvent quelquefois les égarer dans

(1) Souvent ils ont pour eux une estime exclusive. Parmi ceux-là même qui ne se distinguent que dans les arts les plus frivoles, il en est qui pensent, qu'en leur pays, il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet, un mot assez plaisant, attribué à Marcel. Un danseur anglois fort célebre arrive à Paris, descend chez Marcel: « Je viens, lui » dit-il, vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens » de notre art; souffrez que je danse devant vous, et que je pro» fite de vos conseils.... Volontiers, lui dit Marcel. » Aussi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles et fait mille entrechats. Marcel le regarde, et s'écrie tout-à-coup: « Monsieur, l'on saute dans les » autres pays, et l'on ne danse qu'à Paris; mais, hélas! l'on n'y » fait que cela de bien. Pauvre royaume! »

leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumières. Les hommes froids, sans passions et sans talens, ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut persuader, qu'avant de prendre un parti ils en calculent, les jetons en main, les avantages et les inconvéniens : il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fussent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion; et l'expérience nous apprend qu'ils le sont toujours par le sentiment, et qu'à cet égard les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer; il se met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun risque, il en est sûr; il sait que, dans ce cas, la peur est tout-à-fait déraisonnable; il se le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus sur lui; le sentiment de la crainte s'empare de son ame ; et c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquens que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'est, en effet, qu'à la foiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! quel respect ne croient-ils pas inspirer au public qui ne les laisse jouir, dans leur petite socié-

té, du titre d'hommes sensés, et ne les cite point comme fous, que par ce qu'il ne les nomme jamais? Comment peuvent-ils, sans honte, passer ainsi leur vie à l'affût des ridicules d'autrui? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, et que cet homme commette la faute la plus légère; fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant si, dans les bois, les solitudes et les dangers, la crainte a souvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagéreroit-il pas les plaisirs, comme la frayeur s'exagere les dangers? ignorent-ils qu'il n'y a proprement que soi de juste appréciateur de son plaisir; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différens; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment; et que le vouloir citer au tribunal d'une raison froide, c'est assembler la diete de l'empire pour y connoître des cas de conscience? ils devroient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, savoir quels sont les motifs qui le déterminent, c'est-à-dire, la force par laquelle il est entraîné: mais, pour cet effet, il faudroit connoître, et la puissance des passions, et le degré de courage nécessaire pour y résister. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'apperçoit bientôt que les passions seules peuvent combattre contre les passions; et que ces gens raison-

nables, qui s'en disent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de passions, pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne résistent point aux passions; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumière, mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent; et l'espèce de raison qui les guide, sur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant, sans cesse, de l'isle fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, et non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux; mais qu'on en abandonne les détails à ses goûts et à ses passions. Qui consulteroit, sur-tout, la raison, seroit, sans cesse, occupé à calculer ce qu'il doit faire, et ne feroit jamais rien; il auroit toujours sous les yeux la possibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine et l'ennui journalier d'un pareil calcul seroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous soustraire.

Au reste, quelques reproches qu'on fasse aux gens d'esprit, quelqu'attentive que soit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels et peu importans que devroit absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être insensibles à de

pareilles attaques, sentir que ce sont souvent des pièges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse, sans cesse, un crime de leurs inattentions? Ils doivent savoir que la plûpart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les désœuvrés pour en faire le travail et l'occupation de leur ennui et de leur oisiveté; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts et les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulières; que d'ailleurs cette politesse, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus et cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce sujet un fait assez plaisant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voisin un de ces désœuvrés, si importuns dans la société. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveille, s'ennuie avec lui de la manière la plus humaine, jusqu'au moment où, las de bailler dans le même lieu, notre désœuvré court ailleurs promener son ennui. Il part: l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue, il est taxé d'impolitesse; il le sait: il monte à son tour chez son ennuyé. « Monsieur, lui dit-» il, j'apprends que vous vous plaignez de moi: ce-

» pendant, vous le savez, c'est l'ennui de vous-
» même qui vous a conduit chez moi. Je vous ai
» reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas;
» c'est donc vous qui m'êtes obligé, et c'est moi,
» qu'on taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge
» de mes procédés, et voyez si vous devez mettre
» fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que
» je n'ai pas comme vous le besoin des visites, l'in-
» humanité d'ennuyer mon prochain, et l'injustice
» d'en médire après l'avoir ennuyé ». Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse! que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions et des talens incompatibles avec leurs occupations, et se surprennent à demander les contradictoites.

Un homme a passé sa vie dans les négociations; les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect: que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractère ouvert; c'est par sa franchise qu'il nous a plu: on exige, que, changeant tout-à-coup de caractère, il devienne circonspect au moment précis qu'on le desire. On veut toujours l'impossible. Il est, sans doute, un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas absolument contradictoires; je sais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées: mais c'est un miracle,

et l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractère des hommes ; que les qualités y sont liées aux défauts ; et qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, si ses jugemens sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain tems l'orgueil pénetre dans son ame, et qu'il ait la plus grande confiance en ses lumières. Il n'en sera pas ainsi, ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus et contredits dans un conseil, ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matières qu'il a mûrement examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (1) ; suspension qui, fondée sur une salutaire méfiance de nos lumières, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup-d'œil superficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il semble que la connoissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute, est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à l'un des plus

(1) Il seroit peut-être à desirer qu'avant de monter aux grandes places, les hommes destinés à les remplir composassent quelqu'ouvrage : ils en sentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à se méfier de leurs lumieres, et, faisant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

savans hommes de la Perse, comment il avoit acquis tant de connoissances: *En demandant sans peine*, répondit-il, *ce que je ne savois pas.* « Interrogeant » un jour un philosophe, dit le poëte Saadi, je le » pressois de me dire de qui il avoit tant appris: » *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne lèvent point* » *le pied sans avoir auparavant sondé avec leur* » *bâton le terrein sur lequel ils vont l'appuyer* ».

Ce que j'ai dit sur les qualités exclusives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, suffit à l'objet que je me propose. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoissance. La principale, c'est d'apprendre à tirer le meilleur parti possible de son esprit : et c'est la question que je vais traitêr dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel on est le plus propre.

POUR connoître son talent, il faut examiner, et de quelle espèce d'objets le hasard et l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, et quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entièrement dépourvu de connoissances.

Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de physique ou d'histoire, plus d'images ou de sentimens, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la physique, à la politique ou à la poésie. Est-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique? il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans la composition d'une certaine espèce de tableaux. Un poëte nait dans ces âpres climats du nord, que d'une aile rapide traversent, sans cesse, les noirs ouragans; son œil ne s'égare point dans les vallées riantes; il ne connoît que l'éternel hiver, qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne sûr des déserts arides; les échos ne lui répetent que les hurlemens des ours, il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, et des sapins, aussi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît, au contraire, sous le climat fortuné de l'Italie; l'air y est pur; la terre est jonchée de fleurs; les zéphyrs agitent doucement de leur soufle la cime des forêts odorantes; il voit les ruisseaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts et la nature s'unir pour décorer les villes et les campagnes: tout y semble fait pour le plaisir des yeux et l'ivresse des sens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, et le premier des tableaux plus fiers et plus effrayans? cependant

pendant ni l'un, ni l'autre de ces poëtes ne composeront de ces tableaux, s'ils ne sont animés d'une passion forte pour la gloire.

Les objets que le hasard et l'éducation placent dans notre mémoire, sont, à la vérité, la matière première de l'esprit ; mais cette matière y reste morte et sans action, jusqu'au moment où les passions la mettent en fermentation. C'est alors qu'elle produit un assemblage nouveaux d'idées, d'images ou de sentimens, auxquels on donne le nom de génie, d'esprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel est le nombre et qu'elle est l'espèce des objets qu'on a déposés dans le magasin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, et l'on donne volontiers le nom de passion à de simples goûts ; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passionné, lorsqu'on est animé d'un seul desir, et que toutes nos pensées et nos actions sont subordonnées à ce desir. L'on n'a que des goûts, lorsque notre ame est partagée en une infinité de desirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés ; au contraire, moins les desirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, et plus nos goûts sont vifs et prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité, ou, du moins, la prééminence d'un desir sur tous

les autres qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connoître la force, et pour cet effet examiner les degrés d'enthousiasme qu'on a pour les grands hommes. C'est, dans la première jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis : dans la première jeunesse, parce qu'alors plus susceptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite et les talens; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres; il n'en est pas ainsi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talens, pour se consoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt, et, par conséquent, n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. L'on est peu susceptible dans la première jeunesse : aussi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut-il, en général, renoncer à l'estime des hommes de son âge, et ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près son mérite; et sur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célèbre les grands hommes, que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi Cé-

sar pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre ? c'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste, c'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, et se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est proportionnée à la difficulté de réussir : or, il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, et l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carrière où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire et les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, et, par conséquent, être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de cette espèce : dans la physique, par exemple, il est des terreins incultes, et des matières sur lesquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéressans, n'ont pour ainsi dire, jetté qu'un coup d'œil superficiel. Dans ce genre, et dans tous les genres pareils, les découvertes et les succès sont à la portée de presque tous les esprits;

et ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions foibles. Qui n'est point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les sentiers détournés, et, sur-tout, éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur; et le public prévenu lui refuseroit même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte passion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'esprit. Par cette adresse, l'homme qui, foiblement passionné, a cependant contracté dans sa jeunesse quelque habitude de travail et de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'esprit, obtenir une assez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti possible de son esprit, la meilleure attention qu'on doive avoir, c'est de comparer le degré de passion dont on est animé au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque est, à cet égard, exact observateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différens genres de sciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme univer-

seulement médiocre; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit et fait souvent échouer les gens d'esprit, et qu'enfin, ce n'est que dans la première jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science : vérité importante dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, et s'oppose aux progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisième discours, est dans nos cœurs allumé par l'amour des plaisirs physiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la première jeunesse; que c'est par conséquent, au printems de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus et de talens. La force et la santé, qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immortalité; les années paroissent alors s'écouler avec la lenteur des siècles; on sait, mais l'on ne sent pas qu'on doit mourir, et l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime de la postérité. Il n'en est pas ainsi, lorsque l'âge attiédit en nous les passions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux; nous cessons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on suit encore la carrière où l'amour de la gloire

nous a fait d'abord entrer, c'est qu'on cede à l'habitude; c'est que l'habitude s'est fortifiée, lorsque les passions se sont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui, et pour s'y soustraire, on continuera de cultiver la science dont les idées familières se combinent sans peine dans notre esprit. Mais l'on sera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans? on ne fera point alors d'un grand géomètre un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymiste, d'un grand chymiste un grand politique, Qu'à cet âge on élève un homme à quelque grande place; si les idées, dont il a déjà chargé sa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe; cette place demandera peu d'esprit et de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magistrats, quelquefois trop concentrés dans la discussion des intérêts particuliers, en est-il aucun qui pût, avec supériorité, remplir les premières places, s'il ne faisoit en secret des études profondes relatives au poste qu'il peut occuper? l'homme qui néglige de faire ces études, ne monte aux places que pour s'y deshonorer. Cet homme est-il d'un caractère entier et despotique? les entreprises qu'il formera seront dures, folles, et toujours préjudiciables au bien public. Est-il d'un caractère doux, ami du bien public? il n'osera rien entreprendre. Comment hasarderoit-il quelques changemens dans l'administration; on ne marche point d'un pas ferme dans des

chemins inconnus et coupés de mille précipices. La fermeté et le courage de l'esprit tiennent toujours à son étendue. L'homme fecond en moyens d'exécuter ses projets, est hardi dans ses conceptions : au contraire, l'homme stérile en ressources contracte nécessairement une habitude de timidité que la sottise prend souvent pour sagesse. S'il est très-dangéreux de toucher trop souvent à la machine du gouvernement, je sais aussi qu'il est des tems où la machine s'arrête, si l'on n'y remet de nouveaux ressorts. L'ouvrier ignorant n'ose l'entreprendre ; et la machine se detruit d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier habile ; il sait, d'une main hardie la conserver en la réparant. Mais la sage hardiesse suppose une étude profonde de la science du gouvernement; étude fatigante, et dont on n'est capable que dans la première jeunesse, et, peut-être dans les pays où l'estime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cet estime est stérile en plaisirs, il n'y croît pas de grands talens. Le petit nombre d'hommes illustres, que le hasard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement singulier de circonstances rend amoureux de cette estime, désertent alors leur patrie ; et cet exil volontaire en présage la ruine : semblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique sur lequel ils se retiroient.

J'en ai dit assez sur ce sujet. Je conclurai des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *esprit* est en nous le produit des objets placés dans

notre souvenir, et de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'est donc, comme je l'ai déjà dit, qu'en combinant l'espèce d'objets dont le hasard et l'éducation ont chargé notre mémoire avec le dégré de passion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître, et la force, et le genre de son esprit. Qui s'observe scrupuleusement à cet égard, se trouve à-peu-près dans le cas de ces chymistes habiles, qui, lorsqu'on leur montre les matières dont on a chargé le matras, et le degré de feu qu'on lui donne, prédisent d'avance le résultat de l'opération. Sur quoi j'observerai que, s'il est un art d'exciter en nous des passions fortes; s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine espèce d'idées et d'objets; il est, en conséquence, des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoissance de la nature de l'esprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le desir de s'illustrer. Elle peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur intention sur une infinité d'objets divers; mais à la rassembler toute entière sur les idées et les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive à cet égard, pousser trop loin le scrupule : l'on n'est point profond en un genre, si l'on n'a fait des incursions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque tems ses regards sur les premiers principes des diverses sciences. Il est utile, et de suivre la marche uniforme

de l'esprit humain dans les différens genres de sciences et d'arts, et de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force et d'étendue à l'esprit; mais il n'y faut consacrer qu'un certain tems, et porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ses études, qu'une curiosité indiscrète, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit, par son goût, également entraîné vers l'étude de la sculpture et de la politique, et qu'en conséquence, il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je dis que ce sculpteur sera certainement moins habile et moins célèbre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli sa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il professe, et qu'il n'eût point réuni, pour ainsi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni se communiquer leurs idées, ni causer ensemble.

Au reste, cette connoissance de l'esprit, sans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public : elle peut éclairer les gens en place sur la science des choix, et leur faire, en chaque genre, distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnoîtront, premièrement, à l'espèce d'objets dont cet homme s'est occupé; et, secondement, à la passion qu'il a pour la gloire; passion dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, et presque toujours au mérite de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'estime générale, est, à coup sûr; un homme sans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un sot et d'un homme d'esprit, rompt entre eux toute société. En fait de mérite, c'est le signe d'anathême, que de se plaire trop dans la société des gens médiocres.

Après avoir considéré l'esprit sous tant de rapports divers, je devrois peut-être essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet sur cette matière devroit être la conclusion de mon ouvrage. Si je me refuse à ce travail, c'est qu'en supposant même que je pusse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il est évident que, dans nos mœurs actuelles, il seroit presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jetter un coup-d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'*éducation*.

CHAPITRE XVII.

De l'éducation.

L'art de former des hommes est, en tout pays, si étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des états.

L'art de l'éducation n'est autre chose que la connoissance des moyens propres à former des corps plus robustes et plus forts, des esprits plus éclairés et des ames plus vertueuses. Quant au premier objet de l'éducation, c'est sur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puisqu'ils honoroient les exercices du corps, et que ces exercices faisoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre, et les esprits plus éclairés, et les ames plus fortes et plus vertueuses, je crois qu'ayant fait sentir, et l'importance du choix des objets qu'on place dans sa mémoire, et la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des passions fortes, et les diriger au bien général, j'ai suffisamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit suivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on est, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux lorsqu'ils sont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne se prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus grossiers et les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de son tems la meilleure distribution possible? qui doute que les succès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas, du premier coup-d'œil, les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique?

L'on doit, par exemple, consacrer quelque tems

à l'étude raisonnée de la langue nationale. Quoi de plus absurde que de perdre huit à dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la sortie des classes, parce qu'elle n'est dans le cour de la vie, de presque aucun usage? en vain, dira-t-on, que, si l'on retient si long-tems les jeunes gens dans les colléges, c'est moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail et de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur proposer une étude moins ingrate, moins rebutante? ne craint-on pas d'éteindre ou d'émousser en eux cette curiosité naturelle, qui, dans la première jeunesse, nous échauffe du desir d'apprendre? combien ce desir ne se fortifieroit-il pas, si, dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions, l'on substituoit, à l'insipide étude des mots, celle de la physique, de l'histoire, des mathématiques, de la morale, de la poésie, &c.? l'étude des langues mortes, repliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle assujettit à la nécessité de traduire et d'expliquer les auteurs; elle meuble par conséquent, la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées, qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois? l'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'é-

tude, c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesses de l'expression latine, qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin, quelqu'étude qu'un homme fasse de la langue latine, il ne la connoîtra jamais aussi parfaitement qu'il connoît sa propre langue. Or, si, parmi nos savans, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression françoise, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expreession latine? ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité et leur hardiesse; que, si l'on pouvoit évoquer les mânes d'Horace, de Virgile et de Cicéron, les plus beaux discours de nos rhéteurs ne leur parussent écrits dans un jargon presque inintelligible? je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon; et je conviendrai, si on le veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesses de l'expression latine: mais, dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connoissance du prix de huit ou dix ans de travail; et si, dans la première jeunesse, dans l'âge où la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots, ne seroient pas mieux employés à l'étude des choses, et sur-tout des choses analogues au poste qu'on doit vraisemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop austères de ceux qui croient qu'un jeune hom-

me doit se borner uniquement aux études convenables à son état. L'éducation d'un jeune homme doit se prêter aux différens partis qu'il peut prendre ; le génie veut être libre. Il est même des connoissances que tout citoyen doit avoir : telle est la connoissance, et des principes de la morale, et des loix de pays. Tout ce que je demanderois, c'est qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées et des objets relatifs au parti qu'il doit, vraisemblablement, embrasser. Quoi de plus absurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, et les deux autres les premières places de l'armée, de la magistrature ou de l'administation ? peut-on sans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études jusqu'à seize ou dix-sept ans ; c'est-à-dire, jusqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, et que, distraits par les plaisirs, ils deviennent souvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, et compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve aussi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'eussent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olimpiques y disputer le prix de la lutte ou de la course.

Mais, dira-t-on, si l'on peut faire un bien meilleur emploi du tems consacré à l'éducation, que n'essaie-t-on de le faire ? à quelle cause attribuer l'in-

différence où l'on reste à cet égard ? pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du dessinateur ? pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du musicien sur le manche de son violon ? pourquoi l'un et l'autre de ces artistes reçoivent-ils une éducation si convenable à l'art qu'ils doivent professer ? et néglige-t-on si fort l'éducation des princes, des grands et généralement de tous ceux que leur naissance appelle aux grandes places ? ignore-t-on ce que les vertus, et sur-tout les lumières des grands, ont d'influence sur le bonheur ou le malheur des nations ? pourquoi donc abandonner au hasard une partie si essentielle à l'administration ? ce n'est pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés qui connoissent également, et les vices de l'éducation, et les remèdes qu'on y peut apporter : mais, que peuvent-ils faire sans l'aide du gouvernement ? or, les gouvernemens doivent peu s'occuper du soin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on sent rarement le besoin pressant d'un grand homme : les grands états se soutiennent par leur propre masse. Il n'en est pas ainsi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à soutenir le poids énorme des armées de l'Asie. Sparte ne devoit sa conservation qu'aux grands hommes qui naissoient successivement pour la défendre. Aussi toujours occupée du soin

d'en former de nouveaux, c'étoit sur l'éducation publique que devoit se porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on est plus rarement exposé à de pareils dangers, et l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'état, parmi les plus puissans, qui n'éprouve quelquefois le besoin des grands hommes. Oui, sans doute : mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique; et l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie ? on y peut sans doute former des hommes instruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées et des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées et ces objets sont stériles, si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, et que les honneurs soient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puissans ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution : ils ne veulent pas accou-

tumer

tumer le citoyen à considérer les graces comme une dette dont-ils s'acquittent envers le talent. En conséquence, ils en accordent rarement au mérite : ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoissance de leurs obligés, que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc souvent présider à la distribution des graces, et l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles sont, dans les grands empires, les principales causes, et de la disette des grands hommes, et de l'indifférence avec laquelle on les regarde, et du peu de soin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelques grands cependant que soient les obstacles qui, dans ces pays, s'opposent à la réforme de l'éducation publique, dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obstacles ne sont pas insurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernemens absolument despotiques, tels que les gouvernemens orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? il n'est point d'éducation sans objet ; et l'unique qu'on puisse se proposer, c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, et enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernemens arbitraires, l'opposition que les despotes croient appercevoir entre leur intérêt et l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un systême si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays,

il n'est donc point d'objet d éducation, ni, par conséquent, d'éducation. En vain, la réduiroit-on aux seuls moyens de plaire aux souverains : qu'elle éducation que celle dont le plan seroit tracé d'aprés la connoissance toujours imparfaite des mœurs d'un Prince, qui peut, ou mourir, ou changer de caractère avant la fin d'une éducation. Ce n'est en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais, un traité sur cette matière devroit, sans doute, être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il est possible de lever les puissans obstacles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un problême moral, qui, dans les grands gouvernemens arbitraires, tels que ceux de l'Orient, est, je crois, un problême insoluble. Trop jaloux de regner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse et presque invincible que les vizirs retiendront toujours les Sultans: ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainsi abandonnée au hasard, quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers? un père desire l'élévation de ses fils: il sait que, ni les connoissances, ni les talens, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés et savans : il ne demandera donc à ses fils,

TABLE SOMMAIRE.

SUITE DU DISCOURS TROISIÈME.

ni connoissances ni talens; il sentira même confusément que, dans de pareils gouvernemens, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de sa morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, et qui, peu liées entre elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop sévères et trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune; et que, si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux Dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui se modéleroit sur les Dieux, seroit, à coup sûr, maltraité par les hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, l'on est forcé, par l'usage, de donner à ses enfans, et la conduite qu'on leur prescrit. Un père leur dit, en général et en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail et sans le savoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes, soyez un coquin timide et prudent, et n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Molière, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'est point de père qui, sans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux argumens pressans qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce sujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je suppose que, sous le titre de Bacha, un père destine son fils au gouvernement d'une province; que, prêt à prendre possession de cette place, son fils lui dise: Mon père, les principes de vertu, acquis dans mon enfance, ont germé daus mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai pas au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : sourd aux menaces du puissant oppresseur, j'écouterai la plainte du foible opprimé; la justice présidera à tous mes jugemens. O mon fils, que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse! mais l'âge et la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, sans doute, être juste: cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être exposé! à combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter! si vous êtes quelquefois forcé de refuser les grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus! quelqu'élevé que vous soyez, un mot du Sultan vous fait rentrer dans le néant, et vous confond dans la foule des plus vils esclaves : la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre; songez à les ménager : Moi! je ménagerois l'injustice ? non, mon père.... La Sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux; je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation; que l'infortune ne doit rien; et que l'ai-

sance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie, et non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan.... Abandonnez ce projet, mon fils, vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir..... Obéir ! non ; mais plutôt remettre au Sultan la place dont il m'honore. . . . O mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez, et les peuples ne seroient point soulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté. . . Oui, sans doute l'injustice se commettrroit ; mais je n'en serois pas l'instrument. L'homme vertueux, chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, et plus sensible aux misères de ses concitoyens, s'arrache du sein des villes, c'est dans les déserts, les forêts, et jusques chez les sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, et le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore ; l'ambition en secret vous en assure, et ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le Musulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin prophète, et brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres martyrs ? la vérité parloit à son cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, et le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? et les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? mais souffrez que

je vous interroge à votre tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands, ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe j'adoucierai ses mœurs ; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre : et si ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de Bacha, ce que vous me défendez sous celui d'Arabe ? O mon père ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les états despotiques, et l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances ; ma vertu vous devient odieuse ; et votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'est encore à vous que je m'en rapporte ; sondez l'abîme de votre ame, et répondez-moi. Si j'immolois la justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une Odalique, avec quelle force me rappeleriez-vous alors ces maximes austères de vertu apprises dans mon enfance ? pourquoi votre zèle ardent s'attiédit-il lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un Sultan ou d'un visir ? j'oserai vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit rejaillir sur vous : alors vous méconnoissez le crime ; et, si vous le reconnoissiez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On prouve, dans ce chapitre, que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable; et que tous les hommes, par conséquent, sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, et les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit: qu'ainsi, la grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes, dépend, et de la différente éducation qu'ils reçoivent, et de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. Dans les chapitres suivans, on examine si les faits se rapportent aux principes,

Le premier objet de ce chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, se trouvent si rarement réunies, qu'en supposant, dans tous les hommes, d'égales dispositions à l'esprit, les génies du premier ordre seroient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus, dans ce même chapitre, que c'est uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats; et qu'en vain l'on essaieroit d'expliquer par le physique, une infinité de phénomènes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples; et enfin, la supériorité de certaines nations dans certains genres de sciences ou d'arts.

Il s'agit, dans ce chapitre, de faire voir que c'est uniquement aux causes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des Septentrionaux.

Les peuples qui se sont le plus illustrés par les arts et les sciences, sont les peuples chez lesquels ces mêmes arts et ces mêmes sciences ont été plus honorés : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

La conclusion générale de ce discours, c'est que tous les hommes, communément bien organisés, ont en eux la *puissance physique* de s'élever aux *plus hautes idées*; et que la *différence d'esprit* qu'on remarque entre eux, dépend des *diverses circonstances* dans lesquelles ils se trouvent placés, et de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'*éducation*.

DISCOURS QUATRIÈME.

Des différens noms donnés à l'esprit.

Pour donner une connoissance exacte de l'*esprit* et de *sa nature*, on se propose, dans ce discours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*espri*.

Fin de la table sommaire du tome second.

DE L'ESPRIT.

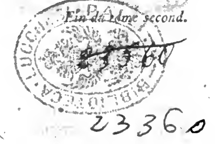
On sent que, pressé par de tels raisonnemens, il seroit très difficile qu'un père n'apperçut pas enfin une contradiction manifeste entre les principes d'une saine morale, et la conduite qu'il prescrit à son fils. Il seroit forcé de convenir qu'en désirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une manière implicite et confuse, désiré que, tout entier aux soins de sa grandeur, ce fils y sacrifiât jusqu'à la justice. Or, dans ces gouvernemens asiatiques, ou des fanges de la servitude, l'on tire l'esclave qui doit commander à d'autres esclaves, ce desir doit être commun à tous les pères. Quel homme s'essaieroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuse que personne ne donneroit à ses enfans? quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux, parce qu'en général ils sont méchans, mais parce que la récompense y devient le prix du crime, et la punition celui de la vertu? qu'espérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, si la forme du gouvernement s'y prêtoit? où d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut, par conséquent, y avoir d'hommes vraiment vertueux? il faut, dans les gouvernemens despotiques, renoncer à l'espoir de former des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talens. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut, sans doute, tenter cette entreprise avec quel-

que espoir de succès : mais il faut, en même tems, convenir que l'exécution en seroit d'autant plus difficile, que la constitution monarchique, se rapprocheroit davantage de la forme du despotisme, ou que les mœurs seroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; et je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux et plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation se réduit, premièrement, à fixer, pour chacun des états différens où la fortune nous place, l'espèce d'objets et d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; et, secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire et de l'estime.

Ces deux problêmes résolus, il est certain que les grands hommes, qui maintenant sont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendroient l'ouvrage du législateur; et qu'en laissant moins à faire au hazard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier, et les talens, et les vertus.

Fin du Tome second.








BI